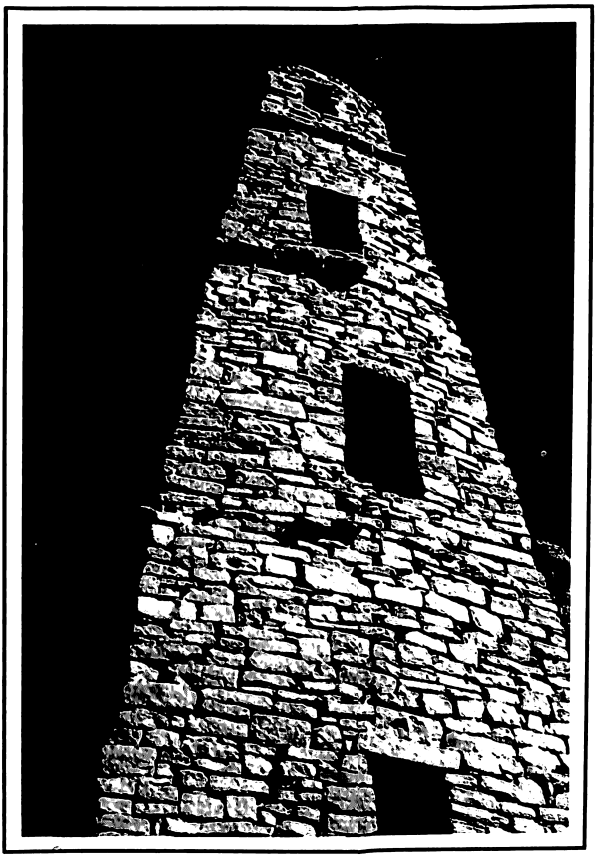
Abdel Magid TURKI
Hadj Rabah SOUAMI

RÉCITS DE PÈLERINAGE A LA MEKKE



G.-P. MAISONNEUVE ET LAROSE
15, rue Victor-Cousin
PARIS

RÉCITS DE PÈLERINAGE A LA MEKKE

Abdel Magid TURKI Hadj Rabah SOUAMI

RÉCITS DE PÈLERINAGE A LA MEKKE

Étude analytique

Journal d'un pélerin
avec une préface de Lakhdar SOUAMI

PARIS
G.-P. MAISONNEUVE ET LAROSE
15, rue Victor-Cousin
1979

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « *copies ou reproductions réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective* » et, d'autre part, que les « *analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration* », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal.

© G.-P. MAISONNEUVE ET LAROSE, 1979

Printed in France

ISBN : 2-7068-0776-8

SYSTEME DE TRANSCRIPTION ADOPTE

'a	'u	'i
'â	'û	'î
aw	ay	
b		
t		
th		
j		
h'		
kh		
d		
dh		
r		
z		
s		
ch		
ç		
d'		
t'		
zh		
'a	'u	'i
gh		
f		
q		
k		
l		
m		
n		
h		
wa	wu	wi
wâ	wû	wî
ya	yu	yi
yâ	yû	yî

LES RÉCITS DE PÈLERINAGE

un genre littéraire

par Abdel Magid TURKI

Il est manifeste que le *h'ajj* marque de son empreinte la plus profonde tout musulman qui a eu l'insigne bonheur d'accomplir ce devoir de stricte obligation personnelle (*fard' 'ayn*). Longtemps, il gardera en mémoire le-souvenir le plus vivace de l'ensemble des rites accomplis et de telle ou telle cérémonie en particulier.

De toutes les villes du Hedjaz visitées, ainsi d'ailleurs que de toutes les métropoles du reste du monde musulman où il fait escale sur son chemin, Médine, la Cité du Prophète, restera dans son esprit et sans aucune réserve, la ville privilégiée. C'est qu'elle abrite le Mausolée de Muh'ammad et celui de ses principaux compagnons et qu'en plus, elle est particulièrement appréciée pour la douceur relative de son climat, la beauté moins rude de ses paysages et le caractère plus avenant de ses habitants. De tous les rites accomplis à la Mekke et dans ses environs immédiats, il semble que la station à 'Arafât produit sur son âme l'impression la plus vive, plus vive encore que celle qu'il ressent pendant les sept tournées autour de la Ka'ba.

Certes, le pèlerinage n'est obligatoire pour le musulman qu'une seule fois, sa vie durant ; encore faut-il qu'il ne constitue pour lui aucune gêne, ni risque, ni danger, de quelque nature que ce soit, financière, familiale ou physique. Pourtant, beaucoup de pèlerins ne manquent pas de retourner au Hedjaz dans l'intention de renouveler cet acte, ou, à défaut, se contentent d'en manifester le désir à l'occasion et même parfois sans prétexte apparent [1].

---

1. M. H'. Haykal, mort en 1956, auteur égyptien d'une fort intéressante relation de pèlerinage, composée en 1937, *Fî manzil al-wah'y*, y note que, lui-même et bien avant de quitter le sol du Hedjaz, il avait prié Dieu de lui faciliter le retour en ces Lieux Saints, et ce malgré son envie pressante de retrouver sa patrie, après six semaines de fatigues physiques, d'émotions et parfois d'inconfort matériel. Il ne manque pas de remarquer le chant populaire, repris en chœur par les pèlerins, ses compagnons de voyage sur le bateau qui les ramenait tous et qu'ils avaient pris d'assaut, tant l'envie générale était grande de repartir : « *Matâ na'ûdu laka yâ nabiyy !* » (Quand reviendrai-je pour toi ô Prophète !). *Op. cit.*, 5e éd., Caire 1971, p. 625.

1 bis. E.G., *op. cit.*, p. 175, a prié Dieu au pied d'al-Multazam pour que cette rencontre avec son Temple ne soit pas la dernière. Cf. *infra*, p. 43.

Fier d'avoir acquis le droit au titre officiel de *h'âjj* dont il peut dorénavant faire précéder son nom propre, et accédé de la sorte à une honorabilité socio-religieuse certaine, il est à son retour au foyer familial fêté par les siens, parents et amis. Ces derniers, restés sur place, n'ont eu que le loisir de participer de loin à ce pèlerinage en vivant émotionnellement ses différents rites à travers les exposés doctrinaux et historiques, ainsi que le reportage des cérémonies, assurés par les organes d'information et d'orientation religieuse, radio, télé, journaux et revues spécialisées [2]. Mais leur participation a été certainement plus effective lorsqu'au matin du 10 du mois de dhu-l- h'ijja et à l'exemple du pèlerin sur la fin de son séjour à Minâ, ils ont fait le sacrifice d'une bête légalement comestible, un mouton de préférence.

H'âjj Râbah' Souami, un Algérien de la Petite Kabylie, à son retour à l'aéroport de Dar al-Beida près d'Alger, était attendu, nous assure-t-il, par pas moins de soixante personnes entre parents et amis. Conscient de l'immense privilège que Dieu lui avait accordé, ainsi d'ailleurs qu'à plus de deux millions [2bis] de musulmans en cette année de 1393/1974, il se fait un devoir de satisfaire la curiosité fervente des siens et de répondre à leur attente pieuse en leur livrant, dans tous ses détails, le récit de son grand voyage [2ter]. C'est le texte de cette relation composée par cet " homme du peuple ", cet " autodidacte " [3] dans les deux langues, arabe et française, que nous voulons présenter aux lecteurs dans cette courte introduction. Nous avons respecté sa spontanéité et sa fraîcheur afin de sauvegarder, autant que faire se peut, son caractère de document sincère et authentique [4], susceptible de nous restituer une expérience religieuse que son auteur a, sans nul doute. vécue de la manière la plus profonde et la plus intense.

---

2. *Encyclopédie de l'Islam*, 2e éd. (*E.I.* 2), art. A.J. Wensinck et J. Jomier *Hadjdj*, p. 33, col. 1.

2 bis. Pour les pèlerins résidant hors de l'Arabie Séoudite, le chiffre exact pour cette année 1393/1973-4, établi par les statistiques officielles du Royaume est de 607 755 ; il est donc en régression par rapport à celui de 1392 et qui a été officiellement établi à 645 182. Mais, il semblerait, d'après les indications de H'âjj Râbah' Souami (texte, §§ 64, 70) que le nombre total des pèlerins fût d'au moins deux millions.

2 ter. Selon des statistiques officielles, cette estimation semble très exagérée, le chiffre exact devant à peine dépasser le million. Par contre, pour ce qui est de 1398/1978 et toujours selon des chiffres officiels, on semble avoir dépassé 1 800 000, soit 830 236 étrangers à la Péninsule.

3. Selon le témoignage de son parent, Lakhdar Souami ; voir Préface, p. 48.

4. C'est le jugement que R. Brunschvig a bien voulu porter sur ce texte.

A travers l'analyse que nous ferons de ce récit, nous tenterons tout d'abord de revivre avec H'âjj Râbah' son émotion religieuse sous son double aspect extatique et esthétique ; nous essaierons, ensuite, de définir la prise de conscience qu'il a pu avoir de cette émotion, de ses motivations et de ses caractéristiques ; enfin, nous passerons en revue les jugements que, par un effort louable de lucidité et d'examen critique, il a été amené à porter sur cette expérience, son déroulement et son environnement. Chemin faisant, nous ne perdrons pas de vue l'aspect comparatiste et nous aurons ainsi recours à d'autres expériences relatées par d'autres pèlerins dont l'origine ethnique, la condition sociale, la formation intellectuelle et le cheminement religieux se trouvent être assez différents de ceux de notre auteur. Ce qui, pensons-nous, ne rendra que plus intéressante toute remarque comparative. Mais, avant d'arriver à notre propos, disons quelques mots des prédécesseurs dans le genre *rih'la h'ijâziyya*, lointains ou plus proches de nous.

*
**

Au Moyen Age, les savants musulmans étaient en règle générale de grands voyageurs ; ils se déplaçaient essentiellement " pour la quête de la science ", la religieuse s'entend ; ils ne dédaignaient pas alors de se livrer à des activités mercantiles lorsqu'ils se trouvaient démunis de fortune personnelle ou qu'ils n'étaient pas suffisamment protégés par de généreux princes ou de solides mécènes. Très souvent, ils poursuivaient leur itinéraire jusqu'au Hedjaz où les avaient déjà précédés des savants de grande notoriété, installés là soit pour une durée limitée, soit pour le restant de leur vie. Ainsi, le pèlerinage venait-il couronner cette pérégrination à travers les grandes métropoles du monde musulman, lesquelles, sur le chemin de l'aller comme du retour, devaient permettre des rencontres fructueuses entre collègues et par suite un intéressant échange d'idées et d'informations des plus précieux [5].

Beaucoup en parlaient, à l'occasion, dans leurs ouvrages ou se confiaient, incidemment, à leurs amis ; ce fut ainsi que l'Andalou Ibn al-Farad'î raconta à son ami Ibn H'azm que, lors de son pèlerinage et alors qu'il se tenait accroché au voile de la Ka'ba, il eut l'idée de demander à Dieu de lui accorder la mort du martyr ; un peu plus tard, ajouta-t-il, et s'étant un peu écarté du Temple, il ne put s'empêcher de

5. *E.I.* 2, *op. cit.*, p. 39 pour les remarques annexes de B. Lewis.

réfléchir aux affres de la mort violente et se trouva, ainsi, pris de sérieux remords. Voulant retourner à l'endroit même où il fit son vœu pour prier Dieu de l'en délivrer, il se vit paralysé par la pudeur. On sait que le fameux Traditionniste mourut assassiné lors de la prise et du sac de Cordoue par les Berbères en 403/1012 [6].

Parallèlement, les biographes de ces savants fournissaient des renseignements plus ou moins détaillés sur leurs voyages. Mais à vrai dire, ils étaient davantage intéressés par les sciences religieuses qu'ils avaient acquises en matière de commentaires coraniques ou de transmission de traditions prophétiques que par l'évocation de leurs souvenirs personnels, de leurs impressions ou de leurs jugements touchant le déroulement de leur propre pèlerinage.

B. Lewis s'intéresse, à juste titre, à l'étude des idées politiques ou sociales que ces pèlerins avaient pu véhiculer à partir de ce véritable forum islamique [7] ; mais il fait remarquer que « les conséquences du pèlerinage sur les communications et le commerce, sur les idées et les institutions n'ont pas été convenablement étudiées » [8] ; très finement il observe qu' « elles ne pourront peut-être jamais l'être, car la nature des choses veut qu'elles n'aient guère été notées » [8].

Cette remarque pertinente de l'orientaliste anglais s'applique même à ceux, parmi ces savants, qui avaient pris la peine de rédiger des récits complets de leurs voyages, c'est-à-dire de véritables *rih'las h'ijâziyyas* où l'évocation des souvenirs et des impressions est plus soigneusement notée et d'une manière plus suivie et plus précise, et la description des lieux visités est plus minutieuse et plus substantielle. Les Andalous et les Maghrébins avaient, tout au long du Moyen Age, joué un rôle des plus décisifs dans la naissance et l'épanouissement de cette riche littérature 9. Il n'est qu'à considérer

---

6. *Apud* Al-H'umaydî in *Jadhwat al-muqtabis*, éd. M. b. Tâwît al-T'anjî, Caire 1372/1952, p. 238, notice d'Ibn al-Farad'î.

7. *E.I.* 2, *op. cit.* p. 39, col. 2.

8. Voir *ibid.* pour le rôle joué dans la préparation des révoltes almoravide et almohade au Maghreb par des pèlerins qui, une fois de retour chez eux, s'étaient rendu compte du retard de leurs propres peuples en matière religieuse ; y voir, également, le rôle joué par les pèlerins indiens dans la diffusion du mouvement naqchabandî au Moyen-Orient, ainsi que celui joué par certains autres dans la diffusion du wahhabisme dans leurs pays.

9. A. Miquel note justement que « née en Occident, émanant d'Espagnols ou de Maghrebins curieux de noter, à l'occasion du pèlerinage, les paysages et les mœurs d'un Orient longtemps tenu pour la source du savoir et le modèle de la culture, la *rih'la* traditionnelle s'ordonne autour de la visite aux Lieux Saints d'Arabie » ; voir *E.I.* 2, art. Ibn Bat't'ût'a, p. 708, col. 2.

mit de se développer par et pour elle-même « en un genre Ibn Jubayr [10], auteur de la fin du VI/XII[e] siècle, qui lui perpersonnel et vivant, riche d'informations précieuses et de faits vécus » [11]. Dans les siècles suivants, d'autres, certes moins célèbres, n'en poussèrent pas moins la tradition et il suffit d'en citer Ibn Ruchayd (721/1321), al-'Abdarî [12], Khâlid al-Balawî [13] et surtout al-Tujîbî [14] et le fameux Ibn Bat't'ût'a [15].

---

10. Le rôle d'Ibn Jubayr (540/1145-614/1217) dans l'épanouissement du genre est bien mis en valeur par M. Gaudefroy-Demombynes : « Le journal du voyage aux villes saintes dont je ne saurais dire quels sont les premiers exemples, mais dont on peut affirmer qu'I.J. a réalisé le plus parfait, est devenu après lui un genre littéraire » ; voir *Ibn Jobair, Voyages,* traduits et annotés par M.G.D. (1re partie), Paris 1949, introd., p. 25.

Ch. Pellat (*E.I.* 2, art. Ibn Djubayr, p. 778, col. 1) est plus affirmatif lorsqu'il soutient que « la *Rih'la* d'I. *Dj.* est le premier en date et l'un des mieux réussis des ouvrages de ce genre », tant et si bien qu' « elle a servi de modèle à bien d'autres pèlerins » et qu'ainsi « nombreux sont les auteurs postérieurs qui y ont puisé sans vergogne ».

Il n'en reste pas moins, comme le note M.G.D. (*op. cit.*, p. 27) qu'I.J. a utilisé lui aussi les travaux de ses devanciers, les *Annales* d'Al-Azraqî, comme le reconnaît l'intéressé lui-même ; voir sa *Rih'la,* éd. H'. Naççâr, Caire 1374/1955, pp. 85, 94. Il est à remarquer que la partie réservée à l'Arabie y occupe les pp. 49 à 189 de l'ensemble des 339 p.

11. R. Brunschvig, *Deux récits de voyage inédits en Afrique du Nord au XV[e] siècle,* Paris 1936, p. 5.

12. Auteur de la *Rih'la al-maghribiyya,* éd. par A. b. Jeddû, Alger s.d. Ce pèlerinage qu'il accomplit en 688/1289 et qui le conduisit jusqu'à Médine, ne lui permit, assure-t-il, d'y rencontrer aucun savant, et ce malgré ses recherches et ses sollicitations répétées ; voir M. Al-Fâsî, *Al-rah'h'âla al-chahîr, A. 'A. Muh'. Al-'Abdarî* in *R.I.E.I.M.,* Madrid, vol. IX-X, 1961-62, p. 10.

12 bis. A remarquer que ce même al-Fâsî a donné, à Rabat en 1388/1968, une édition critique du texte complet de la *Rih'la* d'al-'Abdarî, connue sous le nom d'*ar-Rih'la al-maghribiyya.*

13. Il fit son pèlerinage en 736-40/1336-40.

14. Al-Qâsim b. Yûsuf al-Tujîbî, mort en 730/1329 et dont la relation *Mustafâd al-rih'la wa-l-ightirâb* vient d'être donnée dans une édition assez médiocre par 'A. Mançûr, Tripoli, Tunis 1975. Bien qu'il ne représente que la deuxième partie de l'ouvrage, le texte édité paraît important par la description des villes traversées, du Caire jusqu'à la Mekke. Sur l'ensemble de 468 p., la partie allant de 218 à la fin est consacrée aux Lieux Saints. Cet ouvrage se caractérise par la grande précision de ses descriptions, géographiques et historiques, mais aussi par la citation de très nombreuses Traditions, données avec *isnâd,* se rapportant aux mérites de tel ou tel lieu visité et enfin par la mention des personnages rencontrés, déjà célèbres par leur foi et leur science.

15. Voir *E.I.* 2, pp. 758-9, art. Ibn Bat't'ût'a d'A. Miquel ; né à Tanger en 725, mort au Maroc en 770-1368-9, parti de sa ville natale en 725, il séjourna en Arabie la période de trois pèlerinages de 727 à 730 et de deux autres en 732 et 748. Sa *rih'la, Tuh'fat al-nuzhzhâr* fut rédigée sous sa dictée par Ibn Juzayy et terminée en 756. De très nombreux passages reproduisent la *Rih'la* d'Ibn Jubayr, pour ce qui est de la Chine, la Syrie et l'Arabie. A. Miquel n'en souligne pas moins l'originalité d'I.B. lequel, dans le genre, se situe entre la lit-

Dans les temps modernes, l'Occident musulman continua à cultiver le genre grâce à al-Tamgrûtî du x/xvi^e, à al-'Ayyâchî du xi/xvii^e et à Ah'mad b. Nâçir al-Warthîlânî du siècle suivant [16]. Il faut noter au xix^e siècle la *Rih'la H'ijâziyya*, l'ouvrage composé par Muh'ammad al-Sanûsî où il relatait les voyages qu'il avait entrepris, hors de son pays, la Tunisie, à travers certains pays du Bassin Méditerranéen. Il poussa son parcours jusqu'au Hedjaz où, selon la pure tradition, « il accomplit le pèlerinage et rencontra des hommes de science et de religion, ce qui lui permit d'enrichir ses *isnâd*s ou chaînes de garants dans la transmission du savoir » [17].

Au vingtième siècle, nous disposons d'autres *rih'la*s, en nombre assez considérable, que l'on doit à des musulmans, originaires aussi bien du Maghreb que de l'Orient. Mais cette littérature, conçue dans un esprit de modernisme et de réformisme religieux à la fois, rompt avec une certaine tradition, jusque-là en honneur [18]. C'est qu'elle n'est plus caractérisée par ce récit du voyage d'étude et de piété, qui suivait le savant-pèlerin le long de ses pérégrinations, à travers les grandes

---

térature d'observation (*'iyân*) représentée par I. Jubayr et celle d'al-'Abdarî et d'al-'Ayyâchî où la *rih'la* devient prétexte à des notations essentiellement inspirées de préoccupations littéraires ou religieuses ; pour le texte, il est bon de se référer à l'édition avec traduction française de C. Defrémery et B.R. Sanguinetti, Paris 1853-9 en 4 vol. Voir aussi sa reproduction en offset, Paris 1969.

16. R. Brunschvig, *op. cit.*, p. 6. Al-'Ayyâchî, auteur du Moyen-Atlas marocain, est né en 1037/1628 et mort en 1090/1679 ; il fit deux fois le pèlerinage à la Mekke en 1059 et 1064 et il écrivit une *rih'la, Mâ' al-mawâ'id*, Fez 1316/1898, 2 vol. ; elle est capitale pour connaître le chemin que suivaient les caravanes allant du Maghreb à la Mekke, bien que l'auteur attache plus d'importance à énumérer les personnages célèbres, rencontrés, qu'à décrire les pays traversés ; voir *E.I.* 2, art. Al-'Ayyâchî de M. Ben Cheneb et Ch. Pellat, p. 818. Pour la place qu'il occupe dans le genre littéraire, voir A. Miquel, *op. cit.*

16 bis. Voir aussi M. Hadj Sadok, *A travers la Berbérie orientale du XVIII^e siècle avec le voyageur al-Warthilânî* in *Revue Africaine*, XCV, Alger 1951.

17. A. Abdesselem, *Les historiens tunisiens des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris 1973, p. 412 ; voir aussi de 407 à 416 pour le développement consacré à la vie de l'auteur et à ses œuvres. Cette *rih'la*, accomplie en 1882 et composée en 1885, fut récemment éditée, en partie (1 t. sur 2), par A. Chenoufi, Tunis 1976 : il est à noter la pauvreté du récit sur le pèlerinage, lequel, contrairement à ce que le titre peut laisser entendre, n'occupe que 6 pages (90-96 du 2^e vol.) de la totalité du manuscrit de 731 p.

18. Ceci ne trouble nullement la continuité du genre et c'est à juste titre que M. Gaudefroy-Demombynes (*op. cit.*, p. 27) a pu noter que « l'influence de la *rih'la* est restée grande, même de notre temps » ; ainsi, ajoute-t-il « l'un des maîtres de l'orientalisme contemporain, Snouck-Hurgronje, en était si profondément imprégné que certaines pages de son *Mekka* relatant des faits actuels, semblent avoir été écrites par Ibn Jobair ».

métropoles visitées sur le parcours, tant et si bien que la relation du pèlerinage et l'évocation des Lieux Saints ne pouvaient plus occuper qu'une partie plus ou moins infime de l'ensemble de l'ouvrage [19]. Bien au contraire, elle est dorénavant centrée sur le pèlerinage, proprement dit, qu'elle décrit avec son lot d'émotions, d'impressions et de jugements. Bien plus, elle accorde la part la plus importante à la description minutieuse des sites et des monuments visités, sans oublier de mentionner, à l'occasion, une rencontre passagère et superficielle avec telle personnalité politique ou religieuse.

A titre d'illustration, citons une *Rih'la h'ijâziyya* composée par Muh'ammad Labîb al-Batanûnî, à l'occasion de sa visite au Hedjaz en 1907 en compagnie du Khédive d'Egypte 'Abbâs H'ilmî II, et qu'on n'hésite pas à qualifier d'intéressante et de remarquable [20]. N'oublions pas Kazem Zadeh, un chiite qui publia une *Relation d'un Pèlerinage à la Mecque* dans l'année 1912 de la *Revue du Monde Musulman* [21]. En 1919, Caïd Ben Chérif donna à Paris son ouvrage *Aux Villes Saintes de l'Islam.* Ibrâhîm Rif'at livra au Caire ses *Mir'ât al-H'aramayn* dont les deux tomes virent le jour respectivement en 1925 et en 1953. Enfin, mentionnons Muh'ammad H'usayn Haykal lequel donna au Caire en 1937 son volumineux *Fî manzil al-wah'y* précité et auquel nous aurons souvent l'occasion de revenir dans notre étude. En effet, il offre des comparaisons des plus intéressantes, sans parler de la grande fortune qu'il a connue dans le monde musulman [22], comme l'a connue d'ailleurs l'ensemble de sa littérature d'inspiration religieuse, et particulièrement son *H'ayât Muh'ammad* dont la composition précède de peu celle de la relation du pèlerinage et en constitue en quelque sorte le motif principal [23].

---

19. A mentionner particulièrement Ibn Jubair, al-Tujîbî et Ibn Bat't'ût'a dont les développements, relativement importants, qu'ils ont consacrés aux Lieux Saints ont déjà été soulignés ; voir *supra,* notes 10, 14 et 15.

20. *É.I.* 2, art. *Hadjdj* précité ; nous aurons à renvoyer à la 2e éd., Caire 1329/1912. Cet ouvrage est plein d'intérêt pour toutes les descriptions et les notations qu'il donne de ce pèlerinage du début de notre siècle, et ce malgré sa prétention didactique et surtout son intention fortement laudative à l'égard du Khédive ; voir, p. 24, pour l'émotion que suscite dans la foule son arrivée pour la prière du vendredi et, p. 25, la scène de la distribution générale de l'aumône aux pauvres et, p. 22, le spectacle de la course rituelle qu'il effectue dans le Mas'â entre deux rangées de pèlerins de toutes races et surtout d'Egyptiens, animés à son égard d'un profond respect.

21. Fasc. XIX, Paris 1912, pp. 144 et suiv.

22. L'édition consultée est la 5e, datée de 1971

23. Voir l'introd. de *Fî-manzil, passim.* Voir aussi *infra,* p. 43.

Il arrive parfois, à l'époque moderne, qu'un musulman accomplisse un pèlerinage sans y être spirituellement préparé, et qu'il nous en trace un récit où les préoccupations d'ordre politique, économi-

Dans cet ordre d'idées, nous devons jeter un regard attentif sur ces relations très importantes composées, au cours des XIX^e^ et XX^e^ siècles, par des voyageurs originaires de l'Europe chrétienne. Orientalistes savants, ou simples fonctionnaires chargés de mission, convertis à l'Islam ou concevant seulement une forte et active sympathie pour cette religion, ils ont relaté leur voyage au Hedjaz ou leur pèlerinage selon une optique, une méthode et un esprit qui ne sont pas sans rappeler les caractéristiques, brièvement passées en revue, des récits des musulmans du XX^e^ siècle. D'ailleurs, ces derniers, bien que se distinguant, à des degrés divers il est vrai, de leurs collègues de souche chrétienne, ne manquent pas de les citer abondamment, dans un but généralement apologétique, comme pour montrer aux musulmans de naissance comment l'Islam est universellement apprécié et peut-être bien plus par les étrangers [24].

On pense que des voyageurs chrétiens, demeurés fidèles à leur confession, ont pu, mais en petit nombre, se mêler aux pèlerins musulmans sous couvert de déguisements bien réussis [25]. Leur tâche ne devait pas être facile surtout s'ils

---

que ou social, l'emportent sur les motivations religieuses ; voir à ce sujet *Rih'lat al-H'ijâz* de ʿA al-Mâzinî, Caire 1930 et l'analyse qu'en a faite Ed. Saussey dans *Un Pèlerin d'aujourd'hui au Hidjâz* in *Mél. M. Gaudefroy-Demombynes*, Caire 1935-45, pp. 91-102 et M.G.D., *op. cit.*, p. 14 et note 1.

Adolphe d'Avril dans *L'Arabie contemporaine avec la description du pèlerinage de la Mecque*, Paris 1868, p. 218, décrit, certes, l'émotion, parfois d'une très forte intensité, qui accompagne ce rite, mais signale également le cas de certains pèlerins chez qui la vue des Lieux Saints a produit une certaine désillution et que l'inconfort vécu sur les routes ou pendant le séjour rend moins bons musulmans qu'au départ ; l'auteur cite Gobineau qui signale le cas d'un chef de la secte perse, Babys qui a perdu la foi à la Mekke ; mais, il s'empresse de faire remarquer, à juste titre, que la grande majorité des pèlerins reviennent chez eux avec un sentiment religieux accru. Il est à peine utile de noter que H'âjj Râbah', déjà profondément croyant, a vu sa foi renforcée, « d'une façon extraordinaire », devant la plus belle vision « de sa vie, » celle de la Kaʿba ; texte, § 47.

Dans un autre ordre d'idées, il se trouve que certains voyageurs musulmans se contentent de tracer « une sorte de guide pour pèlerin, qui semble avoir été copié dans quelque traité des *manâsik al-h'ajj* » ; voir M.G.D., *op. cit.*, p. 14. Voir à titre d'exemple, *Murchid al-h'ajj*, de M.H. Belqâd'î, Tunis 1972.

23 bis. Pour ce qui est de l'hétérodoxie de la secte perse précitée, voir d'A. Bausani les articles *Bâb* et *Bâbis* de l'*E.I.* 2.

24. H'âjj Râbah' Souami (H.R.S.) le fait dans son texte, § 87 et Haykal également et avec quel enthousiasme, *op. cit.*, pp. 28, 39, 92, 134-5, 519-20. L'auteur égyptien va jusqu'à avouer que ce qui le détermina à se décider à faire ce pèlerinage fut d'écouter au poste de Radic-Budapest la causerie de John Germanos sur sa propre expérience religieuse ; et de s'exclamer : Ce professeur européen, converti de fraîche date, serait-il plus sincèrement décidé à visiter les Lieux Saints et à supporter les efforts du pèlerinage ! *op. cit.* p. 39.

25. *E.I.* 2, art. *Hadjdj* de J. Wensinck et J. Jomier.

avaient à perfectionner la langue arable et à s'adapter parfaitement aux mœurs et coutumes des gens du Hedjaz, notamment sur le plan vestimentaire [26]. On n'a pas manqué de noter qu'au cours des XVII[e] et XVIII[e] siècles, les esclaves chrétiens, que les musulmans emmenaient parfois avec eux, avaient pu de la sorte pénétrer dans les territoires interdits aux non-musulmans (*h'aram*) [27].

E. Dinet, orientaliste français [28] converti à l'Islam et qui est également connu sous son appellation musulmane d'El Hadj Nacir Ed Dine, a pu accomplir le pèlerinage en compagnie d'un musulman algérien, El Hadj Sliman Ben Ibrahim Baâmer. Dans le récit qu'il rédige avec son compagnon de voyage *Le Pèlerinage à la Maison Sacrée d'Allah* [29], il soutient que les pèlerinages, décrits en détail, l'ont été seulement par quelques Européens convertis à l'Islam ou ayant affirmé, par serment, leur conversion, car, ajoute-t-il, aucun n'a pu l'accomplir sans être reconnu [30]. Lui-même ne manque pas de laisser transparaître, tout au long de son récit, son appréhension angoissée d'être reconnu comme Européen. Certes, concède-t-il, il y a parmi les pèlerins des hommes à la peau blanche et aux yeux bleux, comme chez les musulmans d'Europe Orientale ! Mais que faire ? Les éviter ! Ce serait suspect. Se fondre en eux ! Ce serait se faire reconnaître fatalement. Et de conclure qu' « il est donc indispensable pour un Européen d'être protégé par un grou-

26. Haykal, *op. cit.* p. 134.

27. *E.I.* 2, *op. cit.*

28. Très apprécié par M.G.D. pour ses « impressions pieuses » et les « anecdotes édifiantes » ; ainsi, affirme-t-il, « le livre du charmant peintre Dinet est, sans doute, l'un des plus touchants en ce genre », *op. cit.* p. 14.

29. Ed. Paris 1347/1930. Mais en fait il s'agit de 1348.

30. *Op. cit.*, p. 187. Dinet, *op. cit.*, p. 197, cite l'opinion de l'explorateur anglais W.-G. Palgrave, auteur d'*Une année de voyage dans l'Arabie Centrale*, (1862-63), traduit de l'anglais par E. Jouveaux en 2 vol., Paris 1866, t. I, pp. 227-29, qui juge révoltante l'attitude de certains Européens qui avaient réussi à simuler leur conversion, pour se vanter plus tard de leur geste dont seule la courtoisie orientale avait empêché de dévoiler la signification véritable.

D'après A. d'Avril, *op. cit.*, p. 177, note 1, il semble que William Giffort Palgrave, d'origine israélite, converti au catholicisme et entré dans l'ordre des jésuites, séjourna longtemps en Syrie où il se familiarisa avec succès avec la langue et les mœurs arabes, avant de faire le voyage dans le Nejd avec l'aide de Napoléon III ; mais, une fois de retour en Europe, il redevient protestant.

Al-Batanûnî, *op. cit.*, pp. 47-8, doute fortement de la sincérité de la conversion à l'Islam des Européens (*ifranj*) qui avaient rédigé des récits de leur pèlerinage ; le Suisse J.L. Burckhardt ne paraît pas échapper à cette suspicion, bien que son récit soit jugé le meilleur, parmi les écrits des Européens, surtout en ce qui concerne la description de l'Arabie et de ses tribus ; il signale, toutefois, qu'il est mort en Egypte dans son habit de musulman et qu'il a été enterré dans le Cimetière al-Qarâfa près de la Coupole du Chaykh Yûnus.

pe de pèlerins connaissant la sincérité de sa conversion et répondant de lui »[31]. D'ailleurs, rappelle-t-il, à Djedda « les agents de police du port refusent de le laisser débarquer »[32]. Heureusement, note-t-il, que son collaborateur Sliman « l'entraîne énergiquement derrière lui, forçant les barrages des agents qu'il calme par ses véhémentes protestations »[33].

M. H'. Haykal parle d'un Irlandais de l'Archipel du Malaya où il se convertit à l'Islam. Cinq ans après sa conversion, il se rendit à Djedda pour le pèlerinage, c'est-à-dire en cette année de 1937 où l'auteur égyptien put le voir à la Mekke et converser avec lui. Mais auparavant, il fut immobilisé dans le port saoudien et mis à l'épreuve pendant sept semaines. Ce n'est que lorsque les agents du gouvernement local furent convaincus de la sincérité de son acte qu'ils lui permirent de pénétrer dans la capitale religieuse[34].

Si ce cas ne nous est connu, semble-t-il, que par la conversation rapportée par l'auteur du *Fî manzil al-wahy*, d'autres, par contre, sont abondamment relatés par les auteurs qui les ont vécus. Dans l'ordre chronologique, citons d'abord le Suisse J.L. Burckhardt avec ses *Travels in Arabia*[35], publiés en deux volumes à Londres en 1829, où il relate son pèlerinage de 1814. Si M. H'. Haykal se contente de le citer plus d'une fois et de mentionner le nouveau nom d'adoption de l'auteur, H'âjj 'Abdallah, E. Dinet et son collaborateur s'y arrêtent pour louer la minutie et l'exactitude de ses descriptions, faites consciencieusement. Ils lui reprochent cependant un peu de froideur dans la description[36] ; ainsi, notent-ils, « l'auteur est plus préoccupé de mesurer les dimensions du temple et d'en compter les colonnes que d'admirer les grandioses cérémonies qui s'y déroulent »[37]. Lui aussi, tout comme Dinet, avait eu à protester de la sincérité de sa conversion et n'avait réussi à passer qu'après en avoir convaincu le Pacha Muh'ammad 'Alî[37].

L'Anglais R.F. Burton publie à Londres en 1857-9 en deux volumes son *Personal Narrative of a Pilgrimage to el-Medinah and Maccah*. Dinet qui reconnaît sa qualité « d'orientaliste de la plus haute valeur » doute cependant de la véracité de son affirmation selon laquelle il est passé inaperçu grâce à

---

31. *Op. cit.*, p. 191.
32. *Op. cit.*, p. 16.
33. *Ibid.*
34. Haykal, *op. cit.*, p. 92.
35. Traduit en français par J.B.B. Eyriès et publié en 3 vol., Paris 1835, sous le titre : *Voyages en Arabie* (...).
36. Ce qui n'empêche pas une impression de respect religieux, chez lui comme chez R.F. Burton, que salue A. d'Avril, *op. cit.*, p. 212.
37. Dinet, *op. cit.*, p. 188.

sa « connaissance prodigieuse des langues et des coutumes de l'Orient [38].

Le Français, L. Roches, dans ses *Dix ans à travers l'Islam*, relate sa mission en Orient et à la Mekke en particulier, mission dont le chargea le Maréchal Bugeaud en 1841. Dinet le soupçonne fortement de copier Burckhardt, pour tous les détails, dans les descriptions qu'il donne des deux grandes métropoles de l'Arabie, et ce « bien qu'il affirme solennellement, à maintes reprises, que tout ce qu'il décrit est la reproduction exacte et exclusive des notes qu'il prenait chaque soir » [39]. Un autre Français, A. Le Boulicaut, publie *Au Pays des mystères. Pèlerinage d'un chrétien à la Mecque et à Médine*, qu'on n'hésite pas à qualifier de peu sérieux, fantaisiste et bourré d'erreurs [40].

L'Allemand H.V. Maltzan publie à Leipzig en 1865 son *Meine Wallfahrt nach Mekka* [41] et le Hollandais Snoucke Hurgronje donne à La Haye en 1888 son *Mekka* [42]. Signalons encore *Mon voyage à la Mecque* du Français Gervais-Courtellement, photographe de son métier et qui fit ce voyage en 1896 en dehors de la période du pèlerinage [43]. De ce point de vue, son récit a été jugé inintéressant ; mais il est empreint de sympathie et de respect pour l'Islam et, de surcroît, il ne présente pas d'erreurs grossières [44].

Mentionnons pour finir, et dans un esprit quelque peu différent, les récits de voyage écrits par des musulmans you-

---

38. *Ibid.*
39. *Op. cit.*, pp. 193-5.
40. *Op. cit.*, pp. 195-6.
41 Il s'agit de son pèlerinage de 1860 ; voir A. d'Avril, *op. cit.*, p. 188.
42. Voir *supra*, note 18.
43. On peut consulter ce livre dans la 3e éd. parue à Paris en 1897, ce qui donne une idée du succès de cet ouvrage de 236 p.
44. Dinet, *op. cit.*, p. 196. Signalons, pour mémoire, d'autres récits du même genre :
— Dr A. Buez, *Une mission* [sanitaire] *au Hedjaz* (Arabie), Paris, 1873.
— Mariano de Pano y Ruata, *Los coplas del peregrino de Puey Monçon, viaje a la mecca en el siglo XVI*, con una introducciôn de Ed. de Saavedra, Saragosse 1897 ; il s'agit du morisque de Puey.
— A.J.B. Wavel, *A modern pilgrim in Mecca and a siege in Sanaa*, Londres, 1912.
— Cenab Sehabeddin, *Voyage en Arabie* (en turc), Istanbul 1341/1925.
— H. St. J.B. Philby, *Arabia*, London 1930 ; *Arabia of the Wahhabis*, London 1928 ; *Arabian days. An autobiography*, London 1948.
— Muh'. Asad, né Leopold Weiss, *Le chemin de la Mecque*, trad. de l'anglais par Roger Du Pasquier, Paris 1976 ; l'auteur est présenté comme un « modeste journaliste juif », né en Europe Centrale en 1900, proarabe et non sioniste, ayant effectué un séjour en Arabie de 1926 à 32, comme hôte d'Ibn Séoud, et ce après avoir embrassé l'Islam.

goslaves de l'époque ottomane (XV^e-XIX^e siècle) [45], puis de celle s'étendant du départ des Ottomans jusqu'à la deuxième Guerre Mondiale (1878-1945) [46] et enfin de celle des trois décennies suivantes (1945-73) [47]. De notre point de vue comparatiste, nous aurons souvent l'occasion de revenir à ces récits à travers l'étude qui en a été présentée par A. Popovic.

*
**

Ce vaste, mais rapide, tour d'horizon nous a permis de caractériser l'évolution de ce genre littéraire et de connaître ses principaux représentants. Parmi eux et pour les besoins de nos remarques comparatives, nous retenons essentiellement [47bis] E. Dinet, M. H'. Haykal et accessoirement al-Batanûnî et les pèlerins yougoslaves. Mais commençons par l'élément essentiel de tout récit, l'émotion religieuse, et tentons d'en analyser les composantes et le mode d'expression.

H'âjj Râbah' adopte d'emblée le ton intimiste ; son " je " véhicule constamment l'émotion bouleversante de l'expérience religieuse intensément vécue et anime le souci permanent de la restituer dans ses moindres détails et de la reproduire dans une image fidèle, spontanée et immédiate. On dirait qu'il le fait un peu pour son propre plaisir en tentant de fixer pour la mémoire du présent et du futur des instants éphémères. Mais il a dû certainement penser à celui de ses parents et amis et, peut-être aussi, de ses futurs lecteurs, lesquels n'avaient pas manqué de vivre cette expérience par l'esprit, pour le moins, et ne demandent pas mieux que de la revivre, ne serait-ce que les instants d'une lecture. E. Dinet, on l'a vu, ne manque pas, dans son enthousiasme pour les Lieux Saints, de reprocher au pèlerin suisse J.L. Burckhardt un manière d'évocation qu'il juge un peu froide.

On peut parler d'un véritable choc émotionnel que ressent le pèlerin à son premier contact avec le Hedjaz, au moment même où " miraculeusement " il passe de l'éternellement pré-conçu et pré-senti au réellement et instantanément vécu. H'âjj Râbah', en voyant la Ka'ba pour la première fois, sentit inconsciemment et impérativement que c'était là la plus belle vision de sa vie [48]. Recevant son " effet extra-

45. A. Popovic, *Le pèlerinage à la Mecque de musulmans des régions yougoslaves* in *Mélanges d'Islamologie* (A. Abel), vol. II, Bruxelles 1974, pp. 336-43.
46. *Op. cit.*, pp. 343-45.
47. *Op. cit.*, pp. 345-50 ; du même, voir également, *Sur les récits de Pèlerinage à la Mecque des musulmans yougoslaves* ((1949-72) in *Studia Islamica*, fasc. XXXIX, Paris 1974, pp. 129-144.
47 bis. Cf. *N.B.*, p. 43, pour ce qui est d'E. Guellouz.
48. H.R.S., § 47.

ordinaire », il était tout à coup « extrêmement heureux ». Mais tout ému qu'il était devant le « spectacle éblouissant » de cette « mer humaine continuellement mouvante dans un seul sens autour du Temple », il n'oublia pas que Dieu exauce les prières faites lors de ce premier contact et il ne rata pas cette magnifique occasion, selon son expression spontanée[49]. Devant le même spectacle, les pèlerins yougoslaves avaient réellement vécu des moments d'intense émotion[50]. Haykal, en voyant la ka'ba surgir au centre de la Mosquée, fut ébloui, saisi de fortes sensations et porté vers elle machinalement dans un état d'humilité et de crainte[51]. Tout comme son compatriote, al-Batanûnî fut impressionné par la Majesté suprême, l'effrayante Souveraineté, la saisissante Puissance et la Présence immédiate d'un Dieu. Mais, il l'était encore davantage par la grande humilité de toute cette communauté présente, au point qu'il avait le sentiment d'être transporté dans une autre existence ; il se souviendra toujours des yeux en pleurs, du cœur en émoi, des têtes inclinées et des langues toutes humbles[52]. E. Dinet avait en cette même circonstance « le cœur palpitant »[53] et au moment de tourner autour de la Ka'ba et de réciter les formules rituelles, il sentit une « griserie extatique » s'emparer de lui, au point de perdre conscience des choses de ce monde, y compris de compter sept fois le nombre des tournées[54].

---

49 *Op. cit.* § 36.

49 bis. E.G., *op. cit.*, p. 175, nous confie que « sous tous les angles, à toutes les heures du jour et de la nuit », le spectacle du Temple le plongeait dans le ravissement ».

50. A. Popovic, *op. cit.*, p. 132.

51. Haykal, *op. cit.*, pp. 73-4, où on remarque les explications du mut'awwif, devenues dérisoires aux yeux de l'auteur.

52. *E.I.* 2, art. Ka'ba, de A.J. Wensinck — [J. Jomier], p. 335, al-Batanûnî, *op. cit.*, p. 26, Cf. al-Tujîbî,*Mustafâd*, p. 223 ; l'auteur nous dit qu'à l'approche du Tan'îm, le *faqîh* H'asan, qui faisait partie de la caravane de pèlerins, fut tellement ému et si saisi de sentiments de crainte, d'humilité et d'attendrissement à la fois, qu'il pleura et fit pleurer, tomba évanoui et faillit perdre la raison, état qui ne tarda pas à se transmettre aux autres pèlerins et à les envahir au point d'accroître leur désir et leur impatience de voir la Ka'ba ; voir aussi, pp. 225-7, où d'autres cas de forte émotion sont saisis sur le vif.

52 bis. A la vue de la Ka'ba à laquelle « la ronde hallucinante des fidèles paraît servir de socle » et « comme la porter en triomphe », E.G. *op. cit.*, p. 106, avait le visage « baigné de larmes'» au point d'en être « intérieurement inondé, lavé » ; il avoue qu'il ne reconnaissait plus en lui « l'incroyant ou l'indifférent » qu'il lui était arrivé d'être, ni même « le croyant abstrait » qu'il avait pu être quelques instants auparavant.

53. Dinet, *op. cit.*, p. 76.

54. *Op. cit.*, p. 80.

54 bis. Comparer cet état de dépouillement spirituel avec celui, nettement mystique, d'al-Bist'âmî (261/874) : « A mon premier pèlerinage, nous confie-t-il, je ne vis que le Temple ; la seconde fois, je vis aussi bien le Temple que le Seigneur du Temple ; la troisième fois,

Lorsqu'il vit le Temple pour la quatrième fois, Dinet ressentait une émotion encore plus forte ; jamais, dit-il, il n'avait vécu « des heures d'une aussi sublime extase » ; l'air était d'une « limpidité inimaginable » et les jeux de lumières et de couleurs produisaient sur le site un effet incomparable [55].

Médine, la Cité du Prophète, procura à Dinet une « indicible émotion » [56] et s'offrit à H'âjj Râbah' dans un spectacle magnifique et éblouissant [57]. Se sentir si près du tombeau de Muh'ammad est pour le pèlerin le « bonheur sublime » [58]. Le pèlerin kabyle était envahi par une joie tellement grisante qu'il s'était surpris en train de « chanter machinalement les louanges du Prophète » [59]. Devant ce spectacle bouleversant de ces hommes et ces femmes de tous âges pleurant comme des enfants près du Tombeau, il ne put, avoue-t-il, retenir ses larmes [60]. Haykal s'étonna de ne pouvoir verser une seule larme, alors que sa sensibilité et sa religiosité ne le cédaient en rien à celles des visiteurs qui l'entouraient. Peut-être, se dit-il, parce qu'il a la larme difficile, ou qu'il en est avare, pour sa dignité et son amour propre, ou qu'il craint que ses pleurs ne soient la manifestation d'un sentiment d'idolâtrie [61]. Bref, le moment est exceptionnelle-

---

je vis le Seigneur seul ». Et de faire remarquer que « la chose la plus sombre du monde est la maison du bien-aimé sans le bien-aimé ». *E.I. 2*, art. *Ka'ba* précité, p. 335, *apud* M.A., *op. cit.*, p. 33.

55. *Op. cit.*, p. 98.

A. d'Avril décrit également l'émotion dont il semble avoir été témoin : « Mais c'est dans la visite à la Ka'ba que les pèlerins montrent le plus d'émotion. Lorsqu'ils aperçoivent, pour la première fois, la maison de Dieu, ils baignent le voile de leurs larmes et pressent contre les murailles leurs cœurs palpitant d'une émotion à laquelle aucun ne paraît échapper, ni chercher à se soustraire. L'intérieur de la maison carrée retentit de sanglots et de lamentations. Les visages sont baignés de larmes » ; ce qui constitue, aux yeux de l'auteur, autant de « marques non équivoques de contrition et de repentir », *op. cit.*, p. 211.

55 bis. E.G. exprime, lui aussi, ce même attrait irrésistible : « Je ne peux plus détacher mes yeux de la Ka'ba quand je suis en mesure de l'apercevoir, je ne peux plus détacher mes pensées de la Ka'ba quand j'en suis éloigné », *op. cit.*, p. 118. Et pourtant, assure-t-il par ailleurs, sa « seule caractéristique extérieure est la simplicité », laquelle, observe-t-il, est « l'expression la moins imparfaite de la Perfection », *ibid.*

56. *Op. cit.*, p. 31.

57. H.R.S., § 14.

58. Dinet, *op. cit.*, p. 31.

58 bis. A la Mosquée du Prophète à Médine, E.G. sentit « depuis un moment » ses larmes couler, des « larmes douces de rencontre avec des gens que l'on aime » ; c'est qu'il était envahi par « un sentiment de proximité confiante » et par « un irrésistible besoin de s'abandonner », mais aussi « de prier et si possible de méditer, de lire un peu », *op. cit.*, p. 194.

59. H.R.S. § 14.

60. *Op. cit.*, § 28.

61. Haykal, *op. cit.*, pp. 546-7.

61 bis. M.A., *op. cit.* p. 33, note que « l'homme de science moderne

ment émouvant, s'accorde-t-on à affirmer ; « leurs regards aussi, fixés sur le *chebbak,* sont illuminés par une vision intérieure extatique, avec une expression concentrée et impressionnante au suprême degré », note Dinet [62].

⁂

Ce choc émotionnel dont il a été question et qui tire son intensité de la ferveur religieuse longtemps entretenue, mais contenue, puis brusquement, voire brutalement mise vis-à-vis de son objet, se double chez le pèlerin d'une émotion presque profane et d'ordre purement esthétique. On dirait qu'il prend le temps de vivre, de regarder et d'admirer. Dinet, de sa chambre à Médine, est témoin d'un « panorama d'une splendeur incomparable » [63], « saisissant par sa grandeur et son étrangeté », d'autant plus « impressionnant » que les réminiscences historiques viennent lui conférer un surcroît d'intrêt et rehausser sa valeur émotionnelle [64]. La Mekke s'offre à sa vue dans « la beauté tragique de son paysage » [65]. H'âjj Râbah' se penche sur le passé lointain et proche de ce « pays bizarre » [66] et ne manque pas d'admirer le panorama du « gigantesque amphithéâtre » qu'est l'Enceinte Sacrée (*al-h'aram al-charîf*) [67].

⁂

Parfois, le pèlerin émerge de ce nuage émotionnel pour traverser des éclaircies de lucidité ; il s'offre ainsi un certain recul et prend de la hauteur pour tenter d'appréhender ses sentiments, se rendre compte du phénomène exceptionnel qu'il est en train de vivre, le qualifier et au besoin le " quantifier ", bref prendre conscience de son bonheur infini, dans toute la mesure du possible. Ici et là, s'ébauchent l'analyse, le jugement de valeur, voire les préférences.

En effet, le respect pour les Lieux Saints, qui sous-tend le récit du début jusqu'à la fin, n'empêche pas H'âjj Râbah' de marquer une certaine prédilection pour tel ou tel lieu. Ainsi, fidèle à la tradition arabo-islamique de la *mufâd'ala,* et

---

comme le mystique distingue nettement l'émoi à base psycho-somatique du pèlerin soumi aux tensions d'une immense foule, de l'élan intérieur qui soulève toute une existence vouée à la recherche de l'Etre ».

62. Dinet, *op. cit.,* pp. 37, 42.
63. *Op. cit.,* p. 54.
64. *Op. cit.,* p. 55.
65. *Op. cit.* p. 109.
66. H.R.S., § 76.
67. *Op. cit.,* § 48.

en ce qui le concerne, il préfère nettement Médine à la Mekke, préférence que, d'ailleurs, maints témoignages de pèlerins ne manquent pas de confirmer [68]. Il l'admire sans aucune réserve, pour son air sain, son eau agréable et fraîche, la propreté de ses habitants, leur calme et leur correction, ainsi que pour l'honnêteté de ses commerçants. C'est avec regret qu'il quitte cette ville où nulle part on ne voit de « vilains spectacles et on n'entend de paroles désagréables » [69]. S'il avait à choisir entre les deux villes pour y vivre en permanence, nous confie-t-il, il choisirait Médine, malgré la priorité spirituelle de la Mekke sur l'autre [70].

Dinet préfère, lui aussi, Médine et le séjour lui paraît plus agréable dans cette grande plaine et cette verte oasis qu'à la Mekke où la poussière noirâtre, toujours en suspens dans l'atmosphère, pénètre dans les narines et la gorge et qui, avec la chaleur, provoque une soif inaltérable [71] et rend le séjour « assez pénible », au point qu' « on se sent étouffer » [72].

Mais partout où il va, le pèlerin a conscience de vivre des moments exceptionnels. H'âjj Râbah' nous dit qu'au moment où il tournait autour de la Ka'ba, il ne regardait ni derrière ni devant, concentrait sa pensée au maximum et évitait tout motif de distraction pour n'avoir dans l'esprit que l'idée de Dieu [73]. Haykal, dans les mêmes circonstances, ne trouva aucun intérêt au discours du mut'awwif sur l'histoire de la Mosquée et le nombre de ses portes [74]. Dans son émotion, il souhaitait ne pas obéir à son invitation de quitter les lieux, n'eût été son désir de s'acquitter de tous les rites de son pèlerinage mineur (*'Umra*) [75]. Dinet donne l'impres-

---

68. Haykal, homme d'un milieu social, culturel et politique très différent, s'abstient de marquer une préférence quelconque, *op. cit. passim.*

69. H.R.S., § 32.

69 bis. E.G., lui aussi, a été vivement impressionné par ces « marchands affables » de Médine, la « charmante ville », qui savent bien recevoir leurs clients et au besoin les conseiller utilement ; de même garde-t-il le souvenir de cette « amabilité agréable, exempte de servilité » qu'il a pu apprécier aussi bien chez l'habitant qui l'a invité que chez l'hôtelier et le restaurateur ; mais ce qui l'a le plus frappé c'est l'urbanité de tous, faite « politesse de cœur » et de générosité », *op.cit.*, pp. 186-88.

70. *Op. cit.*, § 80.

71. Dinet, *op. cit.*, p. 110.

72. *Op. cit.*, p. 109.

73. H.R.S., § 37.

74. Haykal, *op. cit.*, p. 74.

75. *Op. cit.*, p. 77. Al-Mâzinî, *ap. cit.*, pp. 96-7, est lui aussi mécontent de son guide, bien qu'il ait eu affaire au chef de leur corporation, *chaykh al-mut'awwifîn ;* en fin lettré, il lui reproche ses solécismes lors de la récitation des formules rituelles, la vive allure de sa démarche qui empêche, alors, de voir, de nuit, la Ka'ba, ainsi que les autres

sion de concentrer un peu moins son esprit, ce qui lui permit d'être témoin, en plus de sa propre extase, de celle des autres pèlerins, aussi bien à Médine, on l'a vu[76], qu'à la Mekke, comme on le verra un peu plus loin. C'était peut-être parce qu'il était obsédé par l'idée qu'on reconnût son origine européenne, et qu'inconsciemment et machinalement il regardait constamment autour de lui.

Le côté " miraculeux " de l'événement est nettement perçu par les pèlerins. Dinet est stupéfait devant cette vieille marocaine de soixante-dix ans, débile, et qui, pour son deuxième pèlerinage, s'acquitte très consciencieusement de tous les rites, en compagnie de son fils et de son mut'awwif, soutenue par la « force morale » et la « joie de revoir les Lieux Sacrés »[77]. Il est plein d'admiration à l'égard du courage du vieil Hindou, pour le moins centenaire[78]. Mais le vendredi, lors de la prière de midi d'un mois de mai, et devant le spectacle de tous ces pèlerins assemblés autour de la Ka'ba sous un soleil implacable, il a nettement conscience qu'un « sublime miracle se produit » dont la source doit être « l'ardeur de leur foi » qui triomphe de l'inimaginable. Comment peut-il en être autrement, puisque « tous ou presque tous sortent indemnes de cette effroyable épreuve », alors que toute autre foule et dans d'autres lieux, mais vivant les mêmes conditions, aurait été foudroyée aux trois-quarts, en moins d'une minute, par l'implacable insolation[79].

Un autre phénomène que H'âjj Râbah' et Dinet signalent, c'est le spectacle de ces foules dont le moral n'est nullement entamé par la bousculade « inénarrable » autour de la Ka'ba[80], ou lors du départ à vive allure (*ifâd'a*) de plus de deux millions de pèlerins[80bis] de 'Arafât vers al-Muzdalifa. Ainsi, H'âjj Râbah' voit déferler « un véritable fleuve en crue » gigantesque et stupéfiant, source d'un « embouteillage inimaginable »[81]. Pourtant, note Dinet, aucune injure proférée,

---

pèlerins pendant leur *t'awâf ;* il ne peut même pas s'attarder près de la Pierre Noire. On verra, plus loin, que le guide n'échappera pas aux critiques de notre pèlerin kabyle.

75 bis. Comparer avec le jugement porté par E.G. sur le muzawwir, cette personne qui s'était proposée de lui faire visiter la Mosquée du Prophète à Médine ; le même agacement y est perceptible, bien que pour d'autres raisons, *op. cit.*, p. 192.

76. Dinet, *op. cit.*, p. 42.

77. *Op. cit.*, p. 87.

78. *Op. cit.*, p. 90.

79. *Op. cit.*, p. 97. Des auteurs européens font, objectivement, observer la réalité de la mortalité des vieux pèlerins par insolation, mais ils admettent volontiers qu'elle est relativement faible, voir *E.I.* 2, art *Hadjdj*.

80. Dinet, *op. cit.*, p. 93.

80 bis Voir *supra*, note 2 bis.

81. H.R.S., § 64.

ni mauvais coup porté, mais au contraire une entraide fraternelle ! [82] H'âjj Râbah' assiste à 'Arafât à « l'émouvante cérémonie » de deux heures et demie sous un « soleil accablant » [83] ; pourtant, il ne s'en plaint pas, pas plus qu'il ne se plaint des multiples péripéties qui émaillent son voyage [84].

Par moments, le pèlerin nous donne l'impression très nette qu'à ses yeux les choses n'ont plus leur signification, leur dimension et leur poids habituels. On dirait que le temps n'a plus, pour lui, la notion objectivement et universellement admise. En arrivant à l'aéroport de Djedda, H'âjj Râbah' ne réussit pas à expliquer, même à coups de versets coraniques, le système du décalage horaire à son compagnon de voyage, un vieux paysan kabyle, lequel persistait à croire que la pendule de l'immeuble ne fonctionnait pas [85]. Lui-même a remarqué à l'intérieur de la Mosquée de Médine que, curieusement, les pendules de fabrication hindoue — était-ce un hasard ! — n'indiquaient pas l'heure locale du pays, mais « l'heure dite arabe », celle des cinq prières quotidiennes [86]. Au moment de quitter Djedda, il ressent le regret de ne pouvoir visiter la tombe de son père, mort très précisément le 6/9/1953, note-t-il, et le lieu présumé de l'enterrement de l'aïeule (Djedda)... Eve, épouse d'Adam [87]. A un autre endroit, il évoque le passé

---

82. Dinet, *op. cit.*, p. 93.

82 bis. E.G. est lui aussi témoin de ce « déferlement humain sans exemple », générateur en puissance et à chaque instant d'une « promiscuité incommodante ou suspecte » et qui demeure, cependant, « contenu dans les limites de la bienséance, du respect mutuel », *op. cit.*, p. 68.

83. H.R.S., § 63.

84. *Op. cit.*, § 2. Haykal, invité du gouvernement séoudien, se préoccupe de son confort matériel, il est vrai beaucoup moins pendant les cérémonies que lors de la préparation de son voyage (*op. cit.*, p. 128; il y pense, après coup, au moment de quitter le Hedjaz (*op. cit.*, p. 622) ; A 'Arafât, toutefois, il note que devant la pluie torrentielle précédée de vents violents, il était satisfait et ravi, alors qu'ailleurs et dans les mêmes conditions, il aurait été contrarié, *op. cit*, p. 96. Al-Mâzinî (*op. cit.*, p. 95) semble satisfait du confort qu'il a rencontré dans le désert, surtout de ces mets européens servis avec des fourchettes ; mais la société lui paraît par trop archaïque avec ses salons orientaux, son hospitalité patriarcale et sa vie réglée à l'heure du coucher du soleil.

85. H.R.S., § 5.

86. *Op. cit.*, § 25.

87. *Op. cit.*, § 91. Ibn Jubayr (*Rih'la*, p. 50), se garde bien de se prononcer sur la valeur historique de la coupole qu'on dit abriter la maison d'Eve. Al-Batanûnî (*op. cit.*, pp. 13, 15), qui cite I.J. s'étonne de la longueur excessive de la tombe mais il tient à signaler, avec humour sans doute, que lorsque le Chérif 'Awn al-Rafîq voulut détruire la coupole, il rencontra la désapprobation générale des consuls accrédités de tous les pays représentés ; ainsi, ils tenaient à considérer en Eve la mère de l'ensemble de l'Humanité et non seulement des musulmans. Cette prétendue tombe n'inspire à Al-Mâzinî que des plaisanteries faciles, *op. cit.*, p. 94.

de l'Arabie, remonte jusqu'au Déluge auquel, précise-t-il, succédèrent les prophètes dont il cite les noms et, sans crier gare, passe directement au grand Séoud [88].

D'ailleurs, dans l'esprit de Dinet et essentiellement de H'âjj Râbah', pour ne citer que ces deux pèlerins, le passé et le présent interfèrent au point que l'un ne saurait se passer de l'autre ; le premier apporte légitimement une signification et une dimension historiques, héroïques, mytiques et pour tout dire prophétiques, et le second confère une revalorisation par les progrès techniques considérables déjà réalisés. D'ailleurs et à plusieurs reprises, l'évocation admirative de H'âjj Râbah' se projette, tour à tour, sur le Boeing qui le transporte d'Alger à Djedda [89], la « belle route entretenue » qui le mène jusqu'à Médine [90], le néon qui entoure et éclaire la Pierre Noire encastrée dans un des murs de la Ka'ba [91], mais aussi sur les Lieux Saints dans leur émergence à l'Histoire, le temps d'une bataille ou de tout autre événement capital pour la diffusion de l'Islam. Le même phénomène se retrouve chez Dinet, ébloui par ce qu'il voit et ce qu'il se remémore, en ce sens que la vision intérieure se confond avec celle des sens à tel point qu'il devient dérisoire de dire ce que l'une doit à l'autre.

En accomplissant tel ou tel acte du pèlerinage, en apparence absurde ou insolite, l'évocation historique vient à la rescousse pour le charger d'une signification, voire lui conférer une dimension extra-temporelle pour le rehausser au niveau des symboles, des signes et des miracles sans lesquels les choses retomberont dans la platitude de la vie banale. La course, à un moment accélérée, entre al-Çafâ et al-Marwa, est expliquée, légitimée et valorisée par l'exemple d'Agar courant entre les deux rochers à la recherche de l'eau qui devait la sauver, ainsi que son fils, d'une mort certaine [92]. La même remarque peut être faite à propos du jet de pierres et de la lapidation [93], sans oublier bien entendu le sacrifice [94],

Devant Djebel Uh'ud, à trente kilomètres de Médine, visité à cause de la célèbre bataille qui s'y déroula entre Muh'ammad

---

88. H.R.S., § 76. Cf. note 84 au sujet de l'horaire du pays.
88 bis. E.G., *op. cit.*, p. 92, arrivé à la Mekke à une heure avancée de la nuit et frappé par l'activité nocturne de la Cité, observe : « Ici venu, point de frontière entre la nuit et le jour, et je commençais l'apprentissage d'un Temps continu, aux dimensions mêmes de la Durée ».
89. *Op. cit.*, § 3.
90. *Op. cit.* § 14.
91. *Op. cit.*, § 37.
92. Dinet, *op. cit.*, pp. 76-7 et H.R.S., §§ 39-40.
93. H.R.S., § 67 et Dinet, *op. cit.*, p. 140.
94. Dinet, *op. cit.*, p. 143.

et ses Compagnons d'une part, et les ennemis mekkois d'autre part, H'âjj Râbah' et Dinet, lecteurs assidus du Coran, de la Tradition et de la *Sîra* qui relate la vie du Prophète dans ses moindres détails, ont ainsi l'occasion de vivre, sur place et physiquement, ce qu'ils avaient imaginé dans le lointain de leur Algérie pendant des décennies [95]. Pour réglementer leur vie de musulman, ils ne disposaient en fait de modèle, que de l'exemple de la vie cultuelle de leurs parents et maîtres, ainsi que des préceptes puisés dans les livres recommandés ; et voilà qu'aujourd'hui, ils remontent jusqu'aux sources, s'installent sur les lieux mêmes qui virent naître l'Islam et s'appliquent à revivre et à refaire exactement les gestes de Muh'ammad et de ses compagnons, là-même où ils étaient censés les avoir exécutés. Haykal ne cache pas que le but essentiel de son pèlerinage est de rechercher les traces de Muh'ammad et de mettre les pieds là où il était passé, et ce quelques années après avoir écrit une vie du Prophète [96].

De là vient ce très grand souci de nos trois pèlerins, pour le moins, d'éviter et de stigmatiser toute innovation blâmable (*bid'a*). H'âjj Râbah' s'indigne lorsqu'il voit des pèlerins jeter des rials sur la tombe de Muh'ammad [97], il admet certes la vénération que l'on peut concevoir pour lui, mais il assimile au culte des saints, qu'il s'empresse de rejeter, celle que l'on porte à ses compagnons [98]. Il proteste contre les pratiques superstitieuses de certains pèlerins à al-Muzdalifa et soutient avec force que le destin de chacun de nous est tracé d'avance [99]. Dinet condamne également le culte des saints et insiste sur cet avantage qu'a l'Islam lorsqu'il ignore toute sorte d'organisation cléricale et fait abstraction de tout intermédiaire entre l'homme et Dieu [100]. Néanmoins, il pense que les wahhabites auraient pu épargner les coupoles construites sur les tombes des Compagnons du cimetière al-Baqî', quitte à ce que les autorités placent des gardes pour empêcher tout acte d'excès. Cette attitude lui semble d'autant plus logique qu'il s'agit, à son avis, moins de saints que de héros dont le culte ne peut être que salutaire et générateur d'énergie [101]. Mais, tout comme H'âjj Râbah', il n'hésite pas à

95. H.R.S. §§ 30-31, à titre d'exemple et Dinet, *op. cit.*, pp. 55-6.
96. Haykal, *op. cit.*, pp. 12, 189-90, 228, 521. Ce souci est évidemment présent dans les *rih'las* du Moyen Age et surtout dans celle d'Ibn Jubayr (voir par exemple l'auteur dans la Mosquée de Médine, *op. cit.*, p. 184) ; ce qui ne peut que confirmer la thèse classique qui fait d'I.J. le créateur du genre et en même temps celui qui l'a parachevé.
97. H.R.S., § 26.
98. *Op. cit.*, § 28.
99. *Op. cit.*, § 44.
100. Dinet, *op. cit.*, p. 47.
101. *Op. cit.*, p. 48.

condamner la pratique superstitieuse, et ce à propos de la pierre noire de la Ka'ba [102].

Les pèlerins yougoslaves sont certes choqués par ce culte des saints mais ils compatissent à l'égard de ces musulmans qui, selon eux, cherchent chez les morts, et donc dans leur passé, ce qu'ils n'ont pas trouvé ni chez les vivants, ni dans leur présent, et tout ce qu'ils n'attendent pas d'un avenir problématique [103]. Mais pour ce qui est de détruire les mausolées édifiés dans les cimetières de Médine, leurs avis oscillent entre le regret et l'approbation [104]. Haykal regrette la qualité artistique de ces coupoles perdues à jamais par le fait des wahhabites lesquels sont pourtant des musulmans, tient-il à rappeler ! Du reste, note-t-il, leur action avait produit l'effet inverse de celui qu'ils escomptaient, puisqu'elle n'avait fait qu'inciter les opposants à leur doctrine à les mentionner encore davantage et à prendre les visiteurs comme témoins du sort qui leur fut réservé. Et puis, ajoute-t-il, visiter un mausolée, loin de pousser à la sacralisation et à l'idôlatrie, ne peut que susciter de l'intérêt pour celui qu'il abrite et à engager à poursuivre son action bénéfique. Ainsi, grâce au Cimetière al-Baqî' que l'auteur rapproche, sur ce plan, du Panthéon de Paris et de Westminster de Londres, sont assurés la continuité entre le passé et le présent et son raffermissement nécessaire à la vie de la nation, voire de l'Humanité [105].

Ce déphasage temporel dont le pèlerin prend conscience, à des degrés divers il est vrai et selon des préoccupations propres à chacun d'eux, se double d'un déphasage spacial. C'est le rapport qui s'établit mal entre le pèlerin à l'état de

---

102. *Op. cit.*, p. 80. Il faut dire que, si effectivement certains pèlerins manifestent un zèle excessif frisant la superstition à l'égard de la pierre noire, d'autres préfèrent s'en tenir à l'exemple du Calife 'Umar lequel, selon la tradition, ne l'avait baisée que par simple imitation de la pratique de Muh'ammad, tout en rappelant qu'elle ne peut faire ni le bien ni le mal. Al-Mâzinî, *op. cit.*, pp. 96-7, tient à rappeler ce précédent historique, tout en qualifiant la pierre de « chose curieuse ».

102 bis. Cf. al-Ghazâlî dans *Ih'yâ, apud* M.A., *op. cit.*, p. 11, où le célèbre penseur mystique parle d'actes accomplis par le pèlerin parce que imposés par Dieu et « auxquels les âmes ne s'habituent pas et dont l'intelligence ne trouve pas les significations » ; et d'expliquer que « c'est par de tels actes que se manifeste la parfaite soumission du serviteur (de Dieu) ».

103. *Studia Islamica, op. cit.*, p. 144.

104. *Op. cit.*, p. 133.

105. *Fî manzil*, pp. 13, 209, 214 et surtout 526.

105 bis. Sans se prononcer sur l'action des wahhabites, mais tout en marquant constamment sa prédilection pour la simplicité, E.G. espère que les visiteurs de la Mosquée à Médine « ne se laissent pas détourner, par les splendeurs architecturales, de méditer la grandeur simple et vraie qui fut celle du modeste clos où prêchait, où priait, où méditait, où VIVAIT Muhammad », *op. cit.*, p. 198.

sacralisation, ou sur le point de l'être, et son environnement humain demeuré froidement profane ou encore attaché à des obligations quotidiennes banales. Parfois à l'intérieur même du pèlerin, il se fait d'une manière assez intermittante. C'est ainsi que Dinet, on l'a vu, a pu reprocher à Burckhardt un peu de froideur dans la description, qu'il attribue au fait qu'il était plus soucieux de mesurer les dimensions du Temple que d'admirer les grandioses cérémonies du pèlerinage. Le *h'âjj* est, de toute évidence, sujet au divertissement et notre pèlerin kabyle a fait de son mieux pour y échapper lors des sept tournées rituelles autour de la Ka'ba. Lui-même a une formulation peu adéquate lorsqu'il compare les pèlerins jetant les pierres à un essaim d'abeilles [106]. On dirait aussi que les préoccupations d'ordre individuel ou collectif de l'un ou de l'autre font surface à propos de tel ou tel acte rituel [107] et ne manquent pas de bousculer cette concentration, sorte de tension uniformatrice dont la finalité est la fusion du pèlerin dans le sacré intégral. Parfois, le pèlerin appréhende ce déphasage. C'est que l'acte est ambigu et il peut changer de signification selon qu'il est accompli sur ces lieux ou ailleurs. Certes, la formulation de l'intention (*niyya*) est indispensable, au point qu'une personne peut accomplir le pèlerinage à la place d'une autre, empêchée, pour peu qu'elle l'ait déjà accompli pour son propre compte, et que les esclaves et les enfants sont tenus, une fois libres ou majeurs, de le refaire, s'ils en ont les moyens. Mais, il reste l'essentiel qui est de traduire ce formalisme tant redouté en actes de vraie dévotion, et ce en tentant de revivre dans sa totalité et son intégrité la tradition déjà vécue par Muh'ammad et ses compagnons.

Pour le premier de ces quatre points relevés sur le déphasage spacial, et en guise d'illustration, notons la réaction scandalisée de H'âjj Râbah' : — « Que Dieu me protège ! » — lorsqu'à peine débarqué à Djedda, le douanier lui demanda s'il ne transportait pas d'armes ou de hachisch [108]. Remarquons aussi sa fine remarque au sujet des cailloux que le pèlerin doit jeter à Minâ après les avoir ramassés, obligatoirement, à al-Muzdalifa ; il y a, dit-il, des vendeurs de cailloux sur place, mais les avaient-ils réellement ramassés au bon endroit ? [109]

Il faut dire que le côté mercantile du pèlerinage accen-

106 H.R.S., § 69.
107. Voir *infra* pour les détails et les exemples d'illustration.
108. H.R.S., § 7.
108 bis. Plus sereinement, E.G. note que « les voyageurs sont unanimes : les douaniers arabes n'ont qu'une crainte, l'introduction de l'alcool et des stupéfiants sur le territoire saoudien », *op. cit.*, p. 50.
109. *Op. cit.*, § 68.

tue encore ce déphasage entre le *h'âjj* et son environnement humain. Tous ces chauffeurs de taxis, signalés par H'âjj Râbah' aussi bien que par Dinet, se distinguent particulièrement par leur souci constant de tirer profit de la situation en réclamant toujours le prix fort pour leur prestation de services, sans parler du bakchich qu'ils exigent continuellement [110], et ce malgré leur esprit de connivence, leur nonchalence et leur sans-gêne [111] ou enfin leur incompétence [112]. Le marchandage est parfois nécessaire et H'âjj Râbah' y recourt à contre-cœur [113].

H'âjj Râbah' est si fortement choqué qu'il n'hésite pas à parler de « dépotoir de la camelote des pays industrialisés » à propos de ce foulard qu'on achète, comme relique pour la baraka, à l'intention de la vieille parente, et dont on connaît la provenance américaine ou hollandaise [114]. Haykal avait déjà noté toutes ces marchandises exposées dans les magasins du Mas'â entre al-Çafa et al-Marwa et que les pèlerins achètent avec piété, alors que l'on sait pertinemment qu'elles proviennent de Khân al-Khalîlî du Caire, voire du Japon et des pays de l'Occident chrétien [115].

Voici des remarques assez étonnantes que l'on doit à H'âjj Râbah' : des vieillards et des invalides sont transportés par des porteurs pour la sommes de cinquante rials, si c'est pour les tournées autour de la Ka'ba et de vingt cinq seulement s'il s'agit de la course entre al-Çafâ et al-Marwa ; comble de l'ironie, ce sont ces mêmes porteurs qui comptabilisent le nombre des tournées [116].

---

110. *Op. cit.*, § 90.
111. *Op. cit.*, §§ 12-3.
112 Dinet, *op. cit.*, pp. 21-2.
113. H.R.S., § 43.
113 bis. E.G. ne semble pas avoir été indisposé par une quelconque sollicitation de ce genre.
114. *Op. cit.*, § 79, des usines israéliennes, précise-t-il !
115. Haykal, *op. cit.*, p. 137. Ibn Jubayr, également, ne manque pas de stigmatiser cette pratique mekkoise qui durant la saison du pèlerinage transforme la Mosquée Sacrée en un gigantesque souk où l'on vend pratiquement de tout, du blé (*burr*) aux perles (*durr*), *op. cit.*, pp. 165-6.
115 bis. E.G., lui aussi, a remarqué « des douzaines de chapelets fabriqués à Hong Kong (naguère à Birmingham) », ainsi que ces « minuscules petits Corans » qu'il avait vu fabriquer en Tchécoslovaquie, *op. cit.* p. 186.
116. H.R.S., § 38. Les historiens n'ont pas manqué de souligner que le *h'ajj*, dès l'origine, portait en lui une certaine duplicité, en ce sens qu'il constituait à la fois une réunion religieuse sacrée pour les rites et puis une autre pour les activités mercantiles ; voir *E.I.* 2, art. *Hadjdj* pour les remarques de B. Lewis.
116 bis Pour l'étude des foires-pèlerinages et de l'activité mercantile à laquelle elles donnent lieu, aussi bien dans le passé que dans le présent, voir R. Brunschvig, *Coup d'œil sur l'histoire des foires à*

Le pèlerin kabyle effectue les tournées autour du Temple avec son groupe ; le mut'awwif, qui était affecté à leur service, leur fait réciter les formules d'usage (*talbiya*) ; c'est alors, dit-il, qu'il a eu l'impression d'être en compagnie d'un maître d'école avec ses élèves. C'est tout le divorce, très choquant, entre le *h'âjj* qui doit prononcer ces formules avec toute la foi nécessaire et la spontanéité de mise, et l'accompagnateur en titre qui est appelé à les débiter pour la énième fois, sur un ton certainement fort machinal [117]. Dinet, le musulman d'origine chrétienne et européenne, dans son souci permanent de passer inaperçu, aura à craindre d'être reconnu comme tel, non pas tellement par les autres pèlerins, plongés dans leur état extatique qu'il a si bien décrit [118], mais surtout par tous les autres de l'environnement humain, fonctionnaires du port [119] et cet homme rencontré dans le village des cafés-gourbis [120]. Il est tout heureux lorsqu'à la Mosquée de Médine et devant la tombe de Muh'ammad, il n'éveille pas le moindre soupçon de cette foule présente, il est vrai trop absorbée par son émotion religieuse [121].

Quant au second point qui intéresse ce déphasage vécu par le pèlerin à l'intérieur de lui-même, il est bien manifeste dans ce souci qu'a H'âjj Râbah' de donner constamment des détails et des chiffres, lesquels peuvent paraître pour Dinet, on l'a vu, comme la manifestation d'une certaine froideur de l'émotion religieuse. Certes, il est émerveillé dans ce Boeing qui le transporte d'Alger et il y note tout, mais il n'est pas encore arrivé à Djedda ! [122] On comprend aussi son souci de compter chaque rial au moment de la dépense, sentiment tout à fait légitime chez un homme pas tellement riche et qui ne veut pas prendre des risques [123]. Mais, on est frappé par cette manie du chiffre, lorsqu'il note les dimensions de la Ka'ba et les distances entre les différents lieux [124] et rappelle toutes ces traditions qui évaluent

---

travers l'Islam, in *Etudes d'Islamologie*, Paris 1976, t. I, pp. 113-144 ; à consulter surtout pp. 113-116 et 130-133.

117. H.R.S., § 37.
118. Dinet, *op. cit.*, voir *supra*.
119. *Op. cit.*, pp. 16-7.
120. *Op. cit.*, p. 27.
121. *Op. cit.*, p. 45.
122. H.R.S., § 3.
123. *Op. cit.*, §§ 10-12.
124. *Op. cit.*, §§ 40-43. Il faut remarquer que, pour les mesures intéressant les différentes dimensions de la Ka'ba, et de ses éléments constitutifs, les sources sont rarement concordantes ; cf. art. Ka'ba de A.J. Wensinck et J. Jomier dans l'*E.I.* 2.

A noter que ce souci de la précision du chiffre est présent, également, chez Ibn Jubayr et al-Tujîbî, pour ne citer que ces deux.

quantitativement telle prière effectuée à tel endroit privilégié par Dieu [125].

Pour le troisième point et toujours dans le même esprit, notons, en fait de divertissement, cette toile de fond sur laquelle se profilent les actes du pèlerin et qui est tissée de ses préoccupations personnelles ; ces dernières remontent de temps à autre à la surface du conscient et constituent, pour ainsi dire, autant de fausses notes dans cette symphonie merveilleuse d'émotions ressenties par ces âmes tendues vers Dieu. H'âjj Râbah', qui nous parle de la concentration de sa pensée autour de la Ka'ba [126], donne libre cours, dans d'autres circonstances, à des considérations sur Israël, le PEPSI COLA et la camelote fabriquée dans les usines israéliennes et vendue comme relique à la Mekke [127]. Il n'oublie pas son comportement d'Algérien, peu admiratif de Bourguiba [128], lorsqu'il lui reproche son goût immodéré pour la générosité ostentatoire, et ce pour cette plaque qu'il apposa sur une façade de la Mosquée de Qubâ', dans le but de commémorer des travaux de restauration entrepris par ses soins. Ce qui, note-t-il, est vraiment peu de choses vis-à-vis des sommes énormes dépensées par les Ottomans pour des entreprises du même genre, mais plus discrètement [129] ! Il a certainement le sens de l'humour, et il ne se prive pas d'en user au spectacle de telle foule comparée à un essaim d'abeilles [130].

---

125. H.R.S., § 75.

126. *Op. cit.*, voir *supra*.

127. *Op. cit.*, §§ 13, 79. Haykal, *op. cit.*, pp. 194, 510-11, lors de l'évocation historique des rapports entre les musulmans et les juifs de Médine, se livre à des réflexions générales sur les juifs, le pouvoir de l'argent qu'ils détiennent partout dans le mode et leur sens de l'intrigue et du complot.

128. H.R.S., § 31 ; par ailleurs, il cite Tunis et sa fameuse place de Bâb Souiqa dont il semble garder un souvenir vivace, § 17.

128 bis. Le Tunisien E.G. se contente de trouver « la mosquée actuelle fort élégante », *op. cit.* p. 192.

129. *Ibid.*

130. *Op. cit.*, § 69. Cette image a été déjà employée par al-Tujîbî (*op. cit.*, p. 460), mais pour son évocation auditive, et non sensorielle comme c'est le cas ici peu laudatif il est vrai. L'auteur du *Mutafâd* est grisé par les murmures des pèlerins tournant autour de la Ka'ba, qui servent ainsi de fond sonore à la voix d'un lecteur égyptien, merveilleuse dans la psalmodie du Coran et puissamment éclatante du haut de la terrasse, proche, d'al-Madrasa al-Mançûriyya, alors qu'une partie de la nuit était déjà écoulée. La toile de fond, faite du mélange des lueurs des cierges et du clair de lune, contribuait à créer une symphonie indescriptible de lumières et de sons, de nature à intensifier l'émotion des pèlerins, tissée de crainte et de stupeur, au point de faire perdre, à certains d'entre eux, toute conscience, ou du moins toute capacité de contrôle sur leurs réactions.

130 bis. Entendant — et « réentendant » avec délices treize mois après — l'appel à la prière déchirant « la moire de ce ciel désertique »,

Chez Dinet, il y a des réminiscences de sentiments d'anglophobie de musulman de souche française, lors de l'évocation du souvenir de Lawrence d'Arabie [131]. Un peu dans le même sens, signalons sa comparaison des Compagnons à des héros dont le culte peut être salutaire et générateur d'énergie, à l'exemple de celui de Napoléon [132]. Voulant se démarquer d'un certain orientalisme pourtant assez classique, il le fait, à l'occasion de la description de la cérémonie des sacrifices à Minâ, lorsqu'il repousse l'image de « charnier » évoquée par les islamophobes [133]. Les pèlerins yougoslaves, devant tant de spiritualité, n'oublient pas le matérialisme technique et inhumain de la société occidentale actuelle [134]. Ils voient dans l'immensité du rassemblement que permet le *h'ajj* chaque année un précédent historique du genre de l'O.N.U. Haykal, en 1937, pensait plutôt à la Société des Nations et à Genève [135].

Quant au dernier point qui touche à l'appréhension du pèlerin de ce déphasage, il se traduit par ce recours constant à l'évocation historique pour lui permettre de revoir les lieux autrement, à la Tradition pour être sûr de suivre pas à pas le chemin de Muh'ammad et de ses compagnons [136] et, au besoin, à une certaine morale islamique et à ses recom-

---

E.G. avoue qu'il n'aurait jamais cru qu'il pût atteindre « ce degré de pureté mélodique » et se demande si l'air de la Mekke ne constitue-t-il pas « un milieu acoustique particulièrement propice », *op. cit.*, p. 98.

131. Dinet, *op. cit.*, pp. 58-60.

132. *Op. cit.*, p. 48.

133. *Op. cit.*, pp. 141-2, 176-7, 183-4. L'auteur ne cite pas de nom d'orientaliste connu pour ses critiques portées contre l'état sanitaire de Minâ. Cependant et à en croire A. d'Avril, *op. cit.*, p. 229, il semble que les expressions de « charnier » et de lieu « pestilentiel » soient de Burton ; selon lui toujours, Burckhardt décrit « l'infection épouvantable » répandue par les moutons égorgés, en état de décomposition et le Baron de Maltzan fut si éprouvé à la vue de la boucherie qu'il retourna sur-le-champ à la Mekke, *ibid.*

Voir cependant le Dr Buez (*op. cit.*, p. 9) qui signale dans son rapport, publié en 1873, les efforts accomplis par les autorités du pays en vue d'une réglementation sévère des sacrifices à Minâ (abattoirs obligatoires, fosses pour enterrer les victimes, désinfectants).

Al-Batanûnî (*op. cit.*, p. 189) n'a pas manqué de décrire Minâ, ses sacrifices et ses odeurs insupportables ; il n'hésite pas à suggérer des solutions parfois originales comme celle de vendre à une société spécialisée les os des victimes.

134. *Studia Islamica, op. cit.*, p. 131.

135. Haykal, *op. cit.*, pp. 118, 149.

136. H.R.S., §§ 22, 75. Haykal est scandalisé de voir son guide associer les morts wahhabites, tombés dans leur combat contre les Achrâfs, aux martyrs de Badr, lieu où eux-mêmes sont enterrés. « O honte ! s'écrie-t-il, il y a quand même une différence entre un combat entre musulmans et un autre qui a opposé ces derniers aux polythéistes » ; *op. cit.*,p. 607.

136 bis. Ce souci anime l'ensemble du récit d'E.G., *op. cit.*, p. 26.

mandations. C'est dans cette optique qu'il faut considérer ce souci de se laver avec de l'eau du puits de Zem Zem [137] et ce scrupule qui le pousse, chaque fois qu'il ne réussit pas à faire tomber dans le bassin la pierre de la lapidation, à remplacer la pierre manquante par une autre à jeter dans une nouvelle tentative [138].

Parfois, ce déphasage s'estompe au point que le profane et le religieux se rencontrent et se confondent sans difficulté. H'âjj Râbah' est très sensible à ce spectacle bucolique de ces chèvres partant le matin chercher nourriture et revenant au logis dans une maison en étage. « Avant le *maghrib*, une à une, elles remontent à la terrasse, la mamelle gonflée. Il est vrai que le vol est impossible à Médine » aime-t-il souligner [139]. A la Mekke, il est émerveillé à la vue de ce changeur de devises étrangères, installé dans « des petits trous dans le mur » ou, le plus souvent, dans les coins de rue sur une estrade ou à même le sol et qui, au moment de la prière ou à une occasion quelconque, « couvre sa fortune avec un drap » et « s'en va en toute quiétude ». C'est, souligne-t-il, « un fait unique au monde » [140] et même, pourrait-on ajouter, un de ces cas extraordinaires où le profane mercantile baigne dans une atmosphère irréelle, mythique et sacrée.

Il faut admirer, aussi bien chez H'âjj Râbah' que chez Dinet, voire chez Haykal, non cette certitude religieuse, normale et évidente, mais l'autre, profane, qui se trouve réconfortée par la première et devient presque sacralisée. Notre *h'âjj* sait tout et il est, de surcroît, sûr de son savoir, au point que les jugements de valeur et sans réserve ni appel fusent à chaque page de la relation du voyage. A l'extrême, on peut citer cet exemple du sigle PEPSI-COLA auquel H'âjj Râbah' donne une signification toute personnelle [141]. Il faut remarquer chez notre pèlerin algérien ce souci didactique qui transparaît à plusieurs reprises à travers son récit ; c'est qu'il est fier de savoir un certain nombre de choses sur le *h'ajj* et il se fait un devoir de les communiquer ; c'est certainement à l'intention des futurs pèlerins qu'il présente un condensé des piliers (*arkân*) du pèlerinage, majeur et

137. *Op. cit.*, § 61. Al-Batanûnî, *op. cit.*, p. 189, signale des extravagances comme celle qui pousse ces pèlerins hindous à jeter dans le puits leur linceul pour le faire imbiber de son eau, ou telle autre qui a inspiré à cet Hindou de s'y jeter en 1326/1909, ce qui a nécessité beaucoup de temps pour retrouver son cadavre et purifier l'eau.

137 bis Voir al-Ghazâlî dans l'*Ih'yâ'*, *apud* M.A., *op. cit.*, p. 26, qui « trace un parallèle saisissant entre les opérations du pèlerin depuis le moment du départ jusqu'au retour et celles qui accompagneront sa mort ».

138. H.R.S., § 69.

139. *Op. cit.*, § 19.

140. *Op. cit.*, § 80.

141. *Op. cit.*, § 13.

mineur [142]. A noter, sous sa plume, ce goût de l'explication personnelle et qui se veut rationnelle. Ainsi, il pense que si l'on interdit toute visite à la maison de Muh'ammad, c'est pour éviter qu'elle ne devienne un objet d'adoration [143] et que si la porte de la Ka'ba est surélevée à un mètre du sol, c'est sans doute en prévision des inondations annuelles de la région mekkoise [143].

*
**

Cette émotion religieuse dont il a été question jusqu'ici avec son intensité et ses éclaircies de lucidité, s'estompe par moments pour laisser place à des jugements de valeur, critiques parfois, mais toujours empreints d'une grande sympathie pour le Hedjaz et ses habitants. Sur le plan social, les habitudes culinaires uniformes ont agacé aussi bien H'âjj Râbah' que Dinet qui ont eu à supporter l'inévitable riz trempé dans de la sauce rouge et grasse, assaisonnée de petits morceaux gras de viande de bœuf, genre buffle [144]. Les pèlerins yougoslaves ont peu apprécié cette cuisine et le « café arabe » [145]. Nos deux pèlerins d'Algérie déplorent la pratique du bakchich. Dinet a remarqué qu'il était en régression et qu'il était seulement réclamé par les enfants, mais il a été frappé, tout comme Haykal, par la mendicité [146], elle aussi en régression [147].

---

142. *Op. cit.*, § 42. Cette intention n'est pas absente chez al-Batanûnî, *op. cit.*, pp. 172 et suiv.

143. *Op. cit.*, §§ 46-7.

143 bis. Ni ce souci, ni ce goût ne sont absents du récit d'E.G., *op. cit., passim.*

144. *Op. cit.*, § 61 et Dinet, *op. cit.*, p. 61. A. d'Avril, *op. cit.*, p. 223, signale les troubles violents dans les habitudes des pèlerins : changement brusque de nourriture, aliments presque toujours mauvais et souvent insuffisants, problème angoissant de l'eau dans les périodes de chaleur ; l'eau du puits Zem Zem est certes intarissable, note-t-il (p. 227), mais son eau est pesante et rend la digestion difficile.

144 bis. E.G. a remarqué qu'à la Mekke et en cette année de 1395, il n'y avait rien d'autre à manger que du poulet, tué en Tchécoslovaquie et au Danemark et cuit « hativement et maladroitement à la broche électrique, accompagné de riz », et que pendant plus d'une semaine, il s'était contenté presque exclusivement de jus de fruit en boîte, *op. cit.*, p. 173.

145. *Studia Islamica, op. cit.*, p. 133. Haykal ne s'en plaint pas et pour cause, pas plus qu'al-Mâzinî, on l'a déjà vu ; tous deux, invités du gouvernement séoudien, ils ont droit à plus d'égards que les autres pèlerins, livrés au mut'awwif et à sa cuisine ineffable.

146. Dinet, *op. cit.*, pp. 29, 110 et Haykal, *op. cit.*, p. 140. Ce dernier note que parmi les mendiants qui foisonnent pendant la saison du pèlerinage aux abords de la Mosquée, il y avait des gens de constitution robuste qui auraient été au Caire poursuivis par la police égyptienne. Al-Batanûnî, *op. cit.*, p. 25, dans son zèle de magnifier le Khédive, dispensateur de larges aumônes, parle de « nuées de pauvres et de démunis ».

146 bis. Par contre, E.G. était tellement émerveillé par Médine et

Le personnel de service dans le commerce ou l'administration, privée ou publique, est jugé peu consciencieux et nonchalent. H'âjj Râbah', qui garde un mauvais souvenir de son premier contact avec Djedda, juge ainsi le douanier, avec le désordre et le laisser-aller dans lesquels il baigne allègrement. « Il y a dit-il, de ces attitudes bizarres pour nous les gens du Maghreb et qui sont absolument normales au Moyen-Orient » [148]. Arrivé au représentant du mut'awwif qui devait l'accueillir, il le trouve en plein sommeil et il ne parvient pas à le réveiller malgré ses efforts personnels renouvelés [149].

L'organisation du pèlerinage ne trouve aucune grâce à ses yeux. Elle est partout défectueuse. Dans les abattoirs de Minâ et lors de la cérémonie du sacrifice, il est aussi bien choqué par le vacarme et les bousculades indescriptibles que par le spectacle de sa *fût'a* toute blanche, rendue toute rouge par le sang qui éclaboussait de partout [150]. Le départ de la Mekke vers Minâ, ainsi que de Minâ en direction de 'Arafât sont décrits comme une « pagaïe » [151]. Et quel spectacle, note-t-il encore, que celui de ces fosses à aisance installées sur la colline de 'Arafât près des cuisines et qui, de surcroît, ferment mal ! [152] A Minâ, il n'y a pour mille huit cents pèlerins qu'une petite citerne d'eau et trois fosses à aisance [153]. Et quel embouteillage indescriptible sur le chemin du retour de Minâ à la Mekke où, pour parcourir trois kilomètres en Land Rover, il n'a pas fallu moins de quatre heures ! [154] Dinet, lui aussi, décrit le départ pour 'Arafât et « l'encombrement

---

par ses habitants que même ses mendiants l'avaient « séduit » ; c'étaient « des enfants pas spécialement loqueteux » qui chantaient à l'intention du pèlerin, rencontré dans la rue, « des petits couplets » improvisés et adaptés à la situation et que E.G. avait récompensés avec « la sorte de plaisir » qu'il éprouvait lorsqu'il payait à Montmartre la caricature qu'on esquissait de lui, *op. cit.*, p. 188.

147. Dinet, *ibid.*

148. H.R.S., § 6.

148 bis. E.G. a une attitude d' « indulgence » et de « bienveillance » envers ce renfort de douaniers et de policiers provisoires que sont ces « boys-scouts », tout jeunes « qui s'acquittent avec tant de sérieux (et avec le sourire) de leurs tâches », *op. cit.*, p. 50.

149. *Op. cit.*, §§ 9-11.

149 bis. Par contre, E.G. garde un bon souvenir de son premier contact avec Djedda et surtout avec cette « Cité des pèlerins », sorte de « ville moderne », comme on en voit dans « n'importe quelle banlieue de grande ville » ; il se déclare satisfait de cette Agence Unifiée des Mut'awwifs, créée dans un « souci de rationalisation », ainsi que de ces porteurs « bien stylés respectueux de leurs conventions avec l'Agence », *op. cit.*, pp. 48, 50.

150. *Op.cit.*, § 66.

151. *Op. cit.*, § 60.

152. *Ibid.*

153. *Op. cit.*, § 66.

154. *Op. cit.*, § 73.

inénarrable » [155]. Sur la voie du Mas'â, il marque sa mauvaise humeur devant le risque de se heurter, à chaque instant, aux pèlerins venant en sens inverse ainsi qu'à cette nombreuse équipe de balayeurs dirigés par les policiers, accourus pour nettoyer la ville avant l'arrivée du roi Ibn Séoud [156]. Les Yougoslaves sont frappés par le nombre de voyageurs dans les cars dépassant l'imaginable et par l'élasticité horaire très grande [157].

Il faut noter que Râbah' se défend de faire de la critique systématique, et c'est avec tristesse qu'il juge négativement la richesse pétrolière colossale du pays, laquelle n'a servi, en rien, à soulager la misère du peuple et à enrayer la mendicité. D'ailleurs, il s'empresse d'ajouter que si sa remarque portait sur l'Arabie, elle le ferait aussi sur les autres pays musulmans riches [158]. Chaque fois qu'il critique une pratique séoudienne, il tente de l'insérer dans le cadre général du Moyen-Orient, comme c'est le cas de la nécessité de marchander ou de supporter la nonchalence des gens. Il proteste avec véhémence contre le racisme anti-arabe et ne garde ses préventions et ne s'y réfère que lorsqu'elles se révèlent fondées [159]. De la même manière, Dinet est heureux de ne pas remarquer le charnier décrit par les Islamophobes [160].

Dinet tient à distinguer l'Arabie Séoudite où tout va bien du reste du monde musulman, tel que l'Egypte où un traitement misérable et humiliant lui a été infligé, aussi bien à l'aller qu'au retour [161]. H'âjj Râbah' a certes été choqué par

---

155. Dinet, *op. cit.*, p. 124.

156. *Op. cit.*, pp. 85-6. H.R.S. parle, lui, de deux allées autonomes dans le Mas'â, § 38.

157. *Studia Islamica, op. cit.*, p. 133.

158. H.R.S., § 78.

158 bis. A remarquer l'absence, certainement délibérée, de tout esprit critique chez E.G., voire une certaine propension à défendre les autorités saoudiennes là où d'autres n'hésitent pas à les attaquer ; voir *op. cit., passim* et surtout pp. 172-73 pour ce qui est de la question de l'équilibre des bénéfices réalisés et des dépenses investies et amorties dans le domaine du pèlerinage.

159. *Op. cit.*, §§ 79 et suiv.

160. *Op. cit.*, pp. 141-2. Voir aussi note 133.

160 bis. Après avoir soulevé ce problème qui préoccupe tout le monde, nous assure E.G., le pèlerin tunisien, soulagé, nous fait remarquer que « n'ayant pas souvenir d'avoir commis aucune infraction fondamentale » durant le pèlerinage, il n'a pas eu à « immoler de victime expiatoire », ce qui l'a dispensé de se rendre aux « spectaculaires abattoirs », *op. cit.*, pp. 172-74.

161. Dinet, *op. cit.*, pp. 156-64. Haykal, l'Egyptien, n'a que de l'admiration pour son propre pays, bien qu'il émette des critiques à l'encontre de la famille royale régnante et la conception qu'elle se fait de l'Islam, *op. cit.*, pp. 48-51.

Ibn Jubayr, *Rih'la*, pp. 7-8, s'était déjà plaint des vexations et des

le comportement de plusieurs employés, mais ils tient à souligner que « l'honnêteté absolue ne se trouve que chez le commerçant séoudien » [162]. Il trouve les nationaux du pays patients et surtout très corrects. Il n'a remarqué que de rares fumeurs à la Mekke et à Médine, mais aucun enfant, observe-t-il, ne joue dans la rue, contrairement à ce qui se passe en Algérie [163].

L'administration, elle aussi, a droit à des éloges. On remarque la sécurité absolue dans le pays et l'absence totale du vol. Ce qui n'a pas été réalisé sans mal lorsqu'on pense à l'état général d'insécurité et de désordre qui prévalait dans le passé [164]. Aucun trouble n'est venu perturber le pèlerinage et on se plaît à noter que le service d'ordre, bien que très fatigué et à bout de nerfs, demeure correct et respectueux [165]. Le gardien nejdi de la Pierre Noire est loué pour sa patience et sa force de résistance [166]. D'énormes progrès techniques sont relevés, aussi bien sur le plan de l'urbanisme [167] que sur celui de l'hygiène, grâce notamment au roi Ibn Séoud [168].

Ce dernier est admiré sans aucune réserve. Dinet évoque de lui le « mâle visage » qui représente « le type classique de l'Arabe » [169]. Ce « roi très puissant », qui le reçut à son dîner de cinq cents couverts, l'impressionna fortement par sa majesté incomparable [170]. Haykal, qui eut le privilège d'une longue audience privée, loue son sens aigu de la diplomatie et du savoir-faire, grâce auquel il réussit à faire admettre par les Ulémas des réformes matérielles importantes telles

---

humiliations de la douane égyptienne dont il avait eu à souffrir, ainsi que ses compagnons de route, à leur arrivée à Alexandrie ; l'auteur tient à faire remarquer, à la décharge de Saladin, que ses agents avaient dû agir à son insu.

162. H.R.S., § 79.
163. *Ibid.*
164. *Op. cit.*, §§ 19, 80, Haykal, *op. cit.*, p. 147.
Al-Mâzinî, *op. cit.*, p. 84, en tant que journaliste d'*Al-Siyâsa* invité par le gouvernement séoudien, est vivement intéressé par ses réalisations présentes, surtout en matière d'instruction, d'hygiène et de sécurité ; la police, note-t-il, y est clémente, mais la justice est terrible en ce sens que les peines légales sont implacablement appliquées. Le Dr A. Buez tient à signaler dans son rapport, *op. cit.*, p. 12, que le Hedjaz n'est pas producteur de choléra, mais qu'il le reçoit des Indes, comme ce fut le cas en 1865 ; à son époque, ajoute-t-il, avec les moyens rapides de transport et alors que le désert ne pouvait plus jouer son rôle de cordon sanitaire des plus efficaces, les problèmes de contagion devaient se poser avec davantage d'acuité.
165. H.R.S., § 73.
166. Dinet, *op. cit.*, pp. 44-5, 92.
167. H.R.S., § 14.
168. Dinet, *op. cit.*, p. 142.
169. *Op. cit.*, p. 113.
170. *Op. cit.*, p. 114.

que l'adoption de l'usage du téléphone et de la radio [171]. Il évoque également l'égalité de traitement qu'il réserve à ses invités qu'il reçoit en audience publique [172].

⁂

Malgré quelques désagréments que rencontre le pèlerin et que, d'ailleurs, il supporte infiniment mieux que dans d'autres lieux et en d'autres circonstances, l'impression qu'il emporte avec lui de son voyage est impérissable, bouleversante et riche en significations. Haykal est bien content de passer " en quarantaine " trois jours à Tor ; ce qui, note-t-il, lui assure une transition bénéfique entre le Hedjaz et l'Egypte et lui permet de se reconstituer physiquement, moralement, socialement et politiquement, grâce au contact préliminaire que lui procurent les journaux de son pays [173].

Pour ce qui est de la richesse et de la profondeur des significations, le pèlerin en a eu conscience en saisissant ce que ce rassemblement extraordinaire et volontaire fournit comme sens d'union, voire de communion de cœur et d'esprit, d'épanouissement et d'ouverture au niveau universel et de puissance morale réelle et physique potentielle.

Sur le plan individuel, il a vécu une expérience unique dans son genre, toute de patience, d'endurance, de sacrifice, d'humilité, de profonde piété, mais également de réelle fraternité, d'authentique égalité et d'exceptionnelle liberté. Le pèlerin se sent régénéré, comme s'il vient de renaître, libéré de ses péchés et de ses complexes, mais aussi des contraintes sociales, imposées par un certain ordre politico-économique. Sur le chemin du retour au pays natal, Haykal a remarqué qu'il n'est pas facile d'obtenir de ses compagnons sur le bateau, d'ordinaire si dociles et si obéissants, le peu de calme que les voyageurs de première classe leur réclament. C'est que, note-t-il, l'expérience que ces gens du peuple viennent de vivre pendant quelques jours a effacé en eux toute crainte de cet ordre social symbolisé par le gendarme et le pouvoir de l'argent. Etant encore sous l'effet de l'émotion religieuse, ils continuent à penser, ou du moins à sentir,

---

171. Haykal, *op. cit.*, p. 151.

172. *Op. cit.*, p. 156. Al-Mâzinî, *op. cit.*, p. 99, admire, lui aussi, Ibn Séoud, mais sans excès ; il est bien conscient des obstacles que le roi a à surmonter et qui, à l'époque, étaient représentés par le manque d'eau, la pénurie d'argent et la médiocre qualité agraire du sol.

173. Haykal, *op. cit.*, pp. 628-9.

que tous les musulmans, malgré leurs différences sociales, sont égaux, frères et tout humbles devant la puissance divine [174].

N.B. — Ce n'est qu'au moment de corriger les épreuves de cette introduction que nous avons pu consulter une relation de voyage, publiée à Tunis fin 1977 et qui relate un pèlerinage effectué en 1975 par Ezzeddine Guellouz [E.G.], agrégé de lettres et Conservateur de la B.N. de Tunis.

Sous le titre général *Pèlerinage à la Mecque*, nous avons, en fait, trois parties :

1 - Introduction de Mohamed Arkoun [M.A.], Professeur à l'Université de Paris III : *Le Hajj dans la pensée islamique*, pp. 10-34.

2 - *De 'l'Ihram' au retour*, par E.G., pp. 42-198.

3 - *Documents et Statistiques - Bibliographie*, pp. 204-213.

L'ensemble est agrémenté par un reportage photographique de qualité, réalisé par Abdelaziz Frikha.

Comme cet ouvrage offre des éléments de comparaison des plus intéressants, il nous a semblé utile de nous y référer dans des notes numérotées en *bis* que le lecteur voudra bien consulter.

---

174. *Op. cit.*, pp. 626-8.

174 bis. E.G. a bien défini le sens de cette « communion fraternelle » sous le signe de laquelle se rait la station de 'Arafât ; tous, observe-t-il, et sans aucune exception, ni distinction, le visage tourné vers la Mekke, méditent dans un silence de plus en plus complet ; à quelques mètres de moi, ajoute-t-il, un visage baigné de larmes et tordu de douleurs : c'est le Dr. X... qui, lui aussi, était touché par cet élan, alors qu'il avait tenu à affirmer à l'auteur qu'il n'était venu là que pour « faire son boulot », *op. cit.*, pp. 135, 140, 144, 148.

174 ter. Après avoir noté que le pèlerin sort de 'Arafât « lavé » de ses péchés et de Jum' blanchi de ses rancunes, E.G. remarque que c'est à al-Muzdalifa que « l'Homme Nouveau » fait ses premiers pas sur le chemin de la « Vie Nouvelle », net et léger, armé d'une foi et d'un espoir tout neuf », *op. cit.*, pp. 149, 152.

JOURNAL D'UN PÈLERIN

par Hadj Rabah SOUAMI

Préface
de Lakhdar SOUAMI

PRÉFACE

un pèlerinage à la mekke en 1393 / 1973-74

« Ce qui manque parfois, c'est le regard direct, de témoignage, sans intermédiaire, que porte le paysan sur lui-même. »

Emmanuel Le Roy Ladurie
Montaillou, village occitan de 1294 à 1323, p. 9.

Le présent Mémoire est le fruit d'un pèlerinage à la Mekke effectué en 1393/1973-74 par un membre de ma famille. Il faisait partie des 22 945 Algériens qui se sont rendus la même année aux Lieux Saints de l'Islam [1]. Avant de situer intellectuellement et socialement l'auteur, je voudrais évoquer très rapidement la génèse de ce récit. Ayant rendu visite à ce nouveau h'âjj, afin de le féliciter, de partager sa joie, de participer à sa consécration sociale, de l'écouter « raconter » son pèlerinage, comme le veut la coutume dans les pays musulmans, j'ai été frappé par la multitude et la diversité de tout un univers d'images, d'idées, de sentiments, de jugements qu'il avait recueillis durant sa *rih'la h'ijâziyya* ; enjoué, souriant, désabusé, grave, heureux, il revivait son pèlerinage. Je lui proposai alors de mettre par écrit ce qu'il venait de nous rapporter. Effrayé à l'idée d'écrire, il refusa assez brutalement. Finalement, pour des raisons essentiellement religieuses, dont je dirai un mot un peu plus loin, il céda. Le présent récit est donc une œuvre improvisée, spontanée, une surprise, un véritable instantané de la courbe d'une vie, ce qui ajoutera certainement à son caractère de

1. V. Note 2[b1e], p. 12.

document social, psychologique et religieux, non seulement d'un itinéraire personnel, mais également d'une société à une époque très récente de son histoire.

Naturellement le texte qu'on va lire est absolument conforme à l'original. Quelques mots ont été ajoutés pour expliciter ou préciser certains points qui nécessitent un éclaircissement.

Dans quel esprit a été composé ce Mémoire ? Laissons s'exprimer l'auteur lui-même : « Je crois devoir adresser un mot au lecteur pour le prévenir contre une confusion possible sur le vrai but de cette étude. Je voudrais lui dire qu'il ne s'agit pas ici d'un recueil d'enseignements destinés à remplir les mémoires, mais d'un modèle vivant de débat métaphysique dont le plus vif intérêt est de stimuler l'énergie spirituelle de tout lecteur capable de raisonner méthodiquement afin que chacun se pose, à son tour, le problème de la vérité. Si une publication de ce genre peut servir de remède au scepticisme religieux, tant mieux. Mais elle entend combattre avant tout l'indifférence à cette question de la vérité suprême.

« Je dois préciser que H'âjj Râbah' n'est pas un écrivain professionnel, un travailleur de cabinet, penché sur des choses inertes, du papier et des mots, mais un homme du peuple qui a senti dans sa propre vie le sens de l'humain avec sa double signification morale et sociale. C'est ce drame, senti avec toute l'intensité et les rigueurs d'une expérience personnelle, qui fournit la matière essentielle à l'œuvre.

« S'il est sensible à cet aspect, ce n'est pourtant pas qu'il soit un intellectuel épris d'abstraction, ni un esthète grisé par les belles formes.

« Ce qui l'attire, ce qui le fascine, c'est la foi, c'est la certitude de l'Au-delà ».

Ce mémoire, m'a également précisé l'auteur, se voudrait aussi un « guide pratique aux futurs pèlerins qui ignorent — dans leur grande majorité — les démarches et formalités auprès des divers pays traversés, les dispositions pratiques à prendre en cours de route, en même temps qu'il se présente comme un « guide religieux » qui indique les multiples rites à accomplir, les formules religieuses à prononcer au cours du pèlerinage aux Lieux Saints ».

Avant tout, l'auteur est un autodidacte, aussi bien en langue arabe que française. Durant des années, il a écouté, aussi bien à Tunis qu'à Alger, des sermons prônés lors des prières communautaires du vendredi ; il a fréquenté des cheikhs ; il s'est ainsi imprégné profondément de la religion

ainsi que de la langue arabe. Cependant c'est une culture essentiellement orale. L'oralité commune avec lui à acquérir une importance primordiale et prolonge une tradition populaire et vivante si chère à l'Islam traditionnel. La démarche en langue française a été semblable à celle de la langue arabe : langue véhiculaire, utilitaire, apprise au fil des jours, elle est devenue ce que nous voyons dans ce récit. Quelles seront les modalités de passage de l'oralité à l'écrit dans des pays comme l'Algérie ? C'est une question qu'on peut se poser.

Socialement parlant, H'âjj Râbah' appartient à la couche intermédiaire entre la *khâçça* et la *'âmma*, cette dernière dichotomie tendant de plus en plus, pour de multiples raisons, à s'évanouir dans les sociétés musulmanes. Ce qui est intéressant à noter précisément sur ce plan, c'est que depuis quelque temps, une nouvelle classe, véhiculant tout un fonds islamique, à aspects religieux, culturels, sociaux multiples est en train de se développer en Algérie, classe qui probablement aura de plus en plus de poids dans la future physionomie de la société algérienne. De ce point de vue, l'auteur de ce Mémoire porte en lui l'avenir.

Qui dit pèlerinage dit convergence d'innombrables activités humaines, aussi bien matérielles que spirituelles. Espèce d'état dans l'état, microcosme, totalité, d'où une richesse extraordinaire, mais aussi une complexité extraordinaire, que l'on retrouve tout au long de notre récit. Un rapide coup d'œil sur un ouvrage comme *Les Pèlerinages* de Romain Roussel nous en donne une idée [2]. Dans ces conditions, le pèlerinage peut être vu sous plusieurs aspects. Par exemple, l'approche sociologique telle que la propose Freddy Raphael [3] est très suggestive, ainsi que celle qu'indique Alphonse Dupront [4]. L'avantage indéniable de ces nouvelles recherches est qu'elles vont au-delà d'une description phénoménologique du pèlerinage pour essayer d'appréhender l'essence même de certaines relations plus fondamentales et plus authentiquement révélatrices qu'un catalogage précieux certes mais moins significatif des rites et des pratiques du pèlerinage, pour préciser certaines notions et contribuer ainsi à poser les bases d'une anthropologie du sacré.

Revenant à notre Mémoire, certaines réflexions viennent à l'esprit, d'ordre sociologique et religieux, que suggère ce récit. Tout d'abord son contenu répond avec précision à celui

2. Romain Roussel, *Les Pèlerinages*, Paris, 1972.
3. Freddy Raphael in *Les Pèlerinages de l'Antiquité biblique et classique à l'Occident médiéval*, Paris, 1973, pp. 11-30, 163-173.
4. Alphonse Dupont, art. *Pèlerinages et Lieux Saints* dans Encyclopedia Universalis, vol. XII, pp. 729-734. Voir aussi la note de la p. 43.

des récits évoqués par Alexandre Popovic dans un récent article de la revue *Studia Islamica*[5]. Il en est une illustration et une confirmation. De ce point de vue, les pages qui suivent peuvent être considérées comme complémentaires, comme deuxième volet du diptyque que constitue le pèlerinage. A ce point, une question se pose concernant les rapports très particuliers qu'entretient le récit avec la société algérienne et d'une façon plus générale avec la société musulmane. La question pourrait se poser ainsi : ce Mémoire peut-il nous apparaître, au-delà de l'itinéraire personnel du pèlerin — qu'il n'est nullement question de négliger — comme contenant des indices révélateurs sur l'état actuel de la société algérienne ? Un exemple sera peut-être suffisant. En effet, une des caractéristiques majeures du pèlerinage, c'est la quête du sacré, par l'entremise de l'espace, avec ce que cela comporte d'épreuves physiques et morales (riches de valeur rédemptrice, d'espérance de l'ultime rencontre, etc.) Or, l'introduction des moyens modernes de communications opère un véritable « court-circuitage » entre le lieu de départ et le Lieu Saint. L'admiration à peine feinte de notre pèlerin pour la « Chrysler » qui l'emporte à Médine est de ce point de vue très significative. N'est-ce pas là tout le problème de la confrontation, de l'harmonisation de la technologie et de la religion qui est sous-jacent dans de multiples détails de ce genre que l'on rencontre en cours de route ?[6].

Au plan spécifiquement religieux, tout ce récit est une recherche d'une définition de l'Islam. Et c'est ici peut-être que cette relation est la plus riche et la plus féconde. Au-delà d'un respect très prononcé pour la « Tradition », apparaît un rapport plus profond avec Dieu, précisé par un rejet systématique de toute *bid'a* (par exemple ses remarques sarcastiques sur le « fétichisme » de certains pèlerins). Définition au fond très spiritualiste de l'Islam. H'âjj Râbah' ne serait-il pas un mystique ? Au-delà de tout le mouvement réformiste algérien qui l'a profondément marqué, au-delà du courant hanbalite auquel notre auteur voue une sympathie évidente (nombreux sont les passages qui le prouvent dans son récit), ne peut-on pas en chercher une des raisons dans la société algérienne ? L'Algérie — comme de nombreux pays musulmans — est en pleine mutation : économiquement, socialement, elle aspire à un ordre et des institutions plus conformes à ses aspirations. Au niveau culturel et religieux, elle

5. Fasc. XXXIX, Paris 1974, pp. 129-144.
6. Nous ne pouvons que renvoyer aux développements consacrés au « non-dit » par Michel de Certeau dans *L'Ecriture de l'Histoire*, Paris, 1975, qui auraient aidé à éclairer de nombreux points de ce récit.

recherche avant tout sa véritable identité et l'on sait l'importance de ce qu'on a appelé *l'açâla* (terme autrement plus riche sémantiquement que les diverses traductions qu'on en a données) [7]. Devant un spectacle où s'affrontent des valeurs opposées, où se créent des structures nouvelles, est-il si étonnant de voir apparaître des tendances spiritualisantes, voire intégristes ?

A travers les menus détails et remarques — c'est là que se révèle la véritable personnalité de l'auteur — qui se présentent à nous tout au long de ce récit, les indices, parfois fortement exprimés, parfois furtifs, nous suivons un pèlerinage physique certes, mais un pèlerinage spirituel avant tout : rencontre avec le sacré, quête d'une nouvelle naissance [8]. Loin d'appartenir à l'une des multiples catégories de pèlerinages si répandus (thérapiques, eschatologiques, culte des saints, etc.), le *h'ajj* de notre auteur est couronnement d'une vie et préparation sereine de la Vision.

7. Il existe une revue algérienne appelée précisément *Al-Açâla*. De plus, depuis longtemps se tient chaque année un « Séminaire de la Pensée Islamique » dans diverses villes d'Algérie. Thème commun (malgré les variantes) : qu'est-ce que l'*açâla* ?

8. Mircéa Eliade, *Traité d'Histoire des Religions*, Paris, 1964.

introduction

1. Issu d'une famille paysanne honorablement connue à Sidi-Aich, ma région natale, je suis le dix-septième *h'âjj* parmi les miens, dont feu mon père et mes deux grands-pères paternel et maternel. Trois cousins, mon propre père sont décédés au cours de leur pèlerinage à La Mecque.

Depuis déjà une vingtaine d'années je caressais le vœu de me rendre moi aussi aux Lieux Saints de l'Islam.

Nous étions au mois de septembre 1973 lorsque l'annonce a été faite, à travers la presse locale, pour constituer le dossier habituel, nécessaire à l'établissement du passeport « spécial » des futurs *h'âjj*s.

La date de dépôt des dossiers étant fixée du lundi 5 au 25 novembre, aussitôt l'annonce faite, c'est le grand branle-bas, c'est la course à la montre !

les préparatifs

2. Après avoir, dans les démarches effectuées, affronté de nombreuses difficultés, qu'il serait superflu de rapporter ici, tous les documents exigés ont pu être rassemblés et le tout déposé auprès des services compétents le 13 novembre.

Deux semaines après, mon passeport spécial (valable seulement pour trois mois) obtenu, il me fallait verser le pécule prévu, réglementé à la somme de 1 600 dinars, à la Banque Nationale, en échange d'un chèque et faire

réserver la place dans l'avion du jeudi 13 décembre, en versant également au guichet de l'Agence Air-Algérie la somme de 2 000 dinars pour l'aller et le retour.

Le billet m'a été remis, mais le chèque bancaire a été conservé à ce même guichet pour m'être rendu le jour du départ, au bureau de la même agence à l'aéroport de Dar-El-Beida.

le départ

3.Le jeudi 13 décembre, comme prévu, à 13 heures, devant l'entrée côté nord de l'aéroport, réservée aux pèlerins, nous étions déjà cent cinquante environ à attendre l'ouverture qui ne s'est faite, enfin, qu'à 16 heures.

A 17 h 30, toutes les formalités de police et de douane (qui n'ont pas été tellement sévères, il faut le reconnaître) étant terminées, les chèques et billets restitués, les bagages pesés et enlevés, nous avons été conduits au salon d'attente sis au premier étage.

Au fond du grand salon il y a deux salles d'eau et une grande pièce faisant office de mosquée.

L'attente a duré environ une heure. Pendant ce temps j'ai dévisagé un par un mes 176 compagnons ; aucun ne m'était connu.

Tout à coup, tout le monde se lève à la fois et se dirige vers la sortie : un agent d'Air-Algérie avait fait signe. Il était exactement 18 h 30.

Malgré la bonne organisation des dirigeants, sur l'aire d'atterrissage, ce fut la ruée vers l'appareil. Il s'en est suivi, au pied de la passerelle, une bousculade telle qu'on n'en retrouve que dans les trolleys, en ville, aux heures de pointe ; pourtant les places étaient réservées.

Le Boeing 727 affrété par Air-Algérie à la compagnie belge « Européen Transport Aérien » est piloté par un Belge également.

A 19 heures précises, « attachez vos ceintures » ! Notre appareil décolle. Ils sont magnifiques ces Boeing ! Le voyageur ne sent aucun malaise !

Vers 20 heures le distingué steward annonce au micro, en arabe et en français : « Altitude 9 500 mètres, vitesse 810 km/h ».

Un copieux repas froid, suivi d'un café chaud, a été rapidement servi. Il se compose d'un petit pain, un quart de poulet, une tranche de rôti d'agneau, un petit pot de crème fraîche, deux morceaux de fromage « Jeune Vache », deux gâteaux et une orange. La boisson est non alcoolisée, bien entendu.

4. Vers 22 heures (heure algérienne) on nous annonce une escale de quarante minutes à Benghazi, Libye, où l'avion a atterri très en douceur.

A travers le hublot je vis un camion-citerne s'approcher de l'appareil pour refaire le plein de kérosène.

Deux policiers libyens, habillés en civil, sont montés à bord et le commandant leur a présenté un document, sans doute la liste des voyageurs.

Ils sont allés jusqu'à hauteur des derniers fauteuils et sont revenus doucement en observant à gauche et à droite, dévisageant tout le monde, comme s'ils cherchaient quelqu'un. Ils ne nous ont rien demandé et sont repartis.

Entre temps, des ouvriers libyens s'affairaient à débarquer des caisses, cageots et bouteilles vides.

Interdiction nous a été faite de nous lever, de descendre et même d'aller aux toilettes durant l'escale. Le pilote et son adjoint sont descendus pendant quelque dix minutes se dégourdir les jambes.

Au lieu de quarante minutes, comme prévu, l'escale a duré une heure. Ma montre indique 23 heures (heure algérienne, toujours).

Toutes les opérations terminées, la passerelle retirée, la porte de l'appareil verrouillée, on entend un fracas-

sant vrombissement de moteurs et la même voix du steward qui annonce au micro : « Attachez vos ceintures ». Quelques instants après, nous nous retrouvons, encore une fois, dans les airs.

Un quart d'heure plus tard, l'avion ayant pris son cap, on nous informe, en arabe, que nous serons à Djedda dans trois heures *In châ'a Allâh.*

arrivée à djedda

5. Effectivement, à 2 h 15 (heure algérienne) nous atterrissons à destination.

Cette fois-ci, en bon ordre et sans bousculade, les pèlerins débarquent.

En bas de la passerelle un représentant d'Air-Algérie nous attendait pour nous conduire hors du terrain, sur une grande esplanade.

Là, après nous avoir retiré nos passeports, il nous a demandé de poser nos affaires, de nous asseoir, de patienter jusqu'à son retour ; puis il est allé aviser les services de police des frontières.

A l'angle d'un immeuble, en face, une pendule illuminée marquait 5 h 45.

Un vieux paysan kabyle, qui était assis à mes côtés dit en l'observant : « Mais cette pendule ne fonctionne pas ! » et, regardant sa grosse montre de poche, il m'affirmait qu'il était 2 h 45. Je lui ai répondu que cette pendule fonctionnait et que l'heure était exacte.

Voyant que je ne plaisantais pas, d'un air étonné il me répliqua : « Mais qu'est-ce que tu racontes ? Explique-moi ! » J'ai beau essayer de lui expliquer les raisons du décalage de trois heures entre Alger et Djedda, mon brave compatriote Hâjj 'Aun n'arrive pas à saisir. Il me rétorque : « D'accord, le soleil se lève à l'Est, mais nous aussi nous avons filé à 810 km/h vers l'Est ! »

Une idée m'est venue et j'ai fait encore un autre essai pour le convaincre en lui disant : « Sais-tu qu'il est dit dans le Coran : *Rabb Al-Machâriq wal-Maghârib ! Dieu des levers et couchers du soleil !* Autrement dit, le soleil se lève et se couche à toutes les secondes quelque part sur notre globe terrestre, et ce par la grâce de Dieu. »

J'ai vu nettement que cela dépassait son imagination et après un moment de silence il me déclara : « Ecoute ! à toutes ces complications je préfère une bonne tasse de café. »

6. Le représentant de notre compagnie aérienne revint et nous invita à le suivre.

Il faisait encore nuit et il ne fallait pas s'écarter ni perdre le groupe le long du chemin qui mène au bureau du contrôle des frontières, contournant des dizaines de locaux qui se ressemblent tous.

Le poste de contrôle est un local rectangulaire, comme tous les autres, long de 20 mètres et large d'une dizaine, dépourvu de tout ameublement. Sur un genre de comptoir cimenté, large d'un mètre et d'une longueur de dix pas, construit au milieu, étaient nos bagages, déposés par les portefaix. J'imaginais que cela allait se passer comme chez nous et dans tous les pays modernes où les douaniers en uniforme accomplissent une mission déterminée, distincte de la tâche du personnel de police en tenue administrative ou en civil. Rien de tout cela !

Juste à l'entrée, un Séoudien d'une trentaine d'années, portant barbiche noire, coiffé de l'*a'gâl* traditionnel et habillé d'un long *qamîç* blanc comme neige, était assis à l'orientale, les jambes croisées, à un mètre du bord du comptoir en face. Devant lui étaient déposés pêle-mêle nos passeports (qui nous avaient été retirés auparavant) et il ne faut pas que j'oublie le plateau avec la théière et les deux verres. Il y a de ces attitudes bizarres pour nous gens

du Maghreb qui sont absolument normales au Moyen-Orient.

Le contrôleur demande à chaque *h'âjj* le nom de son mut'awwif (guide responsable à La Mecque), qu'il inscrit sur son cahier ainsi que sur un petit bout de carton qu'il agrafe au passeport avant de le remettre à l'intéressé.

7. Un peu plus loin, debout derrière le comptoir, à hauteur du centre, en tenue négligée, pantalon long tout froissé de couleur bleue et chemisette blanche, sale et déboutonnée, portant sur la tête une *'arrâqiyya* en tissu blanc usé, un homme, que j'avais d'abord pris pour un portefaix, assumait les fonctions de douanier. Chacun de nous était devant ses bagages attendant sa décision. Aucun colis n'a été fouillé sauf le mien parce que mon cabas était sous cadenas. A tous les postes frontières, en effet, un colis fermé est toujours sujet à suspicion pour les douaniers. D'un air autoritaire, le jeune homme m'intime l'ordre d'ouvrir. Je m'exécute et commence à sortir le contenu. Me faisant signe d'arrêter, il me demande : « *Mâ fîch silâh', mâ fîch h'achîch ?* » (« il n'y a pas de stupéfiants, il n'y a pas d'armes ? »). Avec le sourire je réponds « *yâ lat'îf !* » (Que Dieu me protège !).

Il m'a été dit qu'en Arabie Séoudite, où le droit de douane n'existe pas, on peut introduire n'importe quoi, sauf ces deux choses.

8. Sur la grande place, dehors, où nous nous sommes retrouvés avec nos bagages, nous avons été envahis par les très nombreux portefaix qui nous demandaient le nom du mut'awwif chez lequel nous étions inscrits, pour nous conduire auprès de son représentant à Djedda.

D'ailleurs tous les représentants tiennent siège à proximité, dans les locaux clôturant la même place.

Ces braves hommes de peine, en majorité noirs, sont polis et corrects. Tous habillés de la même façon : che-

misette ou tricot à manches courtes, sans pantalon, une *fût'a* en toile molle mais solide, à carreaux rouges, arrivant jusqu'aux chevilles, enroulée autour des hanches et tenue par une grosse ceinture de cuir à double fermeture. Les uns sont chaussés de savates, beaucoup sont pieds nus.

Leurs coiffures, différentes seulement par la couleur, sont identiques. C'est un gros foulard en cretonne à dessin pied-de-poule ou à carreaux, roulés à l'hindoue, avec un pan tombant derrière les épaules.

Chacun avait, accrochée au cou, une corde tressée, spéciale pour bagages.

9. Dans ce quartier de Madînat Al-H'ajîj, quel monde cosmopolite ! Quel brouhaha ! Le désordre est indescriptible. Nous étions trois hommes et deux vieilles femmes. H'âmid, le représentant de ʿAlî ʿAllouach, notre mut'awwif, enroulé dans une couverture grise, dort d'un profond sommeil à même le sol, dans un coin de son soi-disant bureau, où nous a conduits Fâd'il, notre portefaix.

Nous avons beau l'appeler, le secouer, impossible de le réveiller ; à un moment je l'ai cru mort ou ivre. Les nerfs à bout, mon compatriote ʿAlî Khuja voulut le tirer par les pieds et le jeter dehors. Je m'y suis opposé en lui rappelant que la brutalité ne sied pas à un *h'âjj*.

Le dormeur, ayant sans doute entendu, se réveille tout d'un coup et nous crie « *mîn ?* » (qui est-ce ?) Se découvrant à peine le visage, les yeux à demi ouverts, il ajoute « *ahlan wa sahlan, marh'abâ, taʃad'd'alû* ». Puis il se retourne sur le côté droit, fait face au mur et se rendort de plus belle.

Que nous faut-il faire si ce n'est patienter ?

Notre portefaix, que nous avons gratifié d'un bon bakchich, bien que sa rémunération soit comprise dans la somme à verser plus tard au sieur qui ronfle, nous a conseillés de gagner du temps en allant tout de suite à

la banque, avant l'affluence, échanger le chèque. C'est une excellente idée et le brave homme nous a même accompagnés.

10. La soi-disant banque est située à environ 500 mètres de là. C'est un simple local rectangulaire ; à l'intérieur il n'y a ni table ni chaises, seulement un grand coffre-fort collé au mur et un long et haut comptoir cimenté sur lequel sont disposés des centaines de millions de rials, en liasses de 100, 50, 10 et 1. Il est vrai qu'en Arabie Séoudite le hold-up est impensable car la main du voleur est coupée séance tenante.

Cinq Egyptiens, habillés à l'européenne, visiblement expérimentés en la matière, actifs et expéditifs, procèdent aux opérations. Sur les 1 600 dinars algériens portés en bas du chèque, il m'a été remis 1 450 rials séoudiens.

Il nous fallait retourner chez notre homme endormi voir s'il voulait bien se réveiller. C'est absolument indispensable : sans son cachet nous ne pouvons quitter Djedda ni nous rendre à Médine, ou alors il faut se faire réinscrire chez un autre mut'awwif ; mais quelles complications !

Nous voulions au plus tôt quitter Djedda, où nous n'avons rien à faire, pour arriver à temps à Médine pour la prière en commun du vendredi, à la grande mosquée du Prophète ; mais hélas !

On dit que le plus intelligent des hommes lorsqu'il arrive dans une ville qu'il ne connaît pas devient ignorant. Il était déjà 8 h 15. Manquant de sommeil, nous sommes fatigués, dépaysés ; les nombreux marchands ambulants ne servent que du thé rouge léger et tiède : on ne consomme pas de café en Arabie Séoudite !

11. Alors que nous étions sagement assis sur nos bagages, parce qu'il n'y a pas d'autres sièges, le petit nègre daigne enfin se réveiller, bâille, rebâille doublement et nous lance : « *antum min ayn bilâd ?* » « *Al-Djazâir !*»

lui répond mon compagnon de tantôt. « *Ahlan wa sahlâ, ahlan wa sahlâ, marh'abâ !* » ne cesse-t-il de répéter ; puis il sort pour aller boire son thé en face, bavarder, pour ne revenir qu'une demi-heure après.

Assis sur un tabouret, derrière une petite table chargée de paperasse, désordonnée, un coffre-fort à sa gauche, H'âmid nous réclame 700 rials chacun pour le compte de son patron 'Alî 'Allouach, notre mut'awwif désigné, en ajoutant qu'il nous fallait régler séance tenante et sans discuter, ou prendre nos bagages et nous adresser ailleurs.

Disons tout de suite que sur les 700 rials sont réglés les frais de transport en taxi de Djedda à la Mecque via Médine, le logement à La Mecque et, également, les frais de transport, à la fin du pèlerinage, de La Mecque à Djedda.

Les frais de logement et de nourriture à Médine, ainsi que la nourriture à La Mecque sont à la charge du pèlerin.

L'affaire conclue, H'âmid nous commande un taxi à une société de transports publics. Parmi nous, le sixième voyageur est un cheikh marocain rencontré par hasard.

départ pour médine

12. A 9 h 30 (heure séoudienne) nous partons pour Médine ; il y a 430 km à faire.

En cours de route la prière du vendredi 14 décembre a été accomplie à la mosquée du village Mastûra. Nous étions arrivés juste à temps, au premier appel du muezzin.

Il a fallu faire rapidement les ablutions en prenant un petit broc contenant un litre d'eau chez le marchand d'eau au bord de la route, moyennant six guerchs (un demi-rial).

Un genre de hangar clôturé seulement d'un côté, dont le toit est couvert de branchages et soutenu par de vieux troncs de palmiers, fait office de masjid. Un jeune *imâm,*

à la voix fluette, liquide en un quart d'heure la prière.

En face, de l'autre côté de la route, une baraque-gargote, un hangar identique au premier. Sous son toit sont disposés en lignes et serrés des dizaines de châlits en bois. Des nattes en feuilles de palmiers tressées sont clouées dessus en guise de sommier. Le parquet, c'est du sable, bien entendu. Les repas sont servis aux voyageurs sur les châlits mêmes, où l'on s'asseoit à l'orientale. C'est aussi l'Hôtel des passagers.

Comme nous avons nos repas froids (supplémentaires) offerts par Air-Algérie, après la prière nous avons regagné notre luxueuse « Chrysler ».

Alors que nous étouffions à l'intérieur, sous un soleil brûlant, à attendre H'ammûd notre chauffeur, celui-ci prenait tranquillement son repas à la gargote et bavardait longuement avec ses compatriotes avant de s'allonger sur un châlit, sa tête soutenue par sa main droite, sans se soucier de nous.

Quarante-cinq minutes s'étaient déjà écoulées ; il a fallu nous cotiser, aller lui régler son repas et le supplier pour pouvoir repartir.

13. En cours de route nous nous sommes arrêtés dans cinq hameaux, trois fois devant des gargotes et deux fois pour un contrôle de police. Nous n'avons eu aucun contact direct avec ce dernier service ; le chauffeur, qui détenait nos passeports, s'est chargé des formalités.

Le poste de police est soit une maisonnette de deux pièces, soit une tente marabout au bord de la route, en plein désert. Il n'y a ni sentinelle, ni coups de sifflet, ni armes apparentes, ni même uniforme.

Deux civils en habits traditionnels, assis devant le marabout contrôlent, à même le sol, les passeports.

Cependant, de temps en temps, une grosse voiture chargée de policiers militaires nous croise ou nous dépasse.

On nous a appris par la suite que, de connivence avec

les gargotiers, les chauffeurs de taxis s'arrêtent et s'attardent dans chaque village, dans le but implicite de faire consommer les voyageurs et de faire fonctionner le commerce.

Le menu est standard. Du riz, toujours du riz, du riz partout, à la sauce rouge et grasse. Du gros poisson, mérou, mulet, dorade est exposé à l'air et à la chaleur sans glace.

C'est sale partout. Le poisson est vidé juste à côté par terre ; des nuages de mouches tournoient sur les ordures ; L'hygiène est complètement ignorée.

La boisson la plus servie est PEPSI-COLA. Cette appellation me rappelle son origine en 1948 ; chaque lettre a la signification suivante. Parti Entraide Pour Secours Israël Contre Organisation Ligue Arabe.

14. La belle route bien entretenue suit la vallée. Le paysage est triste. Pas de verdure ni même de la terre. D'innombrables montagnes noircies par le soleil rouge.

H'ammûd est bon chauffeur ; malgré la puissance de sa « Chrysler » verte, il ne dépasse jamais 80 km/h.

Je n'ai pas dormi depuis quarante-huit heures. Fatigué, ma tête posée sur mes mains croisées le long du dossier, derrière le chauffeur, je me suis endormi sans m'en apercevoir.

Brusquement j'ai été réveillé par la voix de notre chauffeur qui me criait : « *Yâ h'âjjî ! yâ h'âjjî ! Al-Madîna ! Al-Madîna !* ».

Nous étions au sommet d'une côte. A environ trois kilomètres au loin, j'apercevais au milieu d'une ville plate, quatre gigantesques minarets s'élevant chacun à l'angle d'un édifice rectangulaire, surmonté, au centre, d'une imposante coupole. Deux minarets parallèles, à gauche (j'ai su par la suite qu'ils mesuraient 175 mètres chacun), plus hauts que les deux autres, dominent la ville de Médine.

C'est une vision magnifique et éblouissante.

Ma joie a été tellement grande que je me suis surpris à chanter machinalement les louanges du Prophète. C'est le grand Masjid Rasûl Allâh ; que le Salut de Dieu soit sur Lui !

En réalité mon enthousiasme n'a pas été provoqué par la vue de la ville ou de cette mosquée, mais par un autre sentiment : je savais que sous cette coupole toute proche, repose dans la tombe le corps, intact pour l'éternité, de notre bien-aimé le Prophète Muh'ammad.

Dieu m'a accordé l'immense faveur de lui rendre visite et je ne trouve pas de mots suffisants pour exprimer ma grande joie.

15. Je connais passablement la vie du Prophète de sa naissance jusqu'à sa mort. Sur les 7 275 *h'adîth*s prophétiques consignés dans le livre des imâms Bukhârî et Muslim, j'ai pu en retenir par cœur une centaine.

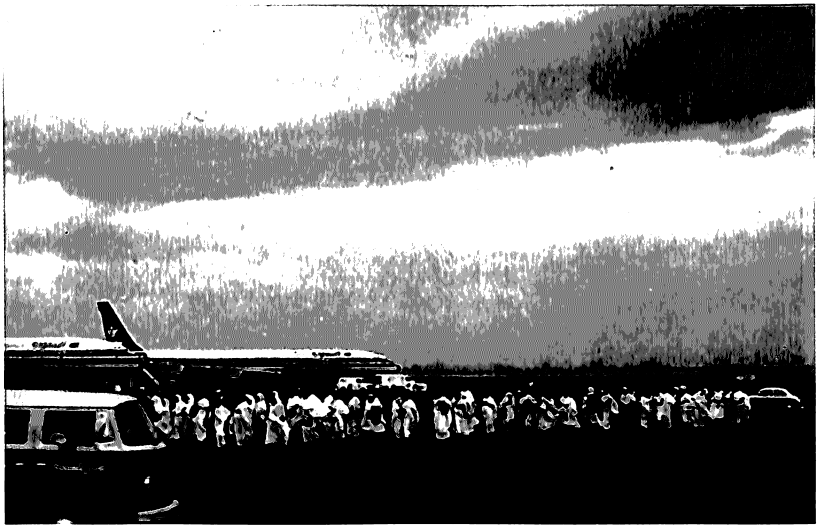
Je me suis tout de suite rappelé le *h'adîth* suivant : « *lâ yaqifu 'inda qabrî chaqî* » (ne visitera pas ma tombe, un damné).

Goethe disait de lui : « *La parole d'un tel homme est une voix sortie directement du propre cœur de la nature.* »

Placé au faîte d'un vaste Etat, il a vécu sobrement et en citoyen modeste.

Que fit cet homme « à la foi immense, à la sincérité absolue » ? Que fit cet homme « à la simplicité remarquable dont la patience et la douceur égalaient la persévérance » ? Que fut donc l'œuvre de cet homme qui ne connut ni le luxe ni l'avarice, qui ne fut pas un ambitieux, car il méprisa toujours les honneurs comme les richesses de la terre ? Quelle fut l'œuvre de cet homme qui, en mourant, laissa pour tout héritage matériel une maison bâtie de ses mains et quelques chamelles ?

Que fit donc cet homme ?



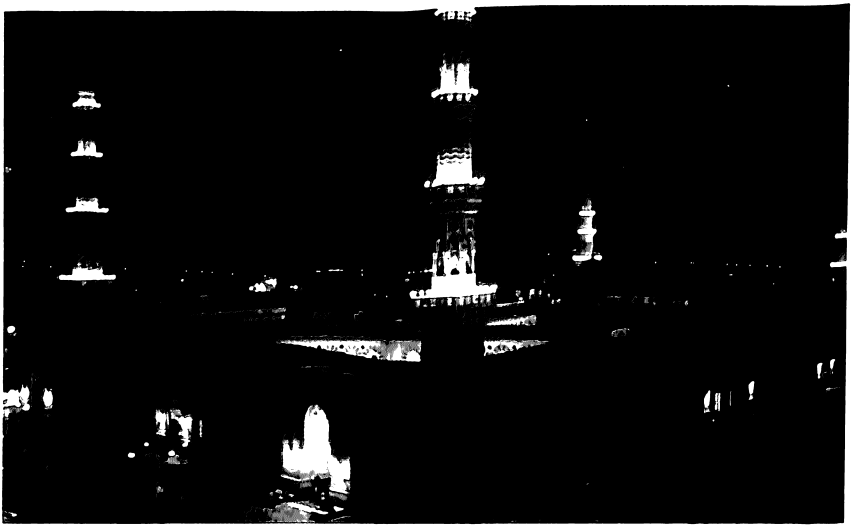
Djedda. Arrivée à l'aéroport.



Djedda. Vue générale.



Djedda. La Mosquée.



Médine. Vue nocturne.

16. Pour répondre à cette question, laissons le lecteur se reporter aux belles pages que Lamartine lui a consacrées. Il disait en particulier : « *Jamais Homme ne se proposa volontairement ou involontairement un but plus sublime, puisque ce but était surhumain, saper les superstitions interposées entre la créature et le Créateur, rendre Dieu à l'homme et l'homme à Dieu, restaurer l'idée rationnelle et sainte de la Divinité dans ce chaos de dieux matériels et défigurés de l'idolâtrie. Jamais homme n'entreprit avec de si faibles moyens une œuvre si démesurée aux forces humaines...* »

L'auteur de l'*Histoire de la Turquie* ajoutait : « *Les plus fameux n'ont remué que des armes, des lois, des empires. Ils n'ont fondé (quand ils ont fondé quelque chose) que des puissances matérielles, écroulées souvent avant eux. Celui-là a remué des armées, des législations, des empires, des peuples, des dynasties, des millions d'hommes, sur un tiers du globe habité ; mais il a remué de plus des autels, des dieux, des religions, des idées, des croyances, des âmes...* »

Et Lamartine de conclure : « *Philosophe, orateur, apôtre, législateur, guerrier, conquérant d'idées, restaurateur de dogmes rationnels, d'un culte sans images, fondateur de vingt empires terrestres et d'un empire spirituel, voilà Muh'ammad.* »

« *A toutes les échelles où l'on mesure la grandeur humaine,* conclut Lamartine, *quel homme fut plus grand que lui ?* ».

arrivée à madînat al-rasûl

17. Après un dernier contrôle de police à l'entrée, nous entrons à Médine une heure avant la prière du *maghrib*.

Le taxi s'arrête sur une grande place qui grouille de monde et ressemble à Bâb-Souiqa à Tunis.

Aussitôt, nous avons été entourés et sollicités de toutes parts par les logeurs.

Déclinant toutes les offres, d'un commun accord nous avons décidé de nous rendre chez Nâdir El-Djazâirî ; sa carte de visite m'a été remise par un ami à Alger. C'est un compatriote originaire de Ghardaïa, établi à Medine depuis longue date et propriétaire d'immeubles.

Un guide payé nous conduit donc rue Bâb-Al-Majîdî située à quelques centaines de mètres de H'aram Al-Rasûl.

Le très vieux quartier est construit sans souci d'architecture. Les rues tortueuses, tantôt étroites, tantôt larges n'ont pas de trottoir.

Au numéro 9 de la rue Bâb-Al-Majîdî, le sieur Nâdir, homme du troisième âge, posé, correct, avec barbiche blanche et lunettes dorées, habillé tout en blanc à la séoudienne, nous fait bonne réception.

18. Bagages en mains, nous grimpons l'escalier en vieilles briques pleines pour nous retrouver au troisième étage. Dans l'ensemble, il faut se réjouir de la propreté ! Tout l'intérieur de l'immeuble vient d'être fraîchement badigeonné à la chaux simple (mais il ne faut pas se coller aux murs). A l'intérieur de la chambre qui nous a été attribuée, il n'y a aucun meuble, pas même un clou au mur. D'un bout à l'autre, huit matelas en mousse, de maigre épaisseur, sont alignés, collés l'un contre l'autre, huit couvertures en coton et autant de pelochons. Il restait juste un petit espace où nos affaires ont été entreposées les unes sur les autres.

Comme ouverture un seul et petit vasistas pour contempler les étoiles.

Nâdir nous réclame 100 rials (12 000 AF) par personne pour la durée du séjour chez lui, à régler sur-le-champ. Il sait que pratiquement nous ne pouvons dépasser dix jours à Médine : il y a beaucoup à faire à La Mecque !

On sait que dans les pays du Moyen-Orient partout et pour tout il faut marchander. Nous avons essayé de le faire, mais en vain. Malgré les protestations d'un de mes compagnons, nous sommes restés, et ce pour plusieurs raisons : très fatigués nous ne connaissons pas la ville ; c'est un quartier tranquille tout proche du H'aram ; il y a l'eau courante et une douche.

19. Les deux vieille *h'âjjas* de notre groupe ont été prises en charge par l'épouse de notre logeur pour être installées sur la terrasse, avec les autres femmes, également sous la bâche.

Comme il le fait pour tous les nouveaux débarqués, Nâdir nous offre le café. Le lendemain il nous a même donné un repas composé de galette plate de farine, un plat de chakchouka (pommes de terre, tomates et œufs, sautés et mélangés), une salade de laitue. C'est la seule fois.

Un troupeau d'une quinzaine de chèvres appartenant à Nâdir (qui est laitier également) tiennent étable dans un coin de la terrasse. Très tôt le matin, elles descendent en semant des crottes de haut en bas de l'escalier, se dispersent dans les ruelles à la recherche de leur nourriture dans les caisses à ordures. Avant le *maghrib* une à une, elles remontent à la terrasse, la mamelle gonflée. Il est vrai que le vol est impensable à Médine.

h'aram rasûl allâh

20. Dans un de ses *h'adîths*, le Prophète Muh'ammad — Que le salut soit sur lui ! — a dit : « *Man çallâ arba-'în çalât fî masjidî hadhâ wajabat lahu chafâ 'atî* » (celui qui aura accompli quarante prières rituelles — sans interruption — dans cette mosquée qui est mienne, aura droit à ma protection, [le jour de la palingénésie (jugement dernier)].

C'est la raison principale de notre venue à Médine ; il ne fallait absolument pas manquer à cette obligation.

Je dois dire tout de suite que si quelqu'un rate une de ces prières, celles qui ont été faites auparavant ne comptent pas pour la quarantaine exigée. Il lui faut recommencer à zéro et le temps presse, car on doit rejoindre La Mecque au plus tard le 8 muh'arram.

Avec l'aide de Dieu, durant notre séjour à Médine, nous avons accompli 52 prières sans interruption à la Mosquée du Prophète.

21. Le merveilleux Masjid Al-Rasûl a dix portes :

Bâb Al-Salâm
Bâb Abî Bakr Al-Çiddîq — à l'ouest
Bâb Sa'ûd
Bâb 'Abd Al-Majîd

Bâb 'Umar Ibn Al-Khat't'âb
Bâb 'Uthmân Ibn 'Affân — au nord
Bâb 'Abd Al-Majîd

Bâb Al-Rah'ma
Bâb Jibrâ'îl — à l'est
Bâb Al-Nisâ'

22. Chacune est à double battant, en bois de chêne, de couleur marron foncé, haute de quatre mètres et large de trois environ.

Il est recommandé d'entrer par Bâb Al-Salâm lorsqu'on arrive la première fois et de sortir par la même porte quand on ne doit plus y revenir.

L'édifice peut avoir 250 mètres de long et 150 de large, au minimum. A l'extérieur, du côté ouest, un autre emplacement de la même surface a été déblayé aux fins d'agrandissement de la mosquée.

A l'intérieur c'est une merveille. D'innombrables et

hautes colonnes en marbre naturel soutiennent le toit en terrasse.

Deux grandes cours (à ciel ouvert), couvertes de gravier fin où la nourriture des milliers de pigeons, se mouvant continuellement en un beau spectacle, est déposée.

Même ces cours sont occupées jour et nuit par les fidèles et je me demande comment font les pauvres pigeons pour vivre.

Durant la période du pèlerinage, il ne serait pas exagéré de dire qu'au minimum cinq cent mille fidèles prennent part, au Masjid Al-Rasûl, à chaque prière rituelle.

Une porte Bâb Al-Nisâ' et un emplacement sont réservés aux femmes.

Malgré l'interdiction faite, beaucoup d'entre-elles rentrent par d'autres portes et s'installent n'importe où, mêlées aux hommes. Les surveillants leur font la chasse et les invitent, très correctement, mais fermement, à rejoindre leur secteur.

23. Cependant, des faits regrettables sont à déplorer. En effet le matin, de bonne heure, des milliers de fidèles forment attroupement devant chaque porte et attendent l'ouverture qui se fait à 3 heures.

A peine ouvertes, les portes sont envahies par la foule déchaînée. Chacun voudrait arriver en pleine Rawd'a (dont nous parlerons plus bas). Il s'ensuit une bousculade indescriptible.

Bien des gens tombent par terre et, piétinés, meurent quelquefois sur place.

Des cris, des supplications, des protestations. Des chaussures sont abandonnées au seuil de l'entrée et malheur à celui qui se baisse pour ramasser les siennes : il est inévitablement écrasé. C'est un vacarme inouï ! Faits qui ne devraient pas se produire, surtout dans un aussi respectable Lieu Saint.

Il en est de même à la sortie, à la fin de chaque prière quotidienne.

al-rawd'a al-nabawiyya

24. A l'avant et sur le côté gauche, à l'intérieur, se trouve la fameuse Al-Rawd'a Al-Nabawiyya, autrement dit l'emplacement de la première mosquée originelle du Prophète.

Cet endroit est extrêmement recherché par les visiteurs, ne serait-ce que pour exécuter deux *rak'as* surérogatoires.

De l'ouverture, à 3 heures, jusqu'à la fermeture à 23 heures, ce petit carré de quinze pas de long et autant de large est constamment archicomplet.

Dès l'ouverture, le matin, c'est la course effrénée vers ce lieu. Pour quelle raison ? Un *h'adîth* prophétique dit : « *Mâ bayna qabrî wa minbarî rawd'a min riyâd' al-janna* » (entre ma tombe et mon minbar c'est un des jardins du Paradis).

J'ai réussi à trois reprises à y prendre place. Les portes les plus proches de la Rawd'a sont Bâb-Jibrâ'îl. C'est de ce côté-là que pénétrait l'ange Gabriel pour visiter Nabî Allâh et lui apporter la Révélation.

Le minbar et le mihrab originels du temps du Prophète existent encore.

Plus loin, vers le côté ouest, face à Bâb Al-Salâm se trouve un autre minbar construit aux frais d'Abû Bakr Al-Çiddîq. Actuellement, en pleine Rawd'a toujours, un nouveau minbar, moderne, auquel seuls l'*imâm* et ses muezzins ont accès, a été édifié.

C'est une espèce de chambre, sans toit, vitrée de tous les côtés, avec une porte où l'on accède par un escalier en marbre.

Elle est soutenue par quatre colonnes, en marbre également. A l'intérieur, cette pièce est dotée d'une installa-

tion d'amplificateurs ultra-modernes. De très nombreux haut-parleurs se trouvent à tous les coins de la mosquée, à l'intérieur comme à l'extérieur.

25. A l'intérieur de la mosquée, toujours, plusieurs pendules, de fabrication hindoue, sont accrochées aux murs des quatre côtés.

Elles indiquent, non pas l'heure locale du pays, mais l'heure dite arabe, spécialement pour les cinq prières rituelles quotidiennes.

Les prières sont fixées pour toujours aux mêmes heures comme suit :

Al-Fajr	à 23	heures
Al-Zhur	à 7	»
Al-'Açr	à 10	»
Al-Maghrib	à 12	»
Al-'Ichâ'	à 14	»

Ces horaires sont applicables dans toutes les mosquées de l'Arabie Séoudite.

Juste-là, du côté est, sur un emplacement presque aussi grand que la Rawd'a, est édifié le mausolée du Prophète ; le tout englobe le lieu même où furent ses *h'ujurât* (pièces d'habitation).

26. C'est une imposante bâtisse, plus que millénaire, comportant, des quatre côtés des ouvertures à gros barreaux fixés, six immenses et lourdes portes constamment fermées ; l'une donne sur la Rawd'a ; c'est par là que rentrait jadis le Prophète. Une est du côté sud, deux donnent vers l'est face à Bâb Al-Rah'ma et Bâb Jibrâ'îl, une vers le nord. De ce côté-ci, en montant quelques marches, on se trouve dans un couloir genre balcon protégé par une barrière fixée tout au long et on aperçoit, à travers les barreaux, juste en bas de l'ouverture et à l'angle gauche, la Tombe, en marbre rose, de notre bien-aimé Muh'ammad, Prophète d'Allâh.

Après quelques pas à droite, on aperçoit, à travers les barreaux, la tombe du premier Khalife Abû Bakr — Que Dieu soit satisfait de lui ! Quelques pas également à droite, la tombe du deuxième Khalife 'Umar Ibn Al-Khat't'âb — Que Dieu soit satisfait de lui ! — est visible, aussi, par le carré de grillage.

Sur les trois tombes, toutes en marbre rose, il n'y a aucune inscription.

Cependant, une chose m'a choqué. J'ai vu le dessus de la tombe du Prophète chargé de billets de rials séoudiens que des fanatiques ont dû lancer à travers les barreaux. C'est inadmissible et révoltant ! Il n'y a rien de tout cela en Islam.

Il n'est pas facile d'accéder à cet endroit ; j'ai réussi plusieurs fois.

27. Le mausolée est rigoureusement et en permanence gardé tout autour par des militaires en tenue kaki (mais sans armes).

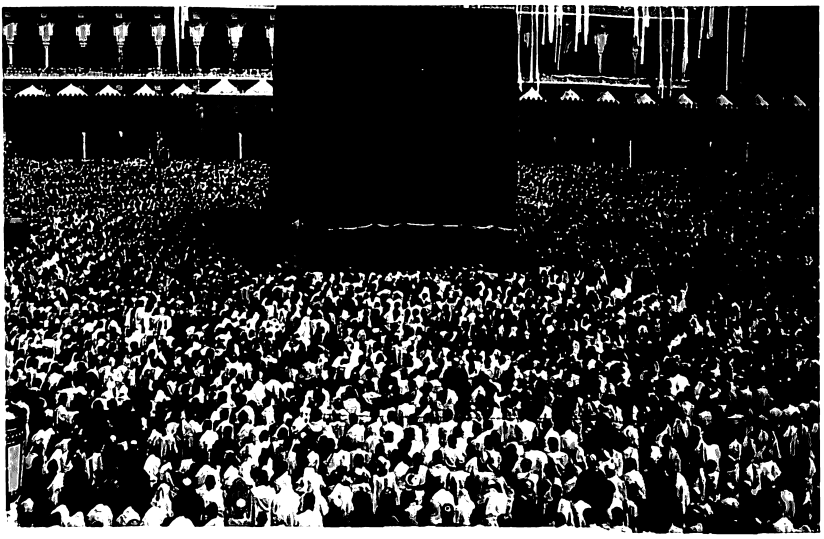
Disons-le quand même : il suffit de glisser discrètement quelques rials dans la main du gardien pour qu'il fasse semblant d'être distrait et vous ignore quelques secondes pour vous permettre d'approcher des barreaux et de contempler l'intérieur.

Là, il faut réciter une *Çîgha nabawiyya* qui est connue, mais avant tout saluer le Prophète ainsi que les deux Khalifes.

De cet intérieur, se dégage en permanence un excellent parfum dont je n'ai pu déterminer le genre. C'est un peu l'odeur du musc qu'on aimerait respirer continuellement.

Tout le monde sait que depuis quatorze siècles ce parfum se dégage de l'intérieur de la tombe du Prophète Muh'ammad — Que le Salut soit sur Lui !

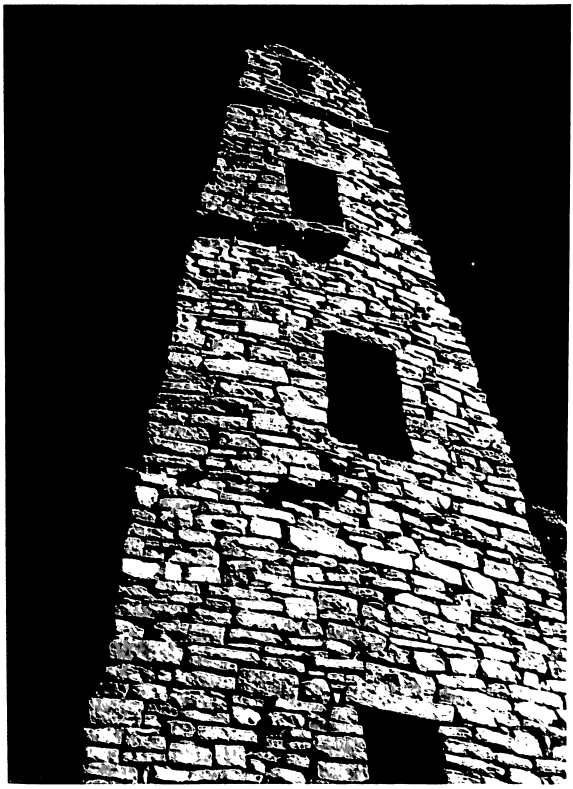
28. Durant l'ouverture de la mosquée, vingt heures sur



La Mecque. La Ka'ba.



Vue d'Arafat.



Al-Jouf. La mosquée d'Omar ben al-Khattab.

vingt-quatre, tout autour du mausolée plus particulièrement, c'est comme un continuel grondement de tonnerre ; c'est la voix des visiteurs. Chacun récite une *Çîgha* des *Cîghâs nabawiyyas,* chante les louanges du Prophète, les mains levées en l'air, implore Dieu et demande pardon.

Beaucoup de gens, hommes et femmes, jeunes et vieux pleurent comme des enfants. Moi-même je n'ai pu m'en empêcher.

Profondément croyant, je connais fort bien la très haute importance de ce Lieu Saint.

Les braves et polis gardiens du mausolée ont du fil à retordre pour ramener à la raison certains visiteurs. Surtout les Africains noirs. Fanatiques, bruyants, gesticulant inutilement, ces derniers embrassent tout ce qui se trouve dans ce Lieu Saint : les murs, les portes, les barreaux du mausolée, le minbar, le mihrab, même les colonnes en marbre. Tout ce qu'ils voient en ce lieu fait l'objet d'adoration. Sans doute habitués aux frénétiques cérémonies des zawiyas de leur région natale.

En tout état de cause, il n'y a rien de tout cela en Islam et c'est même un péché.

visites à médine et sa région

29. Cimetière d'al-Bâqî' où se trouvent les tombes de :
Sayyida Fât'ima Al-Zahrâ' (fille du Prophète, épouse de 'Alî)
Carré des neuf épouses du Prophète
Anas Ibn Mâlik (qui a servi le Prophète de l'âge de 10 à 20 ans)
Ibrâhîm (fils du Prophète, né de la première épouse Khadîja)
H'alîma Al-Sa'diyya (nourrice du Prophète)
'Uthmân Ibn 'Affân (grand compagnon du Prophète, fut deux fois son gendre)

Masjid ʿAlî Ibn Abî T'âlib (neveu et gendre du Prophète)
Masjid Sayyida Fât'ima Al-Zahrâ'
Masjid Abî Bakr Al-Çiddîq (beau-père du Prophète et 1er Khalife)
Masjid Bilâl (esclave affranchi par Abû Bakr Al-Çiddîq, premier muezzin du Prophète)
Masjid Ghamâma (chez qui le Prophète tenait ses réunions avec ses compagnons).

30. En taxi, moyennant dix rials par personne, nous avons visité à quelque trente kilomètres de la ville Jabal Uh'ud où eut lieu la deuxième bataille de l'Islam, après celle de Badr.

Dans une petite vallée au pied du même Jabal, se trouve le cimetière où sont enterrés :

Sayyidunâ H'amza (oncle du Prophète)
les célèbres 70 *chuhadâ'* cités dans le Coran
Sayyidunâ Jaʿfar (oncle du Prophète)
Salmân Al-Fârisî (grand compagnon du Prophète).

C'est aussi, là, que se trouve Al-Khandaq (fossé où eut lieu la bataille).

Il est à noter que dans ce cimetière, comme dans celui d'Al-Baqîʿ à Medine, l'entrée est interdite aux femmes.

Un peu plus loin à gauche se trouvent :

Maqâm Abî Bakr
Maqâm Salmân Al-Fârisî
Maqâm Sayyidinâ ʿAlî Ibn Abî T'âlib
Maqâm Sayyidinâ Fât'ima Al-Zahrâ'.

Puis, nous avons visité Masjid Al-Kiblatayn. Les deux mihrabs, l'un en direction du temple de Jérusalem, l'autre en direction du temple de La Mecque, existent encore.

On sait que durant les seize premiers mois de l'Islam la prière rituelle quotidienne fut accomplie en faisant face à la direction du temple d'Al-Quds. C'est à Masjid

Al-Kiblatayn que fut révélée la Sourate invitant le Prophète à changer de direction vers le temple de la Ka'ba.
31. Nous n'avons pas manqué de visiter le fameux Masjid Qubâ', situé à quelque sept kilomètres de Medine.

Venant de la Mecque en compagnie de son ami fidèle, de toujours, le premier homme à avoir cru à la mission de Sayyidunâ Muh'ammad, l'homme qui lui fut le plus utile durant les vingt-trois dernières années de sa vie, dans les plus mauvais jours, celui qui lui a donné sa fille 'A'icha en mariage, le Prophète d'Allâh — Que le Salut de Dieu soit sur Lui ! — est entré à Yathrib, actuelle Medine, le lundi 17 juin à 12 heures en 622.

Avant d'entrer à Yathrib, l'envoyé d'Allâh s'arrêta à Qubâ', où en quelques jours seulement la première mosquée de l'Islam fut construite des mains du Prophète aidé des croyants. C'est là également que la première *jumu'a,* autrement dit la première prière en commun obligatoire, fut accomplie.

De cette première mosquée en Islam il ne reste que quelques vestiges d'origine.

Elle a été totalement reconstruite il y a environ dix ans, aux frais du chef de l'Etat tunisien. Une plaque de marbre où sont sculptés le nom du Président Habib Bourguiba et la date de la reconstruction est encastrée en haut de la porte d'entrée ; souvenir ou publicité ?

L'Etat turc a sacrifié des milliards de rials pour l'agrandissement et l'embellissement du H'aram Al-Rasûl, à Medine et cependant son gouvernement n'a pas jugé utile de le crier sur les toits.

al-madîna

32. Medine est située sur un haut plateau. Le climat est supportable et il fait même quelquefois très frais, la nuit, à partir de minuit.

La ville est plate et vaste ; on parle de 250 000 habitants. L'air est sain, l'eau est très bonne et fraîche. Les habitants sont propres, calmes, très corrects et pratiquants. Les commerçants sont honnêtes. Les magasins sont bien garnis en tous articles et particulièrement en tissus. Il y a un grand nombre de bijouteries extrêmement riches. Les bulldozers rasent des quartiers entiers. De larges avenues sont construites et des immeubles modernes montent vers le ciel. Al-Madîna prend de plus en plus de l'importance. C'est tranquille, c'est paisible, il y fait bon vivre. Durant mon séjour, je n'ai pas vu un seul enfant jouer dans la rue, contrairement à ce qui se passe à Alger, où des groupes d'enfants et même de jeunes gens jouent au ballon dans les rues, aux carrefours et même sur la place de l'Afrique (ancien Forum) devant le Palais du Gouvernement.

A Medine, on ne voit jamais de vilains spectacles, on n'entend jamais de paroles désagréables et c'est avec regrets au cœur que nous l'avons quittée.

préparatifs pour le départ à makka

33. En effet, arrivés le vendredi 14 décembre 1973, nous avons quitté Madînat Al-Rasûl le lundi 24 du même mois.

Mais avant le départ pour Makka, que de complications, que de démarches et de formalités pour pouvoir sortir de Medine !

Il faut se présenter à Idârat Al-H'ajîj qui ne fonctionne que pendant la nuit, après *çalât al-'ichâ'*, pour visa de nos passeports.

Puis chez al-muraffid (transitaire), représentant notre mut'awwif à Medine. Il a fallu plusieurs heures de recherches la nuit pour le retrouver dans un local qu'on ne peut

appeler bureau, au premier sous-sol d'un immeuble en ruine, dans un très vieux quartier.

Notre transitaire, le sieur Muh'ammad Fâd'il, auquel reviennent 50 rials sur les 700 versés à Djedda, est un homme avide de gain. Bavard et malicieux, il ne cesse de nous faire comprendre qu'il lui faut un bakchich si nous voulons nos passeports au plus vite.

Pourtant, de son aveu même, en dehors de ses droits sus-mentionnés sur chaque pèlerin, il a trois taxis qui travaillent en ville.

Pour couper court, nous nous exécutons. Muh'ammad Fâd'il garde nos passeports aux fins de visa par les services de police et nous promet un taxi pour le lundi suivant, comme prévu.

On rapporte que (mais le *h'adîth* ne figure ni dans le *Çah'îh'* d'Al-Bukhârî ni dans celui de Muslim) le Prophète aurait dit aux Médinois : « Le plus aisé d'entre vous tendra la main. »

34. Le lundi 24 décembre donc, après avoir accompli la prière rituelle d'Al-Fajr à la Grande Mosquée, comme le veut la tradition, nous avons fait nos adieux au mausolée du Prophète.

Il fallait nous préparer à la 'Umra. La 'Umra, recommandée par le Coran, consiste à faire les grandes et les petites ablutions rituelles, d'abord, puis à se dévêtir de tout ce qui est cousu, chaussettes comprises, et à se mettre en état d' *ih'râm ;* autrement dit, s'habiller seulement de deux *fût'as* ou grandes serviettes non cousues.

L'une, roulée autour des hanches, arrive en bas des genoux (une ceinture non cousue est permise), l'autre couvre le tronc ; le bras et l'épaule droite sont laissés à découvert.

Puis, il faut avoir la *niyya* (l'intention) de l'*ih'râm* en prononçant comme ceci :

« *Allâhumma ah'ramtu ilayka bil-'umra fataqabbalhâ minnî* ».

Habituellement la mise en état d'*ih'râm* s'effectue à Biyâr 'Alî, localité située à trois kilomètres à la sortie d'Al-Madîna, en allant vers Makka ; mais comme il n'y a aucune commodité en ce lieu, ni douche, ni même abri pour se déshabiller, la plupart des pèlerins s'exécutent avant de prendre le départ de Medine.

35. Arrivés à Biyâr 'Alî à 11 heures, nous nous sommes arrêtés pour accomplir les deux *rak'as* surérogatoires prescrites :

Dans la première *rak'a,* il faut réciter, bien entendu, d'abord la Liminaire (Al Fâtih'a) suivie de la sourate al-Kâfirûn (*Qul yâ ayyuhâ-l-Kâfirûn*). La seconde *rak'a* est constituée obligatoirement de la Liminaire suivie également de la sourate al-Ikhlâç (*Qul huwa Allâhu ah'ad*). Puis il faut prononcer la formule précédente « *Allâhumma innî ah'ramtu ilayka bil-'umra fataqabbalhâ minnî.* »

Nous reprenons le départ pour La Mecque ; il y a 450 km à faire.

Tout le long du parcours, en nous accordant une pause de temps à autre, mes cinq compagnons et moi-même, nous prononçons à haute voix, mais lentement, la formule sacramentale prescrite comme suit :

« *Labbayka Allâhumma labbayka. Labbayka lâ charîka laka. Labbayka inna al-h'amda wa-l-ni'ma laka wal-mulk. Lâ charîka laka.* »

Ceci doit être répété jusqu'à l'arrivée.

Sur notre trajet, à 150 km de Medine, au bord de la route même, nous avons pu visiter Wâdî Badr où eut lieu la première bataille de l'Islam, le 17e jour du mois de Ramad'ân, en l'an III de l'Hegire.

Environ une demi-heure après *çalât al-maghrib,* le chauffeur nous dépose à La Mecque, au siège de notre mut'awwif Muh'ammad 'Alî 'Allouach.

Après nous avoir fait bon accueil et offert le café, ce responsable nous a informés que, vu l'affluence, à cette heure-là à la Ka'ba, il nous faudrait patienter un peu et qu'il nous ferait accompagner pour effectuer le *t'awâf al-qudûm*.

A 22 h 30, rentrant par Bâb al-Salâm, notre accompagnateur nous conduit vers le temple de la Ka'ba. Dieu exauce les prières à la vue de la Ka'ba ; je n'ai pas raté cette occasion magnifique. La première vision de la Ka'ba m'a fait un effet extraordinaire, je me sentis extrêmement heureux.

Malgré l'heure tardive, le spectacle est éblouissant. C'est une mer humaine continuellement mouvante dans un seul sens autour du Temple.

37. Suivant notre guide, qui prononce sans discontinuer l'allocution (*du'â'*), connue et recommandée pour la circonstance, nous répétons à chaque fois après lui comme des écoliers devant leur maître. Ayant le temple de la Ka'ba à notre gauche, comme il se doit, nous avons effectué les sept circumambulations traditionnelles.

Le point de départ est Al-Rukn al-Yamânî, angle où est encastrée la fameuse pierre noire éclairée au néon, à un mètre du sol environ.

La septième circumambulation se termine également à cet angle. Au départ et à chaque fois qu'on arrive à hauteur de la pierre noire, il faut lever la main droite (même les deux mains) ouverte, la paume face au Temple et faire signe en disant une ou plusieurs fois : « *Allâhu Akbar* ». Mais, dans la mesure du possible, il vaut mieux poser les lèvres sur la pierre noire ou alors la toucher du doigt.

Durant le parcours des sept circumambulations, il ne faut ni discuter ni regarder derrière soi et même s'efforcer de ne pas avoir la pensée ailleurs.

En état d'*ih'râm,* il faut se consacrer totalement à Dieu.

Les sept tours accomplis sans erreur, nous avons exécuté les deux *rak'as* près du Maqâm Ibrâhîm, comme le prescrit la Sunna al-nabawiyya.

Les vieillards et les invalides accomplissent les sept circumambulations assis sur un siège fixé à un brancard porté par deux portefaix, moyennant 50 rials (6 000 anciens francs) par personne.

38. Cette obligation remplie, il en reste une autre. C'est le *sa'y* (course) entre Al-Çafâ et Al-Marwa qui, à la suite de l'agrandissement d'al H'aram al-Charîf, y est actuellement englobé ; dessus et tout le long, un étage est construit.

Ce parcours, dallé de marbre, mesure 400 mètres dit-on (un peu moins selon certains).

Tout le long et au milieu, deux chemins protégés par trois rampes, l'un pour l'aller, l'autre pour le retour, sont destinés aux vieillards et invalides, assis dans des fauteuils roulants poussés par des portefaix moyennant la somme de 25 rials (3 000 anciens francs) pour chaque h'âjj pour les sept allers et retours.

Dieu seul sait si les portefaix accomplissent bien leur devoir consciencieusement en comptant sérieusement les sept allers et retours.

Toujours derrière notre guide, nous arrivons sur la petite colline d'Al-Çafâ, où faisant face à la Ka'ba, nous prononçons le *du'â'* connu qu'il faut dire à cet endroit.

A chaque départ d'Al-Çafâ et à chaque arrivée sur l'autre colline d'Al-Marwa, il faut faire face à la Ka'ba et dire trois fois « *Allâbu Akbar* ».

Du sommet d'Al-Çafâ (d'où l'on doit prendre le départ) la descente compte environ 15 mètres, puis c'est le plat jusqu'à environ 15 mètres, également, du sommet d'Al-Marwa qu'il faut gagner en montant.

A chaque fois, à un certain endroit situé à peu près à 60 mètres du point de départ, il faut exécuter la *tarwiya,* autrement dit, activer le pas, agiter le corps, d'une façon symbolique, sur environ une distance de 20 à 25 mètres.

Le retour se fait de l'autre côté des chemins réservés aux poussettes des invalides.

Comme pour le *t'awâf* autour de la Ka'ba, les sept allers et retours entre Al-Çafâ et Al-Marwa doivent être exécutés pieds nus.

39. L'histoire d'Al-Çafâ et d'Al-Marwa, bien connue de tous, serait trop longue à raconter ici.

Disons simplement que c'est en souvenir de Hâjir que le Patriarche Abraham, son époux, amena au désert d'Irak (leur pays natal) à dos de chamelle et déposa avec son enfant Ismaël en ce lieu jadis désertique, sans terre, sans verdure, sans eau, dans un bas-fond au milieu des montagnes de roches ; puis il repartit.

« A qui nous laisses-tu, oh Ibrâhîm ? » interrogea Hâjir, très angoissée. « A Dieu » répondit Abû al-anbiyâ' Sayyidunâ Ibrâhîm. Certains racontent que Sayyidunâ Ibrâhîm Al-Khalîl a accompli ces faits sur les exigences de son autre épouse Sarah, jalouse de Hâjir, plus jeune et plus belle.

En réalité, ce fut sur l'ordre de Dieu et pour des raisons de la plus haute importance.

Epouvantée par le risque de voir son enfant mourir de soif, Hâjir courut d'une colline (Al-Çafâ) à l'autre (Al-Marwa), sept allers et sept retours, dans l'espoir de voir une caravane passer et de demander de l'eau.

A un certain endroit (où nous avons exécuté la *tarwiya*), elle activa le pas et s'agita en entendant son enfant pleurer.

Tout à coup, à proximité, elle vit un personnage habillé tout en blanc qui l'interpella, et aux pieds de celui-ci

une puissante et miraculeuse source jaillit sur l'ordre du Seigneur.

A la fois emportée par la joie et inquiétée par la puissance du jet d'eau Hâjir ne put s'empêcher de s'écrier : « Zem ! Zem ! » ce qui signifie « Suffit ! Suffit ! »

Sur l'ordre de Dieu, le débit diminua et le lieu devint un puits intarissable qui, existant jusqu'à nos jours, est dit Bîr Zem Zem.

40. Certes, Dieu savait l'importance extrême, le passé, le devenir de ces lieux.

En effet, à quelques pas de la source miraculeuse, furent ensevelies les fondations de la première demeure construite, sur notre planète, des propres mains du premier homme, Adam.

Bîr Zem Zem, découvert ensuite par les caravaniers, est devenu un lieu de rendez-vous, un lieu où se bousculent les troupeaux de chameaux venus à l'abreuvoir et pour cette raison, le nom de Bakka fut donné à ce lieu par les bédouins caravaniers d'alors ; de cet ancien nom est venu celui de Makka.

Sur l'ordre de Dieu, plus tard, aidé de son fils Ismâ'îl, Sayyidunâ Ibrâhîm Al-Khalîl construisit sur les mêmes fondations, ci-dessus mentionnées, le Temple actuel de la Ka'ba. C'est un édifice de pierres taillées, rectangulaire, mesurant 13 mètres de longueur, 13 mètres de hauteur, 12 mètres de largeur.

Il est à noter que ce Temple fut restauré à trois reprises. La première fois, à la suite d'un terrible tremblement de terre ; la seconde fois, avant la *Hijra* et Sayyidunâ Muh'ammad y participa de ses propres mains et remit de ses nobles mains la pierre noire à sa place, où elle est toujours. On sait que la présence et le geste du Prophète ont, à cette occasion, évité l'effusion de sang aux Quraychites. La troisième fois, ce fut à l'époque d'Al-H'ajjâj Ibn Yûsuf (le borgne, le sanguinaire).

La pierre noire, suivant les auteurs arabes, était, à l'origine, une jacinthe blanche.

Lorsqu'Ibrâhîm et Ismâ'îl bâtissaient le Temple, l'Ange Gabriel la leur apporta.

Par la suite, une femme qui n'était pas pure l'ayant touchée, elle perdit son éclat et devint noire.

41. Après la cérémonie d'Al-Çafâ et d'Al-Marwa, la *'umra* est terminée.

Il était minuit (heure locale).

Avant de regagner la chambre pour nous reposer, mon petit groupe et moi-même n'avons pas manqué de nous désaltérer à Bîr Zem Zem, comme il est recommandé.

Le puits est situé à quelques pas du Temple et au sous-sol ; pour y accéder, il faut emprunter un large escalier à double rampe au centre ; le côté droit est réservé aux hommes, le côté gauche aux femmes.

Au milieu de la vaste galerie, un puissant moteur électrique puise l'eau du puits en permanence.

Il s'ensuit un va-et-vient des pèlerins ; c'est une véritable fourmilière.

Tout autour du souterrain, des robinets sont installés également aux murs ; mais là, l'eau du puits est mélangée à celle de 'Ayn Zubayda. On sait que Zubayda, l'épouse de Hârûn Al-Rachîd, sacrifia toute sa fortune de veuve, évaluée à l'époque à un milliard de dinars or, pour faire venir une conduite d'eau de l'Irak aux Lieux Saints de l'Islam.

42. La *'umra* que nous venions d'accomplir se résume donc ainsi :

1° : Grandes et petites ablutions.

2° : Mise en état d'*ih'râm*. Oter tout ce qui est cousu, vêtements ou chaussures. Porter seulement deux *fût'as*, comme indiqué plus haut.

3° : Avoir la *niyya,* intention d'accomplir la *'umra*

en prononçant la formule prescrite citée plus haut.

4° : *Al-talbiya,* tout le long du parcours de Medine à la Mecque.

5° : *T'awâf-al-qudûm* (7 circumambulations autour de la Ka'ba).

6° : *Al-sa'y* entre Al-Çafâ et Al-Marwa.

Le Pèlerinage proprement dit, que nous n'avons pas encore entamé, et qui ne débute que le 9 du mois dhû-l-h'ijja, correspond au 3 janvier 1974 (veille du 'Id al-ad'h'â comporte 4 *rukns* (piliers).

1° : Al-*ih'râm* et la *niyya,* comme pour la *'umra,* à la différence que là il faut dire : « *Allâhumma innî ah'ramtu ilayka bi-l-h'ajj fataqabbalhu minnî* ».

2° : *Al-wuqûf* (séjour) à 'Arafât du matin jusqu'après le *maghrib* de la journée du 9 dhû-l-h'ijja. Le séjour du matin au coucher du soleil est une obligation expresse, mais le véritable *rukn* c'est le *wuqûf laylî,* autrement dit le laps de temps qui suit le *maghrib.*

3° : *T'awâf al-ifâd'a* autour du Temple de la Ka'ba de la même façon que *t'awâf-al-qudûm* pour la *'umra.*

4° : *Al-sa'y bayn al-Çafâ* et *al-Marwa* de la même façon que la course exécutée pour la *'umra.*

43. Nous étions donc le ludi 24 décembre 1973 et le Pèlerinage ne débutait que le 3 janvier 1974.

Dans l'attente, d'importantes visites aux lieux historiques de la région de La Mecque s'imposent.

Les taxis sont nombreux ; il n'y a aucune réglementation régissant les tarifs. Il faut marchander pour chaque course.

Sur le même parcours se situent Minan ou Minâ (que les chauffeurs de taxi appellent Muna) à trois kilomètres, plus loin à sept kilomètres Al-Muzdalifa, plus loin à vingt kilomètres le mont ʿArafât ; soit, au total un trajet de trente kilomètres à partir de La Mecque.

Nous étions un groupe de six hommes et quatre femmes. La puissante « Land-Rower » découverte nous conduit d'abord à Minâ où nous avons visité Masjid Al-Khîf, Masjid Sûrat Al-Kawthar, le lieu où le Prophète dressa sa tente, l'endroit où il fit sa prière, marqué par un très vieux mihrab (actuellement l'emplacement est couvert d'un dôme supporté par quatre colonnes). La mosquée de Minâ, les trois Diables, le lieu où se fit le sermon de ʿAqaba.

44. Plus loin, vers Al-Muzdalifa, nous avons visité Al-Machʿar al-H'arâm. A cet endroit les pèlerins prient beaucoup et implorent le pardon de Dieu qui est exaucé. C'est un terrain sablonneux, rectangulaire et très grand, clôturé par un mur assez haut. A l'intérieur, il y a un mihrab où le Prophète faisait ses prières lorsqu'il venait en visite ou en pèlerinage en compagnie des *Çah'âba*s.

Ici, il y a lieu de signaler, pour mettre en garde le futur pèlerin, qu'à cet endroit, certains fanatiques qui ignorent tout de l'Islam, s'adonnent à des innovations interdites par la religion, justement, en ramassant soit des pierres soit du sable pour en faire un tas en forme de pyramide ; puis ils appellent à haute voix le nom de celui qui les a chargés de le faire, un parent ou un ami resté au pays natal, qui désire se rendre en pèlerinage, n'en a pas les moyens et veut forcer le destin.

C'est absolument vain, car le destin de chacun de nous est tracé par Dieu avant que nous venions au monde.

A chaque lieu sus-cité, nous avons accompli deux *rakʿas* surérogatoires ainsi que le *duʿâ'*.

De Minâ jusqu'à 'Arafât, c'est la belle route, c'est la plaine.

45. Vu de loin, le mont 'Arafât ressemble, mais en plus petit, à une montagne de ma région natale, sise au milieu de la vallée de la Soummam, toute proche de la gare d'Akbou, qu'on appelle « Taghourfetz Ouakbou ».

Au sommet de 'Arafât, qu'on appelle Jabal al-Rah'ma, on aperçoit une haute colonne toute blanche. C'est là qu'Adam retrouva et connut Eve, d'où le nom de 'Arafât.

On sait qu'Adam est descendu à Adhri'ât, en Syrie ; il a connu Eve à 'Arafât et est enterré à Jabal Qubays.

Là haut également, il y a une petite esplanade et un mihrab où nous avons accompli deux *rak'as* surérogatoires, suivant l'exemple de Sayyidunâ Muh'ammad — Que le Salut soit sur Lui !

Pour y accéder, il faut emprunter un sentier assez compliqué.

Nous avons également visité le Jabal Qubays où est enterré Adam.

46. A La Mecque, toujours pour une simple satisfaction morale, nous avons visité le lieu où naquit le Prophète d'Allâh — Que Dieu le bénisse !

Situé sur l'avenue de Ghazza, à mille pas de Masjid Al-H'aram, ce lieu est devenu aujourd'hui une grande villa d'un étage. A cet étage, fonctionne une bibliothèque à l'enseigne « Maktabat al-H'aram ». L'entresol est constamment fermé et c'est là, justement, que les vestiges de la demeure originelle du Prophète sont laissés intacts ; mais l'entrée est interdite au public pour éviter que l'endroit ne devienne un objet d'adoration.

Nous logions à 250 mètres de là et ce fut d'ailleurs le quartier des Banû Hâchim ; même actuellement, des plaques à l'angle des rues indiquent, en arable et en anglais, Banû Hâchim city.

A Medine, comme à Makka, il est recommandé de ne manquer aucune des cinq prières rituelles quotidiennes à Al-H'aram, car un *h'âdîth nabawî* dit : « Une seule prière accomplie à l'une des deux H'aramayn en vaut mille, faites ailleurs. De même qu'une prière rituelle ou rurérogatoire accomplie au Masjid al-Quds (à Jérusalem) en vaut sept cents, faites ailleurs ».

A l'intérieur d'Al-H'aram Al-Charîf, je m'installe toujours à un endroit où le Temple m'est visible ; c'est mon bon plaisir.

47. Comme c'est déjà indiqué plus haut, l'édifice mesure 13 mètres de longueur, 13 mètres de hauteur et 12 de largeur.

La hauteur correspond à peu près à la taille d'Adam, 33 dhirâ'. Il est construit en pierres taillées, noircies par le temps.

Une seule issue. C'est une grosse porte de deux mètres sur deux, environ, constamment fermée et bien gardée que l'on distingue à droite de l'angle où est encastrée la fameuse pierre noire. La porte est surélevée, à peu près à un mètre du sol, sans doute en prévision des inondations qui se produisent presque chaque année à La Mecque.

Sauf la terrasse, laissée à nue, où une couche de graviers fins est étalée, le Temple est couvert tout autour par un gros tissu en soie naturelle de couleur noire, sur lequel sont brodés des quatre côtés des versets coraniques en lettres d'or.

Je suis profondément croyant et Al-Ka'ba Al-Charîfa est la plus belle vision de ma vie. Elle a renforcé ma foi d'une façon extraordinaire et chaque fois que je m'y suis rendu je n'ai quitté ce lieu qu'à regret.

48. Masjid Bilâl, que je n'ai pas manqué de visiter, est sis au sommet de la montagne toute proche dominant la

ville entière. On y parvient en grimpant un sentier assez difficile en escalier rocheux.

Après avoir accompli les deux *rak'as* surérogatoires au mihrab même, je me suis assis dehors sur un rocher où, m'a-t-on dit, venait s'asseoir jadis l'Envoyé d'Allâh.

Le panorama est magnifique. C'est avec un grand plaisir que l'on contemple en bas, au fond, le gigantesque amphithéâtre d'Al-H'aram Al-Charîf qui peut aisément contenir deux millions de fidèles. Là, je me suis oublié pendant plus d'une heure à rêver, à me remémorer le passé de ces Lieux Saints.

La première bâtisse construite par Adam sur cette planète, à l'emplacement de l'actuelle Ka'ba, l'enterrement du père de l'Humanité au Jabal Qubays tout proche, la disparition du Temple après le Déluge, l'arrivée de Hâjir avec son enfant Ismâ'îl, Zem Zem, le peuplement de l'ancienne Bakka par ses premiers habitants bédouins de diverses tribus de la région attirés par la présence miraculeuse de l'eau de la source Zem Zem, la construction du Temple par Ibrâhîm et son fils Ismâ'îl, l'idolâtrie, les très nombreuses guerres entre tribus jusqu'à l'avènement de Sayyidunâ Muh'ammad — Que le Salut de Dieu soit sur Lui !

On sait que c'est ici durant les treize premières années de la prophétie — de 40 à 53 ans — qu'une partie du Coran fut révélée à l'Envoyé d'Allâh.

On sait aussi l'extrême importance qu'attache le Coran à Umm al-Qurâ (mère des cités) et sa région, plus particulièrement à la Ka'ba et 'Arafât.

de l'authenticité absolue du coran

49. Dieu a révélé aux hommes, par la bouche de Son apôtre, le Coran et Il a promis à ses adeptes de le préserver de toute altération jusqu'à la fin des temps.

Aussi dit-Il, dans le verset 9 du chapitre XV : « C'est Nous qui avons descendu le Livre Saint et Nous nous sommes engagé à le conserver intact jusqu'à l'éternité. »

Les philologues arabes s'évertuèrent à compter les versets, les lettres et les points qu'il renferme.

114	Comprenant cent quatorze chapitres,
6 236	il renferme six mille deux cent trente-six versets,
77 439	soixante dix-sept mille quatre cents trente-neuf mots,
321 250	trois cent vingt-et-un mille deux cent cinquante lettres,
1 025 030	un million vingt-cinq mille trente points diacritiques.

On sait combien il contient d'*alîf*, de *bâ'*, de *tâ'*, car toutes les lettres alphabétiques ont été jalousement dénombrées par les Arabes, de sorte que, si un imposteur y portait la moindre modification, un tollé général se ferait entendre de l'Orient à l'Occident.

50. Il reste donc enregistré à travers les siècles dans la mémoire des hommes et sur les parchemins et la promesse d'Allâh se trouve ainsi réalisée.

C'est la même vulgate qui se trouve actuellement entre les mains de tous les musulmans du monde. Révélé dans la langue des Quraych, riche en vocables et en images, le Coran permit à cette langue de garder sa pureté et ses grâces d'idiome vivant, le long des siècles.

Par son génie et ses qualités particulières à s'enrichir grâce aux principes de dérivation, elle continue d'être le moyen d'expression du quart de l'Humanité.

Y a-t-il une langue plus riche qu'elle ? Non ! Le *Tâj al 'Arûs* renferme cent mille racines. Si nous attribuons à chacune d'elles un minimum de dix mots de la famille, nous atteignons un million de mots que véhicule le Livre

Saint, les traditions prophétiques, les recueils de poèmes arabes, les conférences, les lettres, les relations de voyage, les traditions et les recueils de droit et toute la production du génie arabe tant en littérature qu'en science.

51. En l'an 12 de l'Hégire, un an après la mort du Prophète, le Calife Abû Bakr chargea Zayd Ibn Thâbit, l'ancien secrétaire de Sayyidunâ Muh'ammad, de réunir le Coran en un seul ouvrage.

Ecoutons Zayd nous raconter comment il fut chargé de cette mission délicate.

« Abû Bakr me demanda, quelques jours après la bataille d'Al-Yamâma, de me rendre auprès de lui. Je m'y rendis et le trouvai en compagnie de 'Umar. Il me dit : « 'Umar vient de me rappeler que la guerre contre l'apostasie a coûté la vie à bon nombre de lecteurs du Coran. Nous craignons que d'autres combats plus meurtriers ne fassent disparaître les derniers "lecteurs". Nous avons donc jugé bon de réunir ceux qui sont encore en vie pour recueillir de leur bouche le Coran et le consigner sur du parchemin. »

« Non ! répondis-je, je ne saurais faire ce que n'a pas fait l'Apôtre d'Allâh ». Mais 'Umar intervint en me disant : « C'est pourtant une excellente chose ! » et il ne cessa de me presser afin que je cède à son désir, si bien que je finis par accepter. Abû Bakr me tint ce langage : « Tu es certes jeune et raisonnable, tu as notre confiance, puisque tu étais secrétaire du Prophère lui-même. Que Dieu le bénisse et le sauve ! Mets-toi à l'œuvre et réunis le Coran, verset par verset ».

52. « Je vous jure, par Dieu, que me demander de déplacer une montagne d'un lieu à un autre aurait été pour moi une tâche plus aisée que de réunir le Coran. Néanmoins j'ai fini par céder devant l'insistance du Calife. Je me suis mis à recopier le Livre Saint écrit sur des pal-

mes, des tessons, des pierres plates, à le recueillir aussi de la bouche de ceux qui le savaient par cœur. »

Les feuillets furent déposés chez le Calife Abû Bakr puis chez 'Umar. A leur mort, enfin, ils furent confiés à H'afça, fille de 'Umar, épouse du Prophète et mère des croyants.

53. L'Islam fit tâche d'huile dans le monde. Les deux Empires, persan et byzantin, succombèrent devant les conquêtes arabes et les cavaliers intrépides et courageux portèrent très loin les limites de son territoire.

En vue de mettre entre les mains des fidèles la même vulgate, H'udhayfa Ibn al Yamân, l'ancien secrétaire particulier du Prophète, pria 'Uthmân, le 3e Calife, d'envoyer à chaque province arabe lointaine une copie du Coran conforme à celle réunie par Zayd Ibn Thâbit.

'Uthmân pria H'afça de lui prêter les feuillets afin d'en tirer ces copies conformes, en lui faisant la promesse de les lui restituer, une fois la tâche accomplie.

Quatre fidèles scribes, Zayd Ibn Thâbit, 'Abdallah Ibn Al-Zubayr, Sa'îd Ibn Al-'Aç et 'Abd Al-Rah'mân Ibn Al-H'ârith Ibn Hichâm, furent chargés de l'exécution de cette mission délicate et sacrée.

Plusieurs de ces copies furent envoyées aux provinces ; l'une d'entre elles fut gardée par 'Uthmân comme exemplaire personnel, pour son propre usage. Il le lisait d'ailleurs quand il fut attaqué et égorgé en sa demeure.

54. L'ouvrage, conservé intact au Musée du Sérail à Constantinople, porte encore un verset couvert par le sang du Calife. Ce verset dit : « Alors Dieu te suffira vis-à-vis d'eux. Il est Celui qui entend et qui sait ».

C'est sur ce texte original qu'ont été copiés les exemplaires du Coran répandus dans le monde et lus tous les jours dans cette langue pure et harmonieuse qui demeure en même temps celle de la poésie et du chant.

Le musulman n'a de mérite, d'ailleurs, que s'il psalmodie le Livre Saint dans la langue de la Révélation, car, traduit dans un autre idiome que l'arabe, il est trahi et enlaidi. C'est ce qui est valable aussi pour la prière. Dieu ne l'agrée que si elle est dite en langue arabe. Grâce à celle-ci, le Coran, dans sa forme littéraire, passe pour un monument d'une haute portée ; le style imagé et concis a séduit l'oreille et l'esprit des premières générations.

55. Par son fond, c'est encore autre chose. Il renferme des règles d'hygiène, des principes de morale, des lois qui coordonnent la vie du musulman envers Dieu, envers lui-même, sa famille, son milieu et la société qui l'entoure.

Vingt-trois ans de Révélation ont permis de connaître tous les aspects de l'existence d'un homme, de lui fournir une solution pour tous les problèmes qui se posent à lui dans les différentes circonstances de sa vie. Dieu déclara dans un verset : « Les Infidèles dirent : Ah ! Si la prédication était descendue en un seul ensemble ! Nous l'avons révélée ainsi pour affermir ton cœur. Nous l'avons psalmodiée avec soin. Ils ne te proposent aucun exemple sans que nous t'apportions la Vérité pour y répondre. »

56. Tel est donc le Livre Saint qui est révélé à Sayyidunâ Muh'ammad. Aucun musulman au monde ne porte le moindre doute sur son authenticité, car il n'a pas subi le sort réservé aux anciennes Ecritures Saintes altérées au cours des siècles par des mains profanes, comme l'a magistralement démontré Paul Hazard dans son ouvrage *La crise de la conscience européenne.*

Devant ces tristes constatations relatives à La Bible et à l'Evangile, l'authenticité du Coran saute aux yeux.

57. Elle se révèle entière, absolue, car le Coran, écrit dans une langue riche, imagée, rythmée et poétique,

s'est facilement conservé dans la mémoire des hommes à travers les siècles.

Grâce à son style coulant, enchaîné et logique, le Coran eut le double mérite d'être appris par cœur et consigné sur le parchemin, ce qui lui assure une conservation intacte et absolue.

Beaucoup d'ouvrages ont été composés sur l'inimitabilité du Coran, sur ses qualités stylistiques, ses envolées littéraires, sa musique, ses paraboles. Les mots et les phrases paraissent s'animer et vivre pour dégager une harmonie qui chatouille l'oreille et séduit l'esprit. Vous répétez plusieurs fois de suite le même verset sans en éprouver la moindre lassitude. Une sensation nouvelle se dégage à chaque lecture. Faites l'expérience vous-même ; suivez de l'oreille un lecteur qui psalmodie le Coran, vous vous sentirez contraint de porter toute votre attention sur sa lecture.

58. Malgré vous, incapable de rompre le charme qui vous envoûte, vous êtes obligé de reconnaître que c'est merveilleux, parce que chaque mot, chaque phrase éveillent en vous une multitude d'idées concernant l'histoire des peuples, leur devenir et leurs problèmes métaphysiques qui n'ont jamais cessé d'agiter l'esprit humain, annonçant certaines découvertes de la science moderne ; ce qui prouve l'originalité du Coran, parole indéniable d'Allâh. Qu'Il soit exalté !

Le mot Coran a été prononcé dans le Livre Saint

	71	fois
Al-H'aqq	238	fois
Al-Bât'il	26	»
Al-Nûr	20	»
Al-Janna	28	»
Janna	48	»
Layla	8	»
Yawm	350	»

Al-Nahâr	55	»
Jahannama	123	»
Al-Nâr	19	»
Al-Sa'îr	7	»

visite au mont 'arafât

59. Le 9 du mois dhû-l-h'ijja 1394, correspondant au 3 janvier 1974, débute le Pèlerinage proprement dit et il faut se rendre à 'Arafât. C'est le grand jour.

En prévision de cet événement, la veille, déjà, comme le veut la tradition, tous les pèlerins ont été transportés de La Mecque et installés sous des tentes marabouts à Minâ où ils doivent obligatoirement passer trois nuits successives. Sur cette immense plaine blanchie par les centaines de milliers de grandes tentes en forme de pyramide et bien alignées, chaque mut'awwif a son cantonnement. Il y en a qui ont sous leur responsabilité jusqu'à cinq mille pèlerins. Chez le nôtre, nous étions 1 800.

Le départ de La Mecque pour Minâ, qui a eu lieu donc la veille, autrement dit le 8 du mois dhû-l-h'ijja n'a pas été sans difficultés. En effet, sur les huit cars prévus et commandés à la société de transports routiers par notre responsable, il n'en a reçu que cinq. Il lui a fallu faire plusieurs voyages et quelle pagaïe, quelle bousculade ! C'était le sauve-qui-peut, à qui monterait parmi les premiers pour arriver à destination, à l'avance, et choisir la meilleure place sous la tente. Comme il n'y a que trois kilomètres à faire, beaucoup s'y sont rendus à pied.

Nous n'avons pas omis d'emporter nos maigres matelas en mousse et dans les poches de nos grosses ceintures en cuir non cousu nos rials, car le mut'awwif ne nous nourrit pas.

60. Nous étions bien entendu en état d'*ih'râm*. L'*ih'râm*, dont j'ai déjà parlé plus haut, est le premier des quatre piliers du Pèlerinage et, sans doute, si un seul de ces quatre piliers n'est pas accompli, *al-h'ajj* est déclaré non valable pour cette année-là.

Avant donc de quitter La Mecque, comme prescrit, nous avons fait nos grandes et nos petites ablutions, revêtus des deux *fût'as* spéciales ; nous avons exprimé notre *niyya*, l'intention, en prononçant la formule prévue, indiquée plus haut.

La première nuit passée à Minâ, le lendemain 9 du mois dhû-l-h'ijja (jeudi 3 janvier 1974), après *çalât al-fajr*, c'est le grand branle-bas ; en route pour 'Arafât, il y a 27 kilomètres à faire. Même pagaïe, même bousculade que précédemment.

Certes, il y a de quoi s'inquiéter parce que c'est un *rukn* qu'il ne faut absolument pas rater. Dans un de ses *h'adîth*s le Prophète — Que Dieu le bénisse et le sauve ! — dit : « *Al-h'ajj 'Arafât* » et l'a répété à trois reprises.

Là, nous avons gagné notre campement prévu. Situé à quelques centaines de mètres du pied du célèbre Mont, il est conçu en cercle, les guitounes sont dressées tout autour.

61. Au centre de la place du camp, où il est difficile de circuler dans le sable, un grand marabout, qui fait office de cuisine, est installé, car ce jour-là, un soi-disant repas nous est offert par le responsable mut'awwif. Ce repas se compose de l'inévitable riz trempé dans une sauce rouge et grasse, avec dessus de petits morceaux gras de viande de bœuf d'Orient, genre buffle, qui est abattu sur place le jour même, servi dans des plats pour quatre ou six personnes (car il faut manger ensemble dans le même plat), une salade verte, assaisonnée de la veille, du pain et une orange pour chacun.

Pour ma part, je n'ai touché qu'au fruit ; j'avais mes provisions dans mon filet, sans oublier mon bidon de trois litres d'eau de Zem-Zem ; cela m'avait été conseillé par les anciens *h'âjjs*.

Toutefois, par respect pour cette eau bénie (mais il n'y a aucun verset coranique ou *h'adîth* prophétique qui l'interdit), il est recommandé de ne pas l'utiliser pour se laver les parties sexuelles. Pour la suite des ablutions, l'eau de Zem-Zem est permise et même préférable.

Sur le même terrain vague, pas loin de la cuisine, sont alignées une dizaine de fosses d'aisance, chacune à peine clôturée négligemment par une sorte de bâche surélevée à environ trente centimètres du sol, de telle sorte qu'en passant à côté il faut se détourner pour ne pas voir le spectacle désagréable, car l'occupant est visible.

A proximité de la cuisine, quelques barils (genre bassins) placés debout et dépourvus de couvercle contiennent de l'eau pour les besoins des pèlerins. Sous le soleil brûlant, l'eau a tellement chauffé que sa consommation est impossible sans risque d'ennuis pour l'estomac.

62. Par coïncidence, notre campement est situé sur une petite colline de sable d'où l'on domine un peu toute la plaine. C'est fantastique ! Une véritable mer humaine ; On se croirait au jour de la palingénésie.

Je ne crois pas qu'il existe un autre lieu sur notre terre où se rassemblent tant d'êtres humains, le même jour, à la même heure.

En ce grand jour, en ce lieu célèbre, que Dieu a cité plus d'une fois dans le Coran, il ne faut pas perdre son temps à bavarder inutilement des choses de ce monde, ici-bas ; car l'occasion ne se renouvelle qu'un jour par an et elle n'est pas donnée à tout le monde sauf à ceux à qui Dieu l'a permis par Sa Grâce.

Sous leurs tentes, chacun pour soi, les pèlerins implorent Dieu comme ils le désirent. Les uns lisent le Coran, les autres accomplissent des prières surérogatoires ou prononcent le *dhikr,* etc. A 12 h 30, moment où la chaleur est la plus forte de la journée, appel du muezzin à la prière du *zhuhr ;* tout le monde sur la place.

63. Après la prière du *zhuhr,* nous nous sommes rassemblés en plusieurs groupes sur le terrain vague. Chaque groupe de 200 à 300 *h'âjjs* a, à sa tête, un *imâm,* qui, debout sur une table, au milieu et à la vue de tous, récite à haute voix, le *du'â'* connu et recommandé pour la circonstance.

A cadence régulière, notre *imâm* prononce le *du'â'* que nous écoutons très attentivement et que nous approuvons à haute voix également en répondant, comme un seul homme, par le mot *âmin,* à chaque refrain.

Cette émouvante cérémonie a duré deux heures trente sous un soleil accablant.

Comme il est interdit de porter quoi que ce soit sur la tête, certains pèlerins s'abritent sous des parapluies (ce qui est permis).

A 15 heures 30, *çalât al-'açr* accomplie, il faut se préparer pour le retour à Minâ.

En une heure de temps, la soixantaine d'employés engagés par le mut'awwif a démonté, plié et chargé sur des camions toutes les tentes marabouts, ainsi que tout le matériel et nous attendons l'arrivée des cars et l'heure de partir.

64. Oui ! l'heure de partir, car nous ne pouvons quitter les lieux qu'après le *maghrib.* La prière du *maghrib* ne doit pas être accomplie en ces lieux mêmes, mais à Al-Muzdalifa, ou à Minâ ; ce retard est exceptionnel en Islam, pour ce jour seulement ; c'est la tradition qui le veut. Il faut dire tout de suite que, justement, le séjour

à 'Arafât se divise en *wuqûf al-yawm,* du lever au coucher du soleil, qui est une *wâjiba,* et le *wuqûf al-layl,* qui est un *rukn* du Pèlerinage. Donc, cette petite partie de la nuit, qui dure environ une heure ou une heure et demie après le coucher du soleil, est le véritable *rukn* et le deuxième du Pèlerinage.

A la même heure, deux millions, au moins, d'êtres humains prennent la même direction comme un véritable fleuve en crue. C'est gigantesque et stupéfiant. Il s'ensuit un embouteillage inimaginable ; les bruits de klaxons et de moteurs, les appels, les cris tout le long du parcours sont assourdissants.

Habituellement, les pèlerins passent cette nuit-là à Al-Muzdalifa et ne rejoignent leur cantonnement, à Minâ, que le lendemain matin de bonne heure ; mais, pour cette année, nous sommes rentrés directement à Minâ.

65. En cours de route, après 20 kilomètres de marche, nos cinq cars se sont arrêtés à Al-Muzdalifa pour nous permettre de descendre ramasser les 49 cailloux (parce que c'est en ce lieu qu'il faut les prendre et pas ailleurs) ; c'est aussi la tradition.

Deux de mes compagnons et moi-même avons commencé, avant tout, par nous acquitter des prières rituelles du *maghrib* et *'ichâ'* (que nous n'avons pu accomplir à 'Arafât), sur un terrain vague, avant d'aller à la recherche des petites pierres que nous avons eu grand-peine à récupérer, car il faisait une nuit très noire, et avec tout le monde qu'il y avait ce n'était pas chose facile.

A notre retour sur le lieu du stationnement, nos cinq cars rouges n'y étaient plus. Il était absolument impossible de s'accrocher à un véhicule quelconque, tous étaient archicomplets. Il y avait du monde sur les porte-bagages, sur l'échelle arrière, sur les marche-pieds et même sur la cabine du chauffeur.

Il nous a fallu compter sur nos propres jambes pour

les sept kilomètres séparant Al-Muzdalifa de Minâ. Nous avons eu beaucoup de peine à retrouver notre cantonnement. Les lignées de tentes se ressemblant toutes, il n'y a aucun point de repère sur cette immense plaine et, de plus, nous avons été désorientés par la lumière très puissante des lampadaires.

Après avoir erré pendant près de six heures, nous ne sommes arrivés à destination que vers 2 heures du matin grâce à l'amabilité d'un couple égyptien, *h'âjjs* aussi ; par chance, leur camp se trouvait justement derrière le nôtre.

66. C'était le jour du *'Id al-ad'h'â,* 10 du mois dhû-l-h'ijja (4 janvier 1974). Deux heures de repos, seulement, c'est insuffisant. Il faut se lever pour la prière d'*al-fajr* qui doit être accomplie à 5 heures et, autant que possible, derrière l'*imâm*. Au camp, nous étions très serrés et pour faire les ablutions c'est tout un problème, surtout le matin. Il faut se préparer au moins une heure à l'avance, car pour 1 800 personnes il n'y a qu'une petite citerne d'eau et trois fosses d'aisance.

Çalât al-fajr terminée, il nous fallait faire environ trois kilomètres à pied à travers une mer humaine pour nous rendre aux abattoirs acheter le mouton et le sacrifier, comme il est prescrit par la tradition prophétique. Pénétrer aux abattoirs n'est pas chose aisée. Quel vacarme ! quelle bousculade ! Il faut marcher sur les bêtes abattues et laissées sur place ; du sang partout, jusqu'aux chevilles ; ma *fût'a* inférieure, autour des hanches, de blanc comme neige qu'elle était est devenue toute rouge.

J'ai égorgé moi-même le mien pour la somme de 120 rials (14 400 anciens francs). Il est à noter que le sacrifice de l'ovin ou du bovin peut se faire aussi le lendemain ou surlendemain.

Au milieu de la foule dense et continuellement mou-

vante, de bon matin, à l'intérieur même du marché-abattoir, la foule pouvait être évaluée à six cent mille personnes sans exagération ; à tel point que j'ai perdu mon compagnon qui ne m'a rejoint que deux heures après, au camp.

67. Ce n'est pas terminé ; il y a encore d'autres obligations à remplir dans la même journée. Châri' Al-Jamarât (Avenue des lapidations), que nous avons rejoint à pied, est situé à trois kilomètres de notre campement.

On connaît le passé de ces lieux, dont l'histoire ne peut être racontée ici en quelques mots. Disons seulement que c'est le chemin que fit le Prophète Ibrâhîm Al-Khalîl — Que le Salut de Dieu soit sur lui ! — venant de La Mecque et allant vers Minâ pour sacrifier son fils Ismâ'îl (alors adolescent), sur l'ordre du Seigneur, afin de mettre à l'épreuve la foi du patriarche.

Iblîs, le maudit, se présentant sous forme humaine, intervint à trois reprises, à trois endroits, en interpellant le jeune Ismâ'îl pour l'inciter à se rebeller contre son père, lui disant :

« *Yâ* Ismâ'îl ! ne te laisse pas égorger ! C'est moi, le diable, qui l'ai dicté à ton père et non pas Dieu qui l'a ordonné. »

A trois reprises, le Patriarche Abraham lapida Iblîs, à chaque fois avec sept pierres, exactement aux emplacements actuels.

En effet, tout le long de la large avenue susdite, distantes d'environ 500 mètres l'une de l'autre, sont construites des colonnes symboliques, genre monument aux morts, hautes à peu près de trois mètres, au milieu d'une sorte de petit bassin rond clôturé par une barrière en fer forgé.

68. Il est inutile de signaler que beaucoup de gens disent qu'il y a eu intervention d'Iblîs Al-Kabîr et de ses deux

enfants ; en fait ce fut le même diable qui apparut à Ibrâhîm et à Ismâ'îl, en trois endroits différents.

La première fois, jour du *'Id al-ad'h'â,* l'on ne doit lapider qu'Iblîs Al-Kabîr, autrement dit la dernière colonne en allant vers La Mecque, avec 7 cailloux. Le lendemain toutes les trois colonnes avec 7 cailloux chacune, et même opération le surlendemain.

Le premier jour, donc, mon compagnon et moi-même nous étions arrivés jusqu'à Iblîs Al-Kabîr, prêts à agir ; mais, comme tout le monde, il nous fallait attendre que le soleil se lève. Il y avait déjà sur les lieux au moins cinq cent mille personnes, tout autour.

Il y avait là des vendeurs de *h'açâ* (sachets de cailloux). Les avaient-ils ramassés à Al-Muzdalifa, comme le veut la tradition ? Dieu seul le sait.

Pour ma part, j'avais une cinquantaine de *h'açâs* dans la pochette de ma grosse ceinture, tenant mon *ih'râm,* et 7 dans ma main gauche.

69. Tout à coup, comme un grondement de tonnerre, des dizaines de milliers de voix crient : « *Allâhu Akbar, Allâhu Akbar* » et l'opération commence après le lever du soleil.

Il faut lancer les *h'açâs* non pas ensemble, mais l'un après l'autre ; ils doivent tous tomber dans le bassin entourant la colonne et, à chaque lancement, il faut prononcer les mots « *Allâhu Akbar* ».

Lancés de loin, les cailloux n'arrivent pas toujours à destination ; chaque caillou manqué doit être remplacé. S'introduire à proximité de la colonne n'est pas chose facile, aussi bien pour entrer que pour sortir. Là aussi le spectacle est unique au monde. Des dizaines de milliers de bras levés en l'air, des cris, des appels, des bousculades, les *h'açâs* tombent par terre, sur la colonne, dans le bassin comme un immense essaim d'abeilles, et ce sans discontinuer du lever au coucher du soleil. Suivant la

tradition, le caillou doit se situer entre la grosseur d'un pois-chiche et celle d'une fève, mais pas plus. Enfin, cette cérémonie est, non pas un *ruk̲n,* mais une *wâjiba* qu'il ne faut absolument pas manquer sous peine de *fidya.* Cette obligation accomplie, nous sommes retournés à notre campement grandement satisfaits.

70. Il nous fallait prendre les devants avant que les deux millions de *h'ajîj* se déversent sur La Mecque, pour aller accomplir les deux derniers *arkân al-h'ajj,* autrement dit les sept circumambulations autour du Temple de la Ka'ba et la course (sept allers et retours) entre Al-Çafâ et Al-Marwa, comme pour le précédent *t'awâf al-qudûm,* à la différence que le présent est un *ruk̲n* et non une *sunna,* comme le premier. Il était 7 heures du matin. S'il fallait attendre les cars de notre mut'awwif, qui ne descendent à La Mecque que vers midi, il allait être extrêmement difficile de pénétrer dans la cour de la Ka'ba, avec la foule exceptionnelle de ce jour-là, en cet endroit. Alors que la circulation automobile est déviée (par mesure de sécurité) à trois kilomètres à la ronde, par bonheur, je dirai par miracle, même, un taxi libre passait devant l'entrée de notre camp. Il circulait au pas et, brusquement, mon compagnon et moi-même, nous nous sommes introduits à l'intérieur sans même demander l'avis du conducteur.

Sans donner le temps à ce dernier de protester, éventuellement, je lui ai lancé : « Amène-nous à H'aram Makka, nous ne discuterons pas le tarif de la course. »

Pris par les sentiments moyens-orientaux, Is'âd nous annonce : « C'est 15 rials pour chacun ». C'est beaucoup, car, normalement c'est 2 rials par personne pour les trois kilomètres qu'il y a à faire.

71. Sur notre demande, le chauffeur nous dépose devant l'immeuble où nous logeons habituellement. Il faut faire les grandes et petites ablutions (douche ou bain),

se raser (partout), se faire couper les cheveux symboliquement sur les tempes, avant d'aller exécuter les deux derniers *arkân* des *t'awâf al-ifâd'a* et la course entre Al-Çafâ et Al-Marwa. Cette avance nous a permis de nous en acquitter avec aisance à cette heure-là.

Très heureux d'avoir accompli les quatre *arkân* sans faillir et sans erreur, devenus officiellement des *h'âjjs*, nous nous sommes accordé un repos dans la chambre et un petit repas.

Les frères séoudiens ne consomment que du thé ou du lait (en poudre) ; quant au café, ma boisson préférée, il ne faut pas y penser, il n'est servi nulle part, dans les établissements publics.

72. Pour plaisanter mes compagnons, qui ne dédaignent pas le café non plus, j'ai fredonné, avec le sourire, ces vieux chants de l'Arabie :

« O café, tu dissipes tous les soucis !
Tu es la la boisson préférée des sages, des amis d'Allâh.
Tu donnes la santé aux créatures d'Allâh qui s'efforcent d'être des sages.
Ton arôme humilie celui du musc.
Tu as la couleur de l'encre dans laquelle le lettré trempe son calame qui trace les louanges du Seigneur.
Seul possède la vérité le Croyant qui te savoure.
O ! Café, breuvage aussi bienfaisant que le lait, tu n'en diffères que par ta noirceur !
Comme des moineaux apercevant un faucon, tous les chagrins s'enfuient devant une tasse de café.
Il n'y a pas longtemps qu'une vallée du Yémen l'a vu naître.
Si tu en doutes, regarde les roses de la jeunesse qui brillent sur les joues de ses partisans.

C'est la boisson des fils du Seigneur.
C'est la source de la santé.

C'est le torrent qui emporte nos peines.
C'est le feu qui consume notre tristesse.
Quiconque a goûté du café n'a plus que de l'aversion pour le vin.

La boisson délicieuse ! Sa couleur est le cachet qui répond de sa pureté.

Prends beaucoup de café mon frère et n'écoute pas les insensés qui le condamnent sans motif. »

« *Bâraka Allâh fîk !* » me lancent mes compagnons très détendus.

73. Comme le prescrit la tradition, nous avons encore deux nuits à passer à Minâ.

Il était déjà 15 heures ; il nous fallait donc repartir. Un taxi Land-Rower nous y conduit, mais cette fois à dix personnes et, obligatoirement par une autre route, car, vu le trafic intense, une route est réservée pour l'aller et l'autre pour le retour de La Mecque à Minâ. Alors que La Mecque n'est distante de Minâ que de trois kilomètres environ, en cours de route l'embouteillage est indescriptible ; à tel point que nous n'avons pu atteindre notre campement qu'à 19 heures.

Tout le long de la route, les braves militaires chargés du service d'ordre, ont été débordés. Visiblement très fatigués et à bout de nerfs, ils restent très corrects et respectueux. Le lendemain 11 dhû-l-h'ijja (samedi 5 janvier 1974), après le lever du soleil, nous sommes allés à Châri' Al-Jamarât pour renouveler l'opération de la veille ; mais cette fois-ci, il faut lancer 7 *h'açâs* à chacun des trois diables.

Le troisième jour (12 dhû-l-h'ijja), même opération que la veille également. Dans l'après-midi de ce troisième

jour, déménagement général ; les cars du mut'awwif nous ramènent à La Mecque ; c'est terminé.

74. Il y a lieu de préciser que pour ceux qui arrivent tard et qui n'ont pas le temps suffisant pour séjourner à Medine (au moins huit jours) et qui doivent se trouver sans faute à La Mecque le 8 dhû-l-h'ijja, en prévision du départ pour 'Arafât, le lendemain matin de très bonne heure, ceux-là doivent commencer par l'accomplissement des quatre *arkân al-h'ajj,* autrement dit :

la mise en état d'*ih'râm* et la *niyya*
le séjour à 'Arafât, comme indiqué ci-dessus
le *t'awâf al-ifâd'a*
la course *sa'y* entre Al-Çafâ et Al-Marwa.

Les *ziyâra*s dans la région de La Mecque, le séjour à Medine durant huit jours ainsi que les visites dans sa région seront effectuées par la suite. De plus, pour ces derniers, le sacrifice de l'ovin ou bovin ou caprin n'est pas une obligation expresse ; ils n'y sont pas tenus par la *sunna,* c'est facultatif.

Nous étions dimanche 6 janvier ; par la Grâce de Dieu toutes les obligations avaient été accomplies. Sur nos billets d'avion, notre retour est prévu pour le 14 janvier 1974 au départ de Djedda.

75. Il nous restait donc une semaine pour séjourner à La Mecque et en profiter pour accomplir toutes les prières rituelles au Masjid al-H'aram ; c'est indispensable car, suivant le *h'adîth* prophétique, une seule prière effectuée à Al-H'aram Al Charîf ou à H'aram Al Rasûl à Medine en vaut mille, faites ailleurs ; à l'exception du Masjid Al-Aqçâ, à Jérusalem, où une seule prière accomplie en vaut 700, faites ailleurs.

Rasûl Allâh — Que le Salut soit sur Lui ! — a dit : « *Lâ tuchadd al-rih'âl illâ li-thalâth masâjid, masjidî hadhâ, al-masjid al H'arâm wa al-masjid al-aqçâ* ».

Autrement dit : la visite n'est indispensable, nécessaire, obligatoire qu'à trois mosquées : ma mosquée-ci (Medine), Al-H'aram Al-Charîf (Makka) et la célèbre grande mosquée de Jérusalem.

76. En attendant le retour au pays natal, un homme averti a le loisir et le temps d'observer, de philosopher un peu, de penser à l'histoire ancienne et contemporaine de ce pays bizarre. En effet, les historiens nous disent qu'avant le Déluge, l'actuelle presqu'île arabique était totalement couverte par la forêt vierge.

Après le Déluge, naquirent et vécurent quatre propètes : *Çâlih'*, dans le nord, au Nedjed, envoyé par Dieu au fameux peuple des Thamûd ; Hûd, dans l'est du pays, vers le Golfe, envoyé par Allâh au peuple de 'Ad, il y vécut quatre cents ans ; Sayyidunâ Chu'ayb, à l'ouest, dans le Sinaï (c'est le beau-père de Moïse) et enfin Sayyidunâ Muh'ammad, dans le sud du pays, à La Mecque. Que le Salut de Dieu soit sur eux tous !

En 1919 Séoud le Grand, venu du Nedjed, chassa les Turcs et liquida les Hachémites, qui n'avaient pas su respecter leur rang, du pays devenu, depuis, l'Arabie Séoudite et où le Wahhabisme est strictement appliqué jusqu'à nos jours.

77. On sait que le fondateur est l'Arabe du Nedjed Sayyidunâ Muh'ammad Ibn 'Abd Al-Wahhâb (1703-1791) qui lança un appel pour le retour à la pureté primitive de l'Islam, telle qu'elle fut donnée dans le Coran et pratiquée par les quatre premiers Califes, en souhaitant une unité musulmane, (panislamique) purifiée et puissante.

En pratique, il s'élevait, avec véhémence, contre toutes les déformations et innovations hérétiques qui avaient dénaturé et corrompu le caractère absolu et rigide du monothéisme islamique — en lutte impitoyable contre

le culte des saints et la vénération de leurs tombeaux, devenus de véritables sanctuaires, contre l'emploi des amulettes et de la sorcellerie, contre les superstitions dégradantes et toutes les pratiques susceptibles de dégénérer en fétichisme.

Il combattait avec acharnement les manifestations du soufisme populaire et les activités obscurantistes du « confrérisme » et du « maraboutisme », bref toutes les formes aberrantes du sentiment religieux, notamment, les séances frénétiques et scandaleuses des derwiches.

Il accusait les chefs soufis de son temps de supercherie eux qui constituaient une sorte de « Clergé » nouveau, renouant avec une tradition anté-islamique. Bien entendu, il repoussait avec la plus grande énergie toute idée d'intercession quelconque entre le Croyant et Dieu.

78. Enfin, Ibn 'Abd Al-Wahhâb, contrairement à son précurseur, le grand Ibn Taymiyya, se préoccupait de la forme de l'Islam et de son aspect religieux, non du fond, ni de son aspect social.

Traitant de la situation misérable des populations des pays musulmans et particulièrement de celles de l'Egypte, pays à ce moment-là féodal, le Chaykh H'asan Al-Bannâ (assassiné en 1949) affirme que cette misère est une grande violation de l'Islam qui ne reconnaît que l'égalité et la justice. Egalité absolue devant Dieu et dans la vie sociale du point de vue matériel, où tous les hommes ont droit au bonheur spirituel et matériel en ce bas monde.

Loin de m'adonner à la critique systématique, c'est au contraire, avec une grande tristesse au cœur que je m'exprime. Comme dans beaucoup de pays islamiques, en Arabie Séoudite, ce berceau de l'Islam qui nous est très cher, la richesse pétrolière est colossale ; rien n'a été fait ou prévu pour soulager la misère populaire. C'est épouvantable, il ne devrait pas y avoir tant de mendiants.

Pétrarque dont les attaques contre les Arabes sont d'une violence inouïe écrivit dans une lettre à son ami Jean Dondi : « *Je hais cette race. A peine me fera-t-on croire que quelque chose de bon puisse venir des Arabes* ». Est-ce possible ?

79. Les Séoudiens sont des gens très patients, sobres, calmes et, surtout très corrects. Durant mon séjour à La Mecque et à Medine, je n'ai vu que quelques rares fumeurs. Contrairement à ce qui se passe chez nous, je n'ai jamais vu aucun enfant jouer dans la rue.

Sur le plan économique, l'Arabie Séoudite, qui ne fabrique absolument rien, est un véritable dépotoir de camelote des pays industrialisés.

Quand je pense aux vieilles parentes qui passent sur le visage (pour la baraka) le petit cadeau souvenir, foulard ou autre, offert par moi-même, à mon retour, parce qu'il vient de La Mecque, cela me fait sourire. Elles ignorent que c'est fabriqué dans les usines israéliennes, en Hollande ou aux Etats-Unis.

Le long des routes, sur les bornes kilométriques, les noms des rues dans les agglomérations, les enseignes de magasins, etc. tout est écrit en arabe et en anglais. Les commerçants médinois et mecquois sont très actifs, souples dans les marchandages et raffinés dans leurs manières très correctes. Surtout à La Mecque, ces commerçants sont de nationalités différentes, mais tous musulmans, obligatoirement. Toutefois, l'honnêteté absolue ne se trouve que chez le véritable Séoudien. Ils comprennent plusieurs langues : l'anglais, le pakistanais, l'iranien et, surtout, le turc. Par contre, je n'ai jamais entendu un mot de français.

80. Les magasins-bazars sont fort bien garnis en tissus de luxe, parfumerie, confection, etc. et les prix sont très abordables ; par exemple entre 15 et 20 rials le mètre de

tissu anglais véritable (toutes couleurs) pour costumes d'hiver, homme et femme. Les nombreuses et riches bijouteries sont éblouissantes. Les bijoux sont vendus au poids ; exemple l'or jaune travaillé 120 rials (14 400 anciens francs) le gramme et 140 l'or blanc.

Les perles aussi, soit en vrac, soit en colliers, sont pesées, par exemple 10 à 12 rials le gramme de perle naturelle du Japon et 15 rials le gramme de perle (blanc sale) du Koweit.

Les changeurs de devises étrangères sont également assez nombreux à Medine comme à La Mecque et il n'y a pas besoin d'aller à la banque. Ils s'installent la plupart du temps au coin des rues, sur une table ou, à même le sol.

Lorsque le changeur s'absente pour aller faire sa prière ou pour un autre motif, il couvre sa fortune avec un drap, une couverture, une bâche ou tout autre objet et s'en va en toute quiétude. Jamais personne n'y touche et pourtant Dieu sait s'il y a une foule inouïe.

C'est un fait unique au monde également. Bien qu'en Islam la plus haute importance et la priorité sur le plan spirituel reviennent à La Mecque, personnellement si j'avais à choisir entre cette dernière et Medine, pour y vivre en permanence, je choisirais Medine et pour son climat et pour sa situation sur la plaine et, même, pour ses habitants.

l'islam

81. Le monde a un artisan qui connaît les secrets des cœurs et les replis des âmes, qui est hautement puissant et intensément fort. L'homme, étranger sur la terre, n'a rien à espérer qu'en Dieu ; il n'est que néant, poussière et corruption. Ses péchés sont trop nombreux pour être

comptés. Si Dieu les passe au creuset de Sa justice il n'en restera rien. Dieu a pitié de celui qui revient à Lui.

Les matérialistes croient que l'homme n'aura pas d'autre vie après celle-ci et qu'elle ne diffère pas des plantes, par exemple, qui poussent au printemps, pour se dessécher en été et redevenir de la terre. Ils sont les négateurs de la Divinité. Ceux-ci racontent que les religions sont des inventions créées par la déficience de l'intelligence humaine, que les divines règles d'éducation sont des inventions légendaires. Beaucoup de livres que composèrent Voltaire et Rousseau ont pour but de donner tort aux prophètes. Les erreurs semées par ces deux matérialistes sont celles qui allumèrent le feu de la célèbre Révolution française.

Le non musulman reproche à l'Islam, par exemple, d'autoriser la polygamie. Il oublie que les Romains, dont il prend la civilisation comme modèle, étaient polygames. Marc-Antoine avait deux épouses ; l'empereur Valentin avait autorisé ses sujets à contracter plusieurs mariages et aucun évêque n'avait protesté à l'époque. En France, Clotaire, Pépin le Bref, Charlemagne, entre autres, étaient tous polygames.

Le 22 novembre 726, le Pape Grégoire répondant à Boniface, confesseur de Basse Allemagne, écrivait : « *Si une épouse est victime de maladie qui lui interdit les relations conjugales, son mari peut en prendre une autre, tout en procurant à la malade ce qui lui convient pour son entretien et ses soins* ».

82. Il est donc faux de croire que la polygamie, telle que l'autorise l'Islam est un fléau. Car c'est l'Islam qui a donné légalement à la femme la place de choix qu'elle occupe, ce qu'aucune législation n'avait fait effectivement auparavant.

Bien entendu, l'Islam autorise quatre épouses, mais pas pour des motifs sensuels. Des conditions sont impo-

sées, par exemple dans le cas d'une épouse stérile ou atteinte de maladie chronique, ou dans le cas d'un musulman désirant offrir à des veuves et à des orphelins la sécurité de l'avenir. D'ailleurs, le statut de la femme musulmane est-il inférieur à celui de l'ouvrière d'usine européenne ? Une Européenne disait un jour : « *Je préfère être une femme voilée au harem que d'être soudeuse à l'autogène* ».

Précisons que le Coran, auquel il faut se référer en toutes choses, autorise le mariage avec quatre femmes, mais fait une restriction (condition presqu'impossible à respecter), « *si vous craignez d'être injuste envers elles n'en épousez qu'une seule* ». Et c'est presque toujours le cas. Malgré les apparences, la polygamie est relativement rare en Islam.

83. A celui qui médite les textes sacrés et se familiarise avec l'Histoire authentique, il apparaît que le mot musulman signifie : celui qui est animé d'une foi puissante et qui croit profondément en Dieu, qui cherche appui et réconfort auprès de Dieu, qui a un comportement moral digne d'éloges, une conscience vivante, le respect et la considération de soi-même, qui est loyal et intègre.

Combien — hélas ! — cette signification est-elle étrangère à bon nombre de musulmans d'aujourd'hui ! Car de nos jours, le musulman, selon la tradition coutumière, est celui dont les parents sont musulmans, qui porte un nom musulman, dont la carte d'identité stipule qu'il est musulman, qui est, à sa mort, enterré dans un cimetière musulman.

Quiconque jouit de ces « privilèges » est donc musulman. Celui qui n'a pas de foi en Dieu, qui ne respecte pas ce que Dieu et son prophète ont voulu sacré, est musulman. Celui qui fait du mal à son voisin, qui l'espionne et médit sur son compte, qui l'importune et trouble sa tranquillité, se prétend musulman.

Celui qui viole le domicile d'autrui, vole, tue déshonore, profane, se prétend musulman alors qu'il est loin de l'être. Celui qui consomme des boissons alcoolisées, qui ne pratique pas les prières rituelles ne donne pas la *zakât,* n'accomplit pas (si cela lui est possible) le Pèlerinage aux Lieux Saints de l'Islam, n'observe pas le jeûne du Ramad'ân, celui qui ne conçoit les grandes fêtes religieuses que comme une occasion de porter des vêtements luxueux et de bien manger, se prétend musulman.

84. Celui qui œuvre à détruire l'Islam, à rabaisser sa voix, à obscurcir et effacer ses signes, à piétiner sa dignité, se prétend musulman.

Celui qui stocke la marchandise, qui vole sur le poids et les mesures, qui vend l'eau blanche en tant que lait, qui profère des serments mensongers avec le ton et l'enthousiasme de la sincérité, dans le but d'écouler sa marchandise, se prétend musulman.

Celui qui se soumet à ses désirs, qui donne libre cours à sa passion, qui est, sa vie durant, prisonnier de ses appétits et de ses caprices, qui n'arrive pas à maîtriser ses sentiments, se prétend musulman. Celui qui fait commerce de religion, qui endosse l'habit des vertueux, celui qui se révolte et se répand en imprécations contre le croyant qui succombe aux péchés mineurs alors que les moindres de ses propres péchés sont l'usage de l'intérêt et la consommation de boissons alcoolisées, se prétend musulman.

85. Tous ceux-là sont musulmans puisqu'ils sont nés musulmans ou, en d'autres termes, qu'ils ont hérité l'Islam de leurs père et mère et, puisqu'ils portent des noms musulmans, que leur carte d'identité atteste qu'ils sont musulmans, qu'ils seront enterrés dans les cimetières musulmans.

Chose plus extraordinaire encore : si l'on fait remar-

quer à l'un d'entre eux sa conduite indigne qui jure avec les préceptes de l'Islam, il laisse éclater sa colère, s'il ne répond pas le plus souvent par des mots orduriers et des insultes. Mais il y a plus grave : certains de ces musulmans ne connaissent que le meurtre, le vol, la corruption, l'usage de l'intérêt, l'hypocrisie, la trahison et la tromperie, le faux témoignage et le mensonge, la médisance et la calomnie. Mais si l'on vient à désavouer leur conduite et à leur reprocher qu'ils ne sont point musulmans, ils exhalent leur rancœur à l'égard de cet Islam qui étouffe leur instinct, qui ne s'adapte pas, selon eux, au progrès et à l'évolution de l'homme.

86. Ils ne se doutent pas, les pauvres, que le but de l'Islam, à travers ses règles et ses prescriptions, est de préserver l'intégrité islamique de l'individu, de le protéger contre lui-même et contre l'enfer dans lequel il tomberait s'il était livré à lui-même.

Le tort de ces individus et le maheur qu'ils infligent à leur société seraient néanmoins limités s'ils étaient circonscrits à leur seule personne.

Mais ils déchaînent la risée des étrangers qui ont appris à connaître les musulmans comme des créateurs de gloire, des bâtisseurs d'Histoire et des auteurs de miracles.

Le secret du triomphe des premiers musulmans, la force qui leur a permis d'écrire les pages les plus admirables de l'Histoire de l'Humanité, ce sont les enseignements de leur religion, ses préceptes, ses règles qu'ils ont observés et dont ils étaient imbus.

Nous n'atteindrons leur grandeur, leur dignité, leur gloire, leur force, leur pouvoir que si nous retournons à cette religion et si nous lui ménageons un climat approprié au sein de la famille, de l'école et de tout autre lieu.

87. Etienne Dinet disait : « *Heureusement que j'ai connu l'Islam avant les musulmans* ».

Retournons donc à l'Islam et accomplissons notre personnalité en lui. « *Il n'est pour Dieu d'autre religion que l'Islam. Celui qui confesse une religion autre que l'Islam verra sa religion rejetée et sera dans l'Autre Monde parmi les perdants* » (Coran).

Le musulman ne place son espoir qu'en Dieu. Il ne craint que Dieu. Il ne commet pas d'injustice, n'humilie pas son prochain, ne trompe pas, ne trahit pas. Il ne porte pas atteinte à ce qui est sacré, respecte la dignité d'autrui, ne vole pas, ne calomnie pas. Il tient ses promesses, honore ses engagements.

88. *Je témoigne qu'il n'y a pas d'autre divinité qu'Allâh unique et qu'Il n'a point d'Associé.*

Je témoigne que Muh'ammad est Son serviteur et Son envoyé.

Je témoigne que ce qu'a apporté Muh'ammad est la Vérité ; que le Paradis existe véritablement ; que l'Heure viendra inéluctablement ; qu'Allâh ressuscitera ceux qui sont dans les tombeaux.

Que le Salut soit sur toi, ô Prophète, ainsi que la Miséricorde d'Allâh et ses bénédictions !

O mon Dieu, nous Te demandons Ton aide et Ton pardon, nous croyons en Toi, nous plaçons notre confiance en Toi, nous Te sommes humblement soumis, nous répudions toute autre religion que l'Islam. Nous nous écartons de ceux qui ne croient pas en Toi. O mon Dieu, c'est Toi que nous adorons, c'est pour Toi que nous prions et nous nous prosternons, c'est vers Toi que nous dirigeons nos aspirations empressées. Nous espérons Ta Miséricorde et craignons Ton rude

châtiment. Certes, Ton châtiment atteindra les Infidèles.

A Toi la louange et la gloire.

départ pour djedda

89. Dans un de ses *h'adîth*s, notre Prophète bien-aimé, Sayyidunâ Muh'ammad — Que le Salut de Dieu soit sur lui ! — a dit : « *Tazawwadû, inna khayra zâdin al-taqwâ* » (approvisionnez-vous pour l'au-delà, les meilleures des provisions sont les œuvres pies).

Durant mes derniers jours à Makka j'en ai largement profité pour accomplir des *t'awâf*s surérogatoires autour de la Ka'ba. Nous étions le 13 janvier 1974, c'est notre date limite, il faut rejoindre Djedda. Après *çalât al-zhuhr,* il faut faire les adieux traditionnels en exécutant le *t'awâf al-wadâ'*, autour du Temple de la même façon que précédemment. Après ce dernier acte, on ne doit plus retourner à al-H'aram, sinon on est obligé d'accomplir un autre *t'awâf*. Il était 14 h 30, le taxi commandé par notre responsable mut'awwif, arrive. Nous étions trois hommes et deux femmes. Nous partons pour Djedda distante de La Mecque de 73 kilomètres. Très satisfait d'avoir accompli, sans fautes ni erreurs, les quatre piliers fondamentaux d'*al-h'ajj,* ainsi que les obligations qui s'y attachent, personnellement, malgré tout, c'est avec une grande tristesse au cœur que j'ai quitté ce plus haut Lieu Saint de l'Islam.

90. A la sortie de la capitale, en cours de route et à l'entrée de Djedda notre conducteur a présenté nos passeports aux contrôles de police. 16 heures. Le chauffeur nous dépose sur la place de Madînat al-H'ajîj et s'en va. Je dois dire que, pendant tout le parcours, il n'a cessé de réclamer le bakchich.

Ce n'est pas fini ; avant de pouvoir embarquer, il y a encore plusieurs démarches à faire et des formalités à remplir. Il faut aller revoir H'âmid, le petit noir, le représentant, que nous avons déjà contacté à l'arrivée, la première fois ; il doit faire apposer le cachet de visa de sorties sur nos passeports par le service de police des frontières. De là, il faut aller déposer les billets d'avion auprès de l'Agence d'Air-Algérie, pour cachet d'enregistrement et confirmation de la réservation des places dans l'appareil désigné. Il est conseillé d'être très vigilant à Djedda. La ville est cosmopolite et il y a trop de voleurs, surtout des Yéménites.

91. A 19 h 30, nous avons enfin pu retirer nos billets du guichet et un taxi nous conduit à l'aéroport situé à trois kilomètres de la ville.

Après la pesée des bagages (non sans bousculade), nos passeports nous ont été retirés encore une fois par les préposés aux guichets d'Air-Algérie aux fins de vérifications, pour nous être restitués une heure avant le départ.

Il ne nous restait plus qu'à attendre l'appel pour embarquer en principe à 2 heures du matin.

Cette nuit-là, il y a eu un orage (il ne s'en produit de si brusques que dans les pays chauds) et nous avons été obligés de nous abriter à l'intérieur du pavillon algérien, archicomplet, à étouffer. Tout près, c'est le terrain d'atterrissage où, durant toute la nuit, on entend le vrombissement assourdissant de moteurs d'avions, arrivant ou partant de ou vers toutes les régions du monde.

Nous n'avons pu sortir en ville et, personnellement, j'ai eu le regret de n'avoir pas eu l'occasion de visiter la tombe de mon père décédé le 6 septembre 1953 à Djedda, après son pèlerinage, ainsi que le lieu de l'enterrement de Djedda, autrement dit Eve épouse d'Adam.

92. Par suite d'un retard, notre avion n'est arrivé d'Alger qu'à 5 heures du matin et le départ n'a eu lieu qu'à 6 heures.

Bon voyage, copieux repas froid et café à bord. Avec l'escale de Ben-Ghazi, nous sommes arrivés à Alger le même jour 14 janvier 1974, à 11 heures.

Bien qu'ils accomplissent leur devoir correctement, nos braves douaniers, il faut le reconnaître, n'ont pas été sévères avec les *h'ajîj*.

Dehors une soixantaine de parents et amis m'attendaient, heureux de me voir sain et sauf ; moi de même.

Assurément heureux d'avoir accompli le très important et dernier des cinq piliers de l'Islam, heureux de faire parti de ceux que l'envoyé d'Allâh a désignés dans son célèbre *h'adîth* et, bien entendu, heureux de revoir les miens.

93. *Au nom d'Allâh le Clément, le Miséricordieux.*

Louange à Allâh, Maître des Mondes. Louange qui soit en rapport avec sa Grandeur et sa Majesté.

Que la Bénédiction et le Salut d'Allâh soient accordés à notre Seigneur Muh'ammad, à ses compagnons et sa famille !

O mon Dieu, nous Te demandons Ton aide et Ton pardon ! Nous croyons en Toi, nous plaçons notre confiance en Toi, nous Te sommes humblement soumis.

Nous répudions toute autre religion que l'Islam, nous nous écartons de ceux qui ne croient pas en Toi.

O mon Dieu, c'est Toi que nous adorons, c'est pour Toi que nous prions et nous nous prosternons. C'est vers Toi que nous dirigeons nos aspirations empressées.

Nous espérons Ta Miséricorde et craignons Ton rude châtiment.

Certes, Ton châtiment atteindra les Infidèles.

Fait à Alger, Août 1974
Hadj Rabah SOUAMI

Achevé d'imprimer
sur les presses
Lienhart et Cie

en septembre 1979
de l'Imprimerie
à Aubenas

Dépôt légal : 3e trimestre 1979
Imprimé en France

Au début du vingtième siècle, et surtout durant les années 1930-1940, vit le jour, particulièrement en Egypte, une littérature d'inspiration religieuse. A cette époque, l'Egypte, comme l'ensemble du monde arabo-islamique, vivait une période de combat pour l'indépendance politique et il est tout à fait naturel de supposer que cette littérature religieuse répondait aux besoins du lecteur arabe en quête de stimulation, de sécurisation et de normes que pouvait lui offrir un passé modèle et héroïque.

Aujourd'hui, nous sommes à nouveau témoins d'une flambée du sentiment religieux dans presque tout l'ensemble du monde arabe et islamique. Le dernier pays en date à entrer ainsi en scène, et de la manière la plus percutante, est l'Iran. Cette religiosité se manifeste aussi dans d'autres pays tels l'Algérie, la Tunisie, l'Egypte, le Pakistan..., bien que d'une manière moins spectaculaire. Mais il est un phénomène qui semble s'attacher à l'ensemble des pays islamiques : c'est l'accroissement considérable du nombre de pèlerins à La Mekke. Entre 1393/1973, année où H.R. Souami écrit le récit qui nous servira de guide, et 1398/1978, le nombre de pèlerins venant de l'intérieur du Royaume saoudien passe de 500 000 à près d'un million et le nombre de pèlerins venus de l'extérieur, de 600 000 à 830 000 environ.

Le présent ouvrage sera peut-être une explication à ce phénomène, soit par lui-même, soit par les questions qu'il pourra susciter.

A.M. Turki tente tout d'abord de revivre, avec les pèlerins, et spécialement H.R. Souami, leur émotion religieuse sous son double aspect extatique et esthétique. Il essaie ensuite de définir la prise de conscience qu'ils ont pu avoir de cette émotion, de ses motivations et de ses caractéristiques ; il passe ensuite en revue les jugements que, par un effort de lucidité et d'examen critique, ils ont été amenés, à des degrés divers il est vrai, à porter sur cette expérience, son déroulement et son environnement.

ISBN 2.7068.0776.8